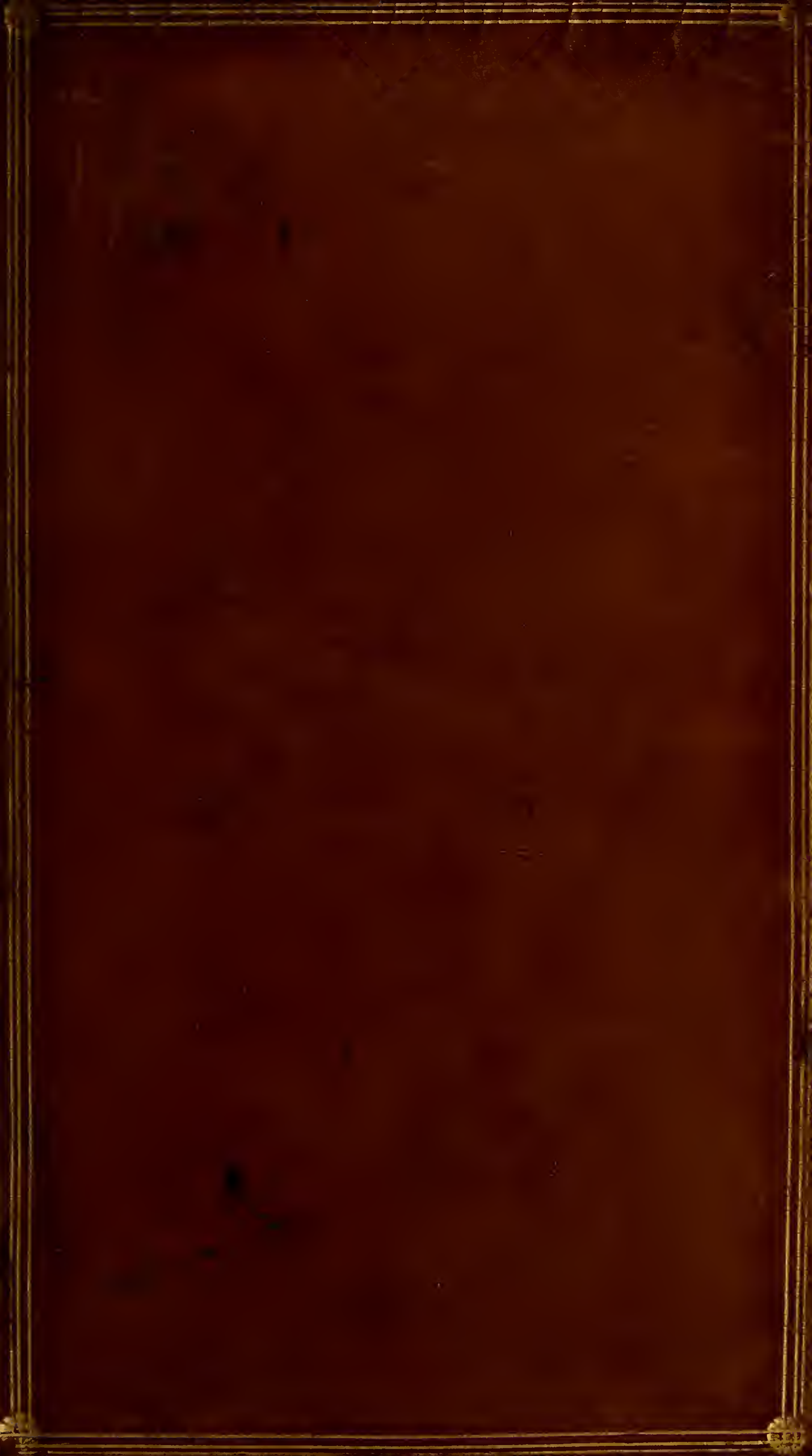
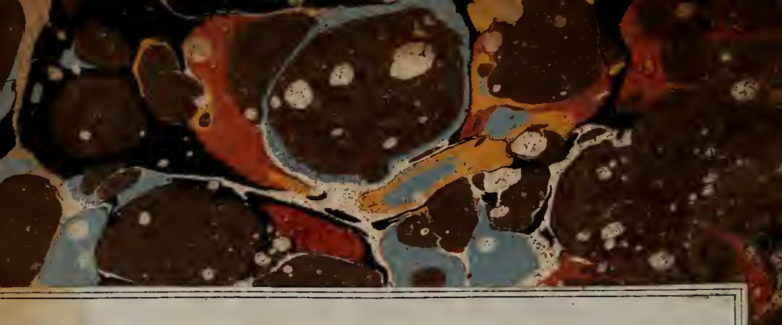
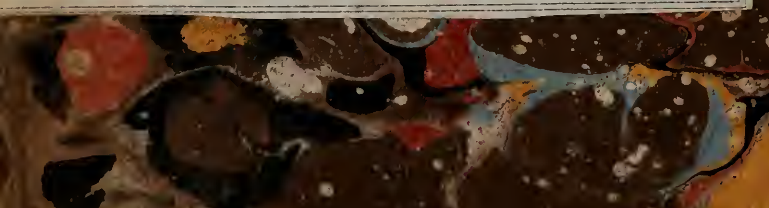
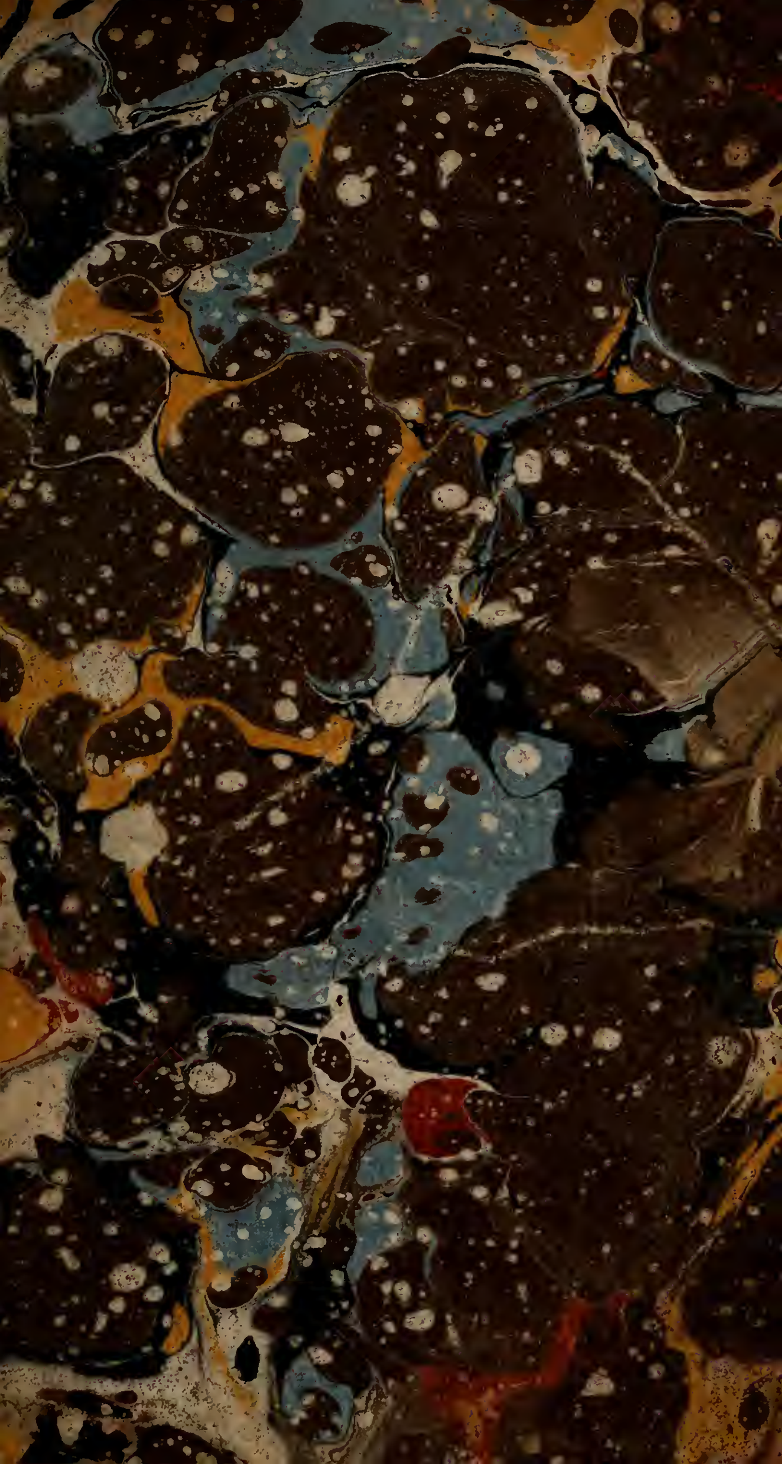





FIDE ET FORTITUDINE





ŒUVRES

DE THÉATRE

DE

PHILIPPE POISSON;

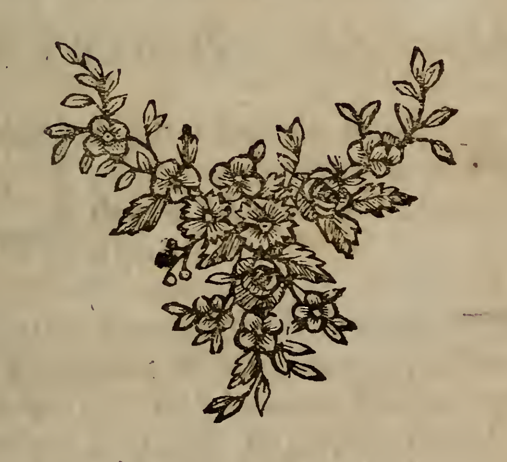
NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

ŒUVRES DE THÉATRE DE PHILIPPE POISSON;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT

SUR LA VIE

ET LES OUVRAGES

DE PHILIPPE POISSON.

LE nom seul de *Poisson* rappelle, en quelque sorte, l'idée de l'Auteur & du Comédien. Cette Famille a, durant près de cent ans, fourni sans interruption d'excellens Acteurs au Théâtre François; & deux de ces Acteurs l'ont enrichi de plusieurs Piéces applaudies. L'un fut *Raymond Poisson*; l'autre, *Philippe*, son petit-fils, le même dont on rassemble ici les Ouvrages. Il quitta le Théâtre au bout de cinq ou six ans, & fut remplacé par son frere *François-Arnould Poisson*, que nous avons vû s'y soutenir avec tant

d'applaudiſſemens juſqu'à ſa mort. C'eſt le dernier des *Criſpins* de cette race, d'ailleurs d'extraction noble. A l'égard des particularités de la vie de *Philippe Poiſſon*, elles ſont peu conſidérables ou du moins peu connues. On ſçait qu'il ſe retira à S. Germain, où s'étoit retiré avant lui *Paul Poiſſon* ſon pere, après avoir quitté le Théâtre, & où vit encore aujourd'hui Madame *Gomez* ſa ſœur, connue par différens Ouvrages Dramatiques, & ſurtout par ſes *Journées amuſantes*. Ce fut là que notre Auteur compoſa la plûpart de ſes Comédies, & qu'il mourut le 4 Août 1743.

Son coup d'eſſai fut *le Procureur Arbitre*, Piéce à tiroirs plutôt que d'intrigue. Les différens perſonnages qu'*Ariſte* met d'accord, ou qui viennent le conſulter, forment pluſieurs Scenes très-piquantes. C'eſt la meilleure Comédie de l'Auteur, & une de celles qui repa-roiſſent le plus ſouvent au Théâtre.

Voici une Comédie Epiſodique: c'eſt *la Boëte de Pandore*. *Jupiter*, irrité contre les Humains, dépêche *Mercure* chez *Pluton*, pour en tirer tous les maux & les répandre ſur la terre. La Vieilleſſe, la Migraine, la

Néceſſité, la Haine, l'Envie, la Paralyſie, l'Eſquinancie, la Fiévre, le Tranſport, tous accidens perſonnifiés, ſe préſentent ſucceſſivement au Meſſager des Dieux, qui n'en rebute aucun. Heureuſement l'Amour & l'Eſpérance ſe joignent à cette foule deſtructive pour conſoler l'Humanité. Cette Piéce offre pluſieurs détails heureux & piquans; mais il eſt rare que ce mérite ſupplée entiérement à l'intérêt dont ce genre de Drame eſt peu ſuſceptible.

Alcibiade eſt moins connu. L'intrigue de cette Piéce eſt tirée des Amours des Grands Hommes de Madame de *Villedieu*. *Socrate*, à qui un de ſes amis a confié en mourant *Timandre* ſa fille unique, la fait élever dans une ſolitude, où la Jeuneſſe d'Athènes n'a aucun accès. Il ſe propoſe, ſurtout, d'en éloigner *Alcibiade*, qui, inſtruit en partie de ce qui ſe paſſe, veut juger du fait par lui-même. Après quelques mépriſes aſſez comiques, *Alcibiade* voit *Timandre*, l'aime & en eſt aimé. L'amour caché de *Socrate* pour ſa pupille; celui d'*Aglaunice*, vieille Aſtrologue, pour *Alcibiade*, & la jalouſie de *Mirto*, femme du Philoſo-

phe, achevent de jetter du mouvement & de la gaieté dans cette Comédie par elle-même intéressante.

L'*Impromptu de Campagne*, troisieme Piéce de l'Auteur, ne reparoît pas moins souvent au Théâtre, que sa premiere. La Scene où *Eraste*, Comédien supposé, instruit *Angélique* de ses sentimens, en présence même de son pere ; cette Scene, dis-je, qui donne le titre à la Piéce, ne manque jamais son effet. Le rôle du Valet a de la gaieté ; mais le caractere du *Comte*, pere d'*Angelique*, est surtout singulier & Théâtral.

Ce Philosophe Crétois, qui dormit, dit-on, quarante années de suite, croyant n'avoir dormi qu'un jour, fournit ici le sujet d'une Comédie en trois Actes. Elle a pour titre le *Reveil d'Epiménide*, & est précédée d'un Prologue entre *Thalie* & *Melpomène*. Ces deux Muses s'y réunissent pour travailler de concert, & ajoûtent :

Ce ne peut être pour la Scène
Qu'une agréable nouveauté,
D'y voir du même accord *Thalie* & *Melpomène*.

Il s'agit, en un mot, d'une Comé-

die dans le genre Pathétique, genre devenu depuis ſi fort à la mode. L'étonnement d'*Epiménide*, les changemens arrivés dans ſa patrie, ſa fille qu'il croit très-jeune & qu'il trouve mere de *Cloé*, en âge elle-même d'être mariée; le fils de ſon affranchi devenu maître de tous ſes biens, & qui aſpire à être ſon gendre, les difficultés qu'il éprouve à ſe faire reconnoître pour ce qu'il eſt; tels ſont les reſſorts que l'Auteur met en jeu pour former cette intrigue. Il a même eu ſoin de faire preſſentir par un Oracle le retour d'*Epiménide* dans ſa patrie. Cependant il ne paroît pas avoir tiré de ce ſujet tout ce qu'on pouvoit en attendre.

Le Mariage par lettre de change promet au contraire plus qu'il ne peut donner. L'endroit le plus Comique de cette Piéce, eſt la formule de la lettre même. *Cléon* qui s'eſt extrêmement enrichi au Canada par le commerce, écrit à ſon Correſpondant à Paris, de lui envoyer une femme douée des qualités qu'il lui déſigne: il ajoûte *qu'il s'oblige & s'engage à acquitter ladite lettre, en épouſant dans les ſix mois la perſonne qui en ſera chargée.* Ce ſtyle,

dont *Cléon* rit tout le premier, n'eſt que pour le Correſpondant qui n'entend pas d'autre langage. C'eſt le ſecond envoi de cette eſpèce, que *Cléon* exige de lui; mais le premier eſt ſuppoſé avoir fait naufrage. *Hortenſe*, qui formoit l'autre, eſt arrivée depuis quelque tems, & n'eſt connue de ſon futur, qu'en qualité de parente de *Philinte* ſon ami. *Hortenſe* vouloit lire dans le cœur de *Cléon* avant que de ſe faire connoître. Elle lui remet enfin ſa lettre lorſqu'elle ne peut plus douter de ſes ſentimens. L'inſtant d'après, l'autre *Porteuſe*, qui eſt en même tems la premiere en date, arrive & jette *Cléon* dans le plus grand embarras. Il en eſt tiré par *Philinte* qui retrouve en elle une perſonne qu'il aime, & dont il eſt aimé : ce dernier ſe charge d'acquitter la lettre de change. Ce qui a nui à cette petite Piéce eſt ſans doute le merveilleux de ces incidens. A cela près, elle offre des ſituations piquantes & des Scenes bien dialoguées.

Une foule de déguiſemens que *Clitandre* emploie pour entretenir *Iſabelle*, fille de *Dorimon*, compoſent le fond *des Ruſes d'Amour*, Comédie en trois Ac-

tes. Le dénouement ne pêche pas plus contre la vraiſemblance, que tant d'autres qu'on a vû réuſſir. C'eſt *Frontin*, valet de chambre de *Clitandre*, qui déguiſé en Clerc de Notaire, parvient à faire ſigner un contrat de mariage pour un contrat de vente. *Dorimon*, inſtruit des facultés & du rang de *Clitandre*, conſent à laiſſer ſubſiſter le *qui-pro-quo*, & rompt ſes engagemens avec M. *Zero*, ſon aſſocié. Ce M. *Zero*, dont le nom indique aſſez bien l'état, figure agréablement dans cette Piéce, en général intéreſſante & vivement intriguée.

C'eſt ce double mérite qui paroît manquer à l'*Amour ſecret*. *Eraſte* & *Clitandre* ſont unis. Ce dernier engage *Eraſte* à demander en mariage *Lucile*, niece de *Géronte*. La démarche réuſſit. Mais *Eraſte* & *Lucile* ſont devenus ſubitement amoureux l'un de l'autre. De ſon côté *Clitandre* a déja changé de réſolution; le mariage l'effraye, & inſtruit de l'amour qu'*Eraſte* eſt bien réſolu de cacher & de vaincre, il s'amuſe quelque tems de ſon embarras, & finit par hâter lui-même l'union des deux Amans. L'Epître Dédicatoire qui

précéde cette Comédie, eſt ingénieuſe & fait alluſion au titre de la Piéce.

L'Amour Muſicien a quelque rapport avec l'*Amour Médecin*, & l'*Amour Peintre* de *Moliere*. C'eſt un Amant qui emprunte une profeſſion pour approcher plus librement de ſa maitreſſe. *Damon*, pere d'*Iſabelle* & Magiſtrat, eſt plus occupé de la Muſique & des beaux Arts, que des devoirs de ſa charge. Pour l'aborder, il faut être Poëte ou Muſicien. *Léandre* prend l'un & l'autre titre pour s'annoncer chez lui. Outre qu'il aime la fille de *Damon*, celui-ci eſt ſon Rapporteur dans une affaire de très-grande importance. Il plaît au point que *Damon* lui fait gagner ſon procès, & lui accorde *Iſabelle*. Un Magiſtrat qui crut que l'Auteur avoit voulut le jouer dans cette Piéce, en empêcha la repréſentation. Pareil accident penſa arriver au *Tartuffe*; mais le Public eut beaucoup plus perdu à l'un, qu'il n'a pû perdre à l'autre.

La petite Piéce intitulée l'*Actrice nouvelle*, eſſuya à-peu-près la même tracaſſerie que l'*Amour Muſicien*. Une Comédienne célébre crut ſe reconnoî-

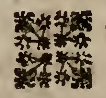
tre dans ces vers que débite un valet.

Je connois ſon eſprit, & te donne ma foi,
Que s'il en eſt qui vont dans les loges pour
plaire,
Celle-ci pourroit bien aller juſqu'au Parterre.
. . . .
Il faut qu'elle ait entrée en vingt mille maiſons;
Car avec tout le monde elle a des liaiſons;
Se mêle du Barreau, de la Cour, de la Guerre,
Et rien, je crois, n'eſt fait que par ſon miniſtere.
Qu'un emploi ſoit vacant, elle le fait avoir;
Sans trop ſolliciter, à qui le peut vouloir.
Un mariage fait, elle le fait défaire;
Une terre vendue, elle la fait retraire;
Brouille tous ceux qui ſont étroitement liés,
Et racommode auſſi tous ceux qui ſont brouillés;
Entre dans le détail des Charges, des Offices,
Des fonds des Hôpitaux, de ceux des Bénéfices:
Par elle celui-là devient Introducteur,
Celui-ci Secrétaire, & l'autre Ambaſſadeur,
&c. . . .

L'Actrice eut le même crédit qu'avoit eu le Magiſtrat; la Piéce ne put être jouée. Elle offre cependant quelques caracteres plaiſans & qui ne ſont pas toujours fantaſtiques; tels, entre autres, que cette *Baronne* qui ne parle qu'en déclamant; cette *Comteſſe* qui ne

répond aux diſcours de ſon Amant, que par des paſſages d'Opéra; cet *Abbé* qui ſe croit grand déclamateur, parce qu'il paſſoit pour tel au Collége, &c. Le ſtyle de cette Comédie eſt d'ailleurs facile, naturel & fertile en ſaillies.

A l'égard des talens de l'Auteur pour le genre Dramatique, il joint au naturel que ſon ayeul mit dans ſes Comédies, plus d'exactitude dans la conduite, plus de décence & de pureté dans l'expreſſion : il dialogue & verſifie avec facilité, entend l'art des contraſtes, & ſçait égaier les ſujets qu'il traite: en un mot, il figure avec honneur dans la claſſe de ces Ecrivains qui, ſans avoir atteint au ſublime de l'art, l'ont enrichi de productions utiles & agréables. On ſçait trop que cette claſſe, beaucoup plus nombreuſe que la premiere, l'eſt & le ſera toujours bien moins que celle qui vient après.



TABLE

Des Piéces contenues dans les deux Volumes des Œuvres de PHILIPPE POISSON.

TOME PREMIER.

VIE ET OUVRAGES DE L'AUTEUR.

LE PROCUREUR ARBITRE, Comédie en un Acte & en Vers.

ALCIBIADE, Comédie en trois Actes & en Vers.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE, Comédie en un Acte & en Vers.

LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE, Comédie en trois Actes & en vers.

LE MARIAGE PAR LETTRE DE CHANGE, Comédie en un Acte & en Vers, avec la Musique.

TOME SECOND.

LES RUSES D'AMOUR, Comédie en trois Actes & en vers.

L'AMOUR SECRET, Comedie en un Acte & en Vers.

L'AMOUR MUSICIEN, Comédie en un Acte & en Vers.

L'ACTRICE NOUVELLE, Comédie en un Acte & en Vers.

LA BOETE DE PANDORE, Comédie en un Acte & en Vers.

LE PROCUREUR

LE PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le 25 Février 1728.

ACTEURS.

LA VEUVE.
LISETTE.
ARISTE.
PYRANTE.
D'ESQUIVAS.
DE VERDAC.
LISIDOR.
GÉRONTE.
LA BARONNE.
AGÉNOR.
ISABELLE.

La Scène eſt chez Ariſte.



LE PROCUREUR ARBITRE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

PERSONNE en ce logis ne ſait votre retour,
Madame ; & chez Ariſte il n'eſt pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une ame paroître.
De grace, expliquez-vous. Si je m'y ſais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble ſecret,
Et je ſoupçonnerois qu'Ariſte en eſt l'objet.

Me tromperois? Hé quoi! vous ſoupirez, je penſe?
Bon, je ſuis à préſent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'inſtruiſoit qu'un peu,
Mais le ſoupir acheve, & vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, Madame: le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariſte eſt jeune, aimable; il vous plait; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariſte, il eſt vrai; mais, ma chere Liſette,
Du parti qu'il a pris, puis-être ſatisfaite?
Il s'eſt fait Procureur; & c'eſt t'en dire aſſez.

LISETTE.

Il a de votre Époux la Charge, je le ſais;
Mais c'eſt avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et par-tout on entend élever ſon mérite:
Entre nous, du Défunt il ne ſuit point les pas.
Et c'eſt le bruit commun...

LA VEUVE.

Cela ne ſe peut pas.
Mon incrédulité là-deſſus eſt extrême.

LISETTE.

Hé bien! Madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il eſt vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'eſt ici, d'ordinaire,
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire;

Tout ce rez-de-chauſſée eſt votre appartement.
Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aiſément
Ouir, ſans être vu, toutes ſes audiences,
Même ſans perdre rien des moindres circonſtances.
Qu'en dites-vous? Hé quoi! vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois, (& je m'en ſouviens bien)
Que ſi de votre Epoux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Hé bien! avant de livrer votre cœur,
Voyons ſi celui-ci peut être homme d'honneur:
C'eſt, puiſque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariſte.

LISETTE.

Il va, ſans doute, ici venir.
Rentrez, Madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il ſera ſeul; je veux un peu d'avance
Sonder ſes ſentimens, & ſavoir ce qu'il penſe.

(*A part.*)

La Robe lui ſied bien!



SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

Ah! Lisette, bonjour:
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour.

LISETTE.

Quoi! Monsieur, vous savez déjà cette nouvelle?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjouement qui ne la quitte point.
Aujourd'hui nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin succéder les habits à la mode:
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

LISETTE.

Cette réflexion qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines secrettes.
Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!
On en a sûrement, lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai; je ne puis te le taire:
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire.

L'amour vous a gagné ; fur vos fens il agit,
Et la veuve à préfent occupe votre efprit.

ARISTE.

Oui, Lifette, je fens pour ta belle Maitreffe
Tout ce que l'amour peut infpirer de tendreffe.
Je te dirai bien plus. Quand de feu fon Époux
J'eus acheté l'Étude ; ah! Lifette, entre nous,
Mon cœur de fes attraits faifoit déjà l'épreuve,
Et je fouhaitois moins la Charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez deffein de pofféder fon cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur :
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de Pratique, eft pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais fon mari l'étoit : & la haine qu'elle a...

LISETTE.

C'eft juftement, Monfieur, par cette raifon-là.
L'Époux avec lequel on l'avoit affortie,
Jufqu'au jour qu'il mourut fut fon antipathie ;
Et cette averfion regne encor aujourd'hui
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de Procureur la fait fauter aux nues.
Nous nous fommes de vous vingt fois entretenues.
» Lifette, difoit-elle, en dévoilant fon cœur,
» Ah! ne me parle point d'un mari Procureur :
» Quand il feroit doué d'un mérite fuprême,
» Je m'imaginerois avoir encor le même.
Du tems que vous étiez Maître-Clerc en ces lieux,
Avant que le Défunt nous eût fait fes adieux,
De tous les Procureurs vous ne faifiez que rire ;
Et tous les jours, enfin, quelque trait de fatyre
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette Profeffion,
Vous, qui pouviez fort bien être toute autre chofe?

ARISTE.

Hélas! & c'eſt l'amour qui lui-même en eſt cauſe.
Quand je pris ce parti, Liſette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois;
Qu'il n'étoit point pour moi d'occaſion plus belle
Pour lui marquer mes ſoins, mes reſpects & mon zele.
D'ailleurs, j'ai voulu voir ſi ſous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment;
Si cette Robe étoit d'eſſence corruptible,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'Ayeul du Pere du Défunt,
Inſigne Grapignan, ou fripon, c'eſt tout un:
Enſuite elle paſſa, (la choſe eſt bien ſincere,)
A ſon fils, qui devint plus fripon que ſon pere:
Et le dernier, enfin, qui s'en vit poſſeſſeur,
Fut encor plus fripon que ſon prédéceſſeur.
Que vous allez par elle acquérir de ſcience!
Depuis que vous l'avez, dites, en conſcience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inſpiré?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à ſon gré:
Et dans mes bras, Liſette, à peine je l'eus miſe,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut épriſe;
La chicane m'offrit tous ſes détours affreux;
Je me ſentis atteint de deſirs ruineux:
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti, maudite Robe, dis-je;
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poiſon, ni de votre noirceur:
Pour ſoleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voye une fois ſous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces ſentimens, comment va le profit?

ARISTE.

Je vis avec aiſance, & cela me ſuffit.

Je me fais une loi de ne taxer perſonne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
J'ai ſu juſques ici, par un jugement ſain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il eſt vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente.
L'occaſion vingt fois a ſu ſe préſenter ;
Mais je tiens toujours ferme, & fais la rebuter.
Pour ne pas ſuccomber, ah! qu'il faut être habile!
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des Procès en longueur?

ARISTE.

Moi, traîner des Procès! Ils me ſont en horreur.
Pour avoir du renom, n'eſt-il que ce remede?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide.
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de Procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talens ſous un plus noble titre.
De tous les différends je ſuis ici l'Arbitre;
Et ſans Huiſſier, ni Clerc, Avocat, ni Greffier,
Je diſpenſe les loix en mon particulier.

LISETTE.

La Juriſdiction me paroît fort nouvelle:
Mais au Public, enfin, quel bien rapporte-t-elle?

ARISTE.

Quoi! tu ne le vois pas?

LISETTE.

Moi? Non.

ARISTE.

Lorſqu'un Plaideur
Me vient, contre quelqu'un, demander ma faveur,

Et qu'il veut procéder, ſoit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il eſt prêt de plaider;
Et d'Arbitre équitable alors faiſant l'office,
J'oppoſe à leurs deſſeins les frais de la Juſtice.
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un Procès qu'on évite, en ſauve ſouvent quatre.
Ils goûtent mes raiſons, voyent ma bonne foi,
Et de tous leurs débats ſe rapportent à moi.
Par-là, j'arrête ainſi leur chicane en ſa ſource,
Et leur épargne, enfin, & la peine & la bourſe.

LISETTE.

C'eſt pouſſer la juſtice à ſa perfection.

ARISTE.

Mais apprend juſqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de tems elle s'eſt établie.
De monde tous les jours ma maiſon eſt remplie.
Gens de toutes façons, & Nobles & Bourgeois,
Viennent me conſulter, & paſſent par mes loix:
Car ce n'eſt pas toujours ſur de graves matieres,
Que l'on me vient ici demander mes lumieres.
A travers les détails de cent diſcuſſions,
Leſquelles on remet à mes déciſions,
Je ſuis ſouvent inſtruit des faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de ſcènes aſſez rares?

ARISTE.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'eſt un Co-héritier
Qui demande, pour être unique Légataire,
Quelle fauſſe manœuvre alors il pourroit faire.

L'un vient ſecrettement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caiſſe un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conſeils ſur les faits & geſtes de ſa femme.
D'un Brevet de Calotte un autre s'offenſant,
Veut intenter Procès à tout le Régiment.
Bon! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en ſoit, juſtice à tous venans.
Sourd à la brigue enfin, comme aveugle aux préſens,
Avec de juſtes poids je peſe toutes choſes.
Point de Groſſes, d'Exploits, d'Appointemens de
cauſes.
Je ne ſuis, en un mot, que la ſeule équité:
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le ſoutien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conſerver conſtamment
Cette même droiture?

ARISTE.

Oui, très-certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puiſſiez dire.
Au ſon de l'or, ſouvent on ſe laiſſe ſéduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur:
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je ſuis là-deſſus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable,
Dont les charmes naiſſans, les graces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naiſſans?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-deſſus de l'humaine foibleſſe.

LISETTE.

Vous ſerez donc, Monſieur, unique en votre eſpece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous conſulter;
Vos momens vous ſont chers, & je vais vous quitter.

ARISTE.

Il eſt ici des jours où tout Paris abonde:
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands ſoins ſeront d'accommoder
Deux Gaſcons ſur un fait que je dois décider:
Je compte qu'ils viendront; & je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, Monſieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah! Liſette, peins-lui l'excès de mon ardeur;
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que ſon cœur,
A parler franchement, réponde à votre flâme:
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame;
Et je viendrai vous dire, avant la fin du jour,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.



SCENE III. (*)

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

» VOTRE eſprit, dont par-tout on vante l'excellence,
» Me fait de vos conſeils implorer l'aſſiſtance,
» Monſieur.

ARISTE.

Épargnez-moi dans vos civilités,
» Et me dites, Monſieur, ce que vous ſouhaitez.

PYRANTE.

» D'un fils qui m'eſt fort cher la mauvaiſe conduite,
» Depuis aſſez long-tems me chagrine & m'irrite :
» Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
» Qu'à vivre ſagement il étoit appliqué :
» Il voit certaine fille en votre voiſinage,
» Dont la vertu n'eſt pas une vertu ſauvage ;
» Elle eſt jeune, bien-faite, & pleine d'agrémens ;
» Et je crains pour mon fils les ſots engagemens :
» Chez cette Belle enfin il fait de la dépenſe,
» Le bien qu'il peut attendre, eſt diſſipé d'avance.
» Daignez me ſecourir en cette occaſion,
» Et m'aidez à détruire une telle union.

ARISTE.

» Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la Belle ?

PYRANTE.

» Oh! non, Monſieur ; elle a tant de monde pour elle,
» Que ce ſeroit tenter ce ſecours vainement.

(*) Cette Scène & la ſuivante ne ſe jouent pas ; on l'a laiſſé pour la curioſité des Lecteurs.

ARISTE.

» Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
» Et faire un peu valoir l'autorité de pere ?

PYRANTE.

» Non ; je craindrois pour lui l'effet de ma colere:
» Je suis prompt, violent ; & s'il me répondoit,
» Je ne sais pas, Monsieur, ce qu'il arriveroit.
» Je le connois ce fils ; & j'avoue, à ma honte,
» Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
» Mais si vous lui parliez ?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
» Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous,
» Et pensez-vous qu'il veuille ouir mes remontrances,
» Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?
» Tous mes discours, sur lui, n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

» Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,
» En vous, Monsieur, en qui toute l'équité brille,
» Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

» Monsieur, je le voudrois ; mais c'est, en vérité,
» Un pas qui ne va point avec ma gravité.
» Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise :
» Vous le pouvez sans crainte, & tout vous autorise.
» Remontrez-lui vous-même avec un cœur ouvert,
» Que pour elle ce fils se dérange & se perd.
» Tentez-la du côté de la reconnoissance.
» Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
» Chez un objet qui met ses graces à profit,
» L'Or bien mieux que l'Amour établit son crédit.
» Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non ; je vous le confesse,
» Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse ;

» Je connois ses appas, ils savent tout charmer ;
» Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

» Ah! Monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
» Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
» Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
» Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
» C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

» Je vais y réfléchir, Monsieur, & me retire.

SCENE IV.

ARISTE, *seul.*

» DEs hommes la plupart voilà le foible affreux :
» Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
» Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
» S'y livre bien souvent au gré de son caprice.
» Et dans l'occasion, s'il le faut parier,
» Le Maître fera pis cent fois que l'Écolier.



SCENE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'Est un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, Monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle ?
Quelque Belle se plaint que je suis infidele,
Sans doute, & vous a fait sa déposition ?

ARISTE.

Non ; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur. Et sur le fait dont je vais vous instruire,
Vous n'aurez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A Monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien ?

D'ESQUIVAS.

A Monsieur de Verdac ? Moi ?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeller cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zele,
Vous auriez dû garder un souvenir fidele,

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en ſouviens plus, c'eſt un défaut que j'ai;
De naiſſance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, ſans tant de queſtions,
Comme elle m'a manqué dans cent occaſions.
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien ſingulier. Un jour je me marie,
C'étoit dans mon Pays, je m'en ſouviens fort bien;
Après tout le détail du conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, & voulant de Toulouſe
Emmener à Paris ſur le champ mon épouſe;
Apparemment troublé dans la poſſeſſion
D'un objet qui faiſoit toute ma paſſion,
Je pris, ſans y penſer, la poſte, ſur mon ame:
Bref, j'emportai la dot, & j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait eſt ſingulier.

D'ESQUIVAS.

Dernierement encor, chez un gros Jouaillier
Achetant promptement pour quelques Demoiſelles,
Girandole & brillans, & d'autres bagatelles,
Je ſortois ſans payer, comptant peu revenir,
Sans le Marchand, Monſieur, qui m'en fit ſouvenir.
Ce manque de mémoire eſt fort déſagréable.

ARISTE.

Sans doute; & vous doit faire un tort conſidérable.

D'ESQUIVAS.

Ah! ſi cela m'en fait? Je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore; écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle;
Ce fut pour une Dame, aimable, riche & belle:
L'endroit où nous étions, ne nous permettoit pas
De finir ſur le champ par le fer nos débats:
C'étoit au Bal; & là, ſi l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de ſoixante Dames.
Il me dit à l'oreille: » A tel endroit, demain.
» Tope, lui répondis-je en lui ſerrant la main.
Hé bien! le lendemain, quel bonheur pour ſa vie!
C'eſt la premiere choſe, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas, où j'aurois pû faire voir ma valeur?
O mémoire pour moi trop déſavantageuſe!

ARISTE.

Pour moi, je jugerois que vous l'avez heureuſe.
Mais parlons ſans détour, & que la bonne foi
Se développe ici: vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejettez ſur le peu de mémoire,
Il ſuffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous repoſez pas ſur cet expédient:
C'eſt, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux; & je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous juſtifie.

D'ESQUIVAS.

Hé bien! Monſieur, faiſons comme ſi je devois,
Comme ſi ſur le champ je m'en reſſouvenois.
Je dois, je le veux: mais ſoyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un tems plus convenable.

Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux! ressources salutaires!
Je fais couper des bois dans une de mes Terres:
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends; il faudra voir.
La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés;
Les écus sur le champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,
J'acquitte ma parole, & je paye ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement:
Et dès qu'il paroîtra... le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystere?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; & moi, je suis colere:
Et je serois fâché, Monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.
Vos propositions étant si raisonnables....

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables;
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts,
A votre jugement, Monsieur, je me soumets.

SCENE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

AH! Monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légeres & frivoles,
Après tant de délais, pourrai-je me flatter?...

ARISTE.

Monsieur est galant homme, & songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre:
Mais moi...

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa Terre il fait vendre...

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La Terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois...

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois en ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y paſſâtes donc dans le tems du brouillard ?

VERDAC.

Ah! fort bien, le brouillard! La raiſon eſt plaiſante.

D'ESQUIVAS.

Il eſt pourtant certain...

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là qu'il oſe vanter tant,
L'on trouveroit de quoi ſe faire un cure-dent.
De ſes ſubtilités je connois l'étendue ;
Qu'il me paye à préſent la ſomme qui m'eſt dûe.
Croit-il que par ſes bois nous ſerons éblouis ?
Hier, il a gagné plus de deux cents louis :
Plus de trente Joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux... Il pâlit, je le gage ?

ARISTE, *à d'Eſquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,
(*A Ariſte.*)
Me voilà pris. Monſieur, c'eſt un argent du jeu.
Je voudrois de bon cœur pouvoir le ſatisfaire ;
Mais ſans paſſer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon ſeul jugement,
N'eſt-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, Monſieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compenſation ici doit être faite.
C'eſt ſur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en ſoit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange !

VERDAC.

On vous laiſſe vos bois ; c'eſt juger comme un Ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, Monſieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'eſt pas de mon Pays.
Je devrois appeller ici de la Sentence ;
Mais je fais ſur mes bois plus de fond qu'on ne penſe.

VERDAC.

Ce que je tiens ici me paroît plus certain.

ARISTE.

Êtes-vous ſatisfait ?

VERDAC.

Oui, Monſieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Eſquivas.*

C'eſt comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me fais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.



SCENE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(*A Ariſte.*)
ADIEU donc. Je ne ſais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Trève de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point ſi cela vous chagrine.
Mais, Monſieur, voici l'heure à-peu-près que l'on dîne :
Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?
D'une indigeſtion vous courez le hazard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage....

VERDAC.

Je ne vous preſſe pas là-deſſus davantage.



SCENE VIII.

ARISTE, *seul.*

Ce Monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur:
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur:
Par pure gasconnade il a rendu l'espece ;
Il paye, mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCENE IX.

ARISTE, LISIDOR, GÉRONTE.

LISIDOR.

Nous venons vous prier, Monsieur, avec instance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GÉRONTE.

Oui, nous vous supplions d'être Médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GÉRONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire ;

Et

Et vous pourrez juger qui de nous a raiſon.
A Monſieur, depuis peu, j'ai vendu ma maiſon;
Terre, ſi vous voulez, ou bien Châtellenie,
Telle que je l'avois, de ſes meubles garnie,
Avec cour, baſſe-cour, jardins & potagers,
Bois de haute-futaie, & garenne, & vergers,
Vignobles & taillis, oſeraie & communes,
Enfin, j'ai tout vendu, ſans réſerves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faiſant bâtir,
Il y trouve un tréſor; il m'en vient avertir:
Son ſcrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conſcience, moi, me défend de le prendre:
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Meſſieurs.

LISIDOR.

J'ai, de Monſieur, acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage:
J'y trouve, en bâtiſſant après l'an & le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je ſais que de ſa Terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire auſſi, comme choſe conſtante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel tréſor,
Me la céder, avec cent mille francs encor.

GÉRONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre:
Le tréſor eſt à vous; c'eſt à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

GÉRONTE.

C'eſt à vous qu'il eſt dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi? Me l'avez-vous vendu?

GÉRONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais quand j'achetai, dites-moi, cette Terre,
Ses vignes & ses prés, & tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté?

GÉRONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté?

GÉRONTE.

Oui, sans doute : pour lors il étoit de mon terme;
Mais aujourd'hui la Terre, & ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui, mais hors le trésor; il ne m'appartient pas:
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GÉRONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure;
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelle que soit, Monsieur, de mes ans la foiblesse,
Elle n'altere rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous; je suis ferme en ce point.

GÉRONTE.

Je soutiens le contraire, & n'en démordrai point.
Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! Messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est, sans doute, admirable;
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable:

C'eſt pour le poſſéder qu'on rendroit des combats ;
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas.
Vous avez, il eſt vrai, de l'âge l'un & l'autre,
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier je défie, entre nous,
Que l'on puiſſe trouver deux hommes comme vous.
Il faut à cet argent trouver pourtant un maitre,
Puiſque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être.
Pour vous mettre d'accord, il ſeroit un moyen :
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre ſur ceux qu'un triſte ſort outrage.
D'accord : on n'en ſauroit faire un plus digne uſage.

GÉRONTE.

Oui, Monſieur, c'eſt penſer comme un homme d'honneur :
Je ſouſcris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y conſens de même, je vous jure,
Monſieur ; &, s'il le faut, j'y joins ma ſignature.
Vous ſerez de ce bien mis en poſſeſſion,
Et vous-même en ferez la diſtribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il ſeroit néceſſaire
De raiſonner encore un peu ſur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
Avec plus de loiſir.

LISIDOR.

Monſieur, nous reviendrons.

SCENE X.

ARISTE, *seul.*

L'Emploi de ce trésor m'inquiette, m'agite ;
Il faut y réfléchir, & cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux :
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être ;
Et c'est cent mille francs jettés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant & tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigens ;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême!
Que dis-je, malheureux ? Ne suis-je plus le même ?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
C'est la maudite Robe ; elle fait son métier :
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.
Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces Vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient, peut-être.
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi,
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.



SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

BON ; je vous trouve ſeul.

ARISTE.

Ah! ma chere Liſette,
Que viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

La veuve eſt inquiette ;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Qu'elle eſt de votre amour
Informée ; & j'ai fait, comme il faut, votre cour.

ARISTE.

Après ?

LISETTE.

J'ai ſu lui faire une peinture vive
De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je diſois, baiſſoit la vûe.

ARISTE.

Hé bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux !

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit ?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et ſur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur ſon ſilence.

ARISTE.

Son ſilence?

LISETTE.

Oui, Monſieur; dans cette occaſion
Le ſilence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit ſu lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, ſi mes diſcours l'avoient miſe en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord: Liſette, taiſez-vous.
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre,
Que ſur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'oſe me livrer à ce flatteur eſpoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir.
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate:
Je ne puis pas toujours être votre Avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous?

ARISTE.

C'eſt mon intention.

Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle ?

LISETTE.

Volontiers ; je saurai lui remettre :
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, Monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique ;
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref : nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, Monsieur, & très-peu de paroles.



SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

MA Maitreſſe tantôt l'obſervoit avec ſoin,
Et de ſes jugemens étoit ſecret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A ſe déterminer ſon cœur encor héſite.
Je ne puis la blâmer ; & l'on doit, ſelon moi,
Avant que de donner & ſon cœur & ſa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on ſoupire,
Et ne ſe pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence eſt rare parmi nous ;
Et par l'extérieur nos cœurs ſe prennent tous.
On étale à nos yeux des graces ſingulieres ;
Ce ſera de l'eſprit, ce ſeront des manieres :
On ſe rend ; & l'on voit que ces dehors charmans
Étoient des impoſteurs, lorſqu'il n'en eſt plus tems.



SCENE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Procureur est-il ici, mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaisans airs que celle-là se donne!
Je ne suis pas d'ici. Mais, Madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Écoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu?

LISETTE.

Par-tout on le renomme,
Pour être fort habile, & pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si...

LISETTE.

Madame, le voilà.



SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

TIENS, Lifette, tu peux... Mais quelle eft cette
Dame ?

LISETTE.

Ma foi, c'eft un plaifant caractere de femme :
Vous en rirez, fans doute ; elle veut vous parler.

SCENE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, je ne veux point ici diffimuler.
J'ai, pour mon infortune, un homme infupportable;
Un mari dont l'afpect eft pour moi déteftable :
Je prétends m'en défaire; & je viens, fans courroux,
Du projet que j'ai fait raifonner avec vous.

ARISTE.

Quel fujet vous oblige à faire ainfi divorce,
A prendre un tel parti, lorfqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force ;
Mais il n'eft pas befoin d'en dire les raifons.
J'en veux être défaite. En un mot, finiffons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée....

LA BARONNE.

Comment! me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas: mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Eſt, ſi vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon pouls, tâtez, il vous ſera facile
De ſavoir ſi je ſuis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous;
Jamais tempéramment même ne fut plus doux.

(*A part.*)

O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour Époux un homme vif, colere,
Un homme bilieux, & toujours hors de ſoi,
Un homme ſi bouillant, ſi différent de moi,
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienſéance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en ſouhaiteriez la ſéparation?

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!

Il faut le chicaner ; la moindre procédure
Va le faire crever à l'inſtant, j'en ſuis ſûre.
Cherchons, ſans différer, à lui faire un Procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruſe ingénieuſe, adroite.
Le plaider, eſt, Monſieur, tout ce que je ſouhaite.
Faiſons quelques billets payables au porteur,
En imitant ſa main ; ce ſeroit le meilleur :
Oui, Monſieur, il le faut ; & la moindre ſaiſie
Lui va dans le moment cauſer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel eſprit il faut diſſimuler ;
Si je la contredis, elle va m'étrangler.

(*A la Baronne.*)

Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire ;
Mais pour bien réuſſir, & pour vous ſatisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le propoſez point, s'il n'eſt plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raiſonnons doucement. En bonne conſcience...

LA BARONNE.

Plaît-il ? Hem ?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi ſi l'on doit...

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon ſang-froid.
Comment donc ſi l'on doit ? Il n'eſt pas néceſſaire
De dire ſi l'on doit ſur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh ! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux ;
Me battre ; me tuer, il faut que je vous dise,
Que je ne puis en rien aider vôtre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les Procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence ;
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi! vous n'êtes donc pas Procureur ?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

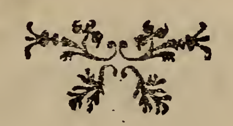
Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah ! quel emportement !

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni ! si je n'étois modeste & tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit ;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire,
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu ;
Mais ce ne sera pas le même flegme. Adieu.



SCENE XVI.

ARISTE, *seul.*

QUELLE femme ! quel flegme ! ou plutôt quelle bile !
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc, quand elle est en courroux ?
Je n'en puis revenir. Si Monsieur son Époux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.



SCENE XVII.

ARISTE, AGÉNOR, ISABELLE.

AGÉNOR.

Permettez-nous ;
Monſieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je vous être aujourd'hui favorable ?
Parlez. Vous me ſemblez un couple aſſez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Comment vous nomme-t-on ?

ISABELLE.

Je me nomme Iſabelle.

AGÉNOR.

Agénor eſt mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, Monſieur, je ſuis l'unique fille.

AGÉNOR.

Moi ſeul, de Liſidor compoſe la famille.

ARISTE.

Géronte & Liſidor ? Je ne ſais ſi ces noms
Ne me ſont point connus. Quoi qu'il en ſoit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles ſont vos affaires ?

AGÉNOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres ;

Et puiſque vous croyez qu'il ſont connus de vous;
Je me livre d'avance à l'eſpoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems, par l'ardeur la plus belle,
A ſu lier mon cœur à celui d'Iſabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge inſenſiblement l'augmenta de moitié;
Et l'Amour, dont notre ame eſt ſujette & captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite & plus vive.

ARISTE.

Et vous ſouhaiteriez, ſans doute, qu'à ſon tour
L'Hymen vint achever l'ouvrage de l'Amour?

AGÉNOR.

C'eſt ce que nos parens ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous diſent-ils?

AGÉNOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon pere à mon égard ſe montre ſcrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, & que de l'hyménée
Le repentir ſuivoit bien ſouvent la journée;
Que ſes liens alors produiſoient les dégoûts,
Qu'ils paroiſſoient affreux autant qu'ils ſembloient doux,
Et que ce qu'on croyoit à ſes vœux ſi propice,
Devenoit par la ſuite un éternel ſupplice.

ARISTE, *à Iſabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point ſonger,
Et que je ſuis trop jeune.

ARISTE.

Et quel eſt donc votre âge ?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE.

Et vous ?

AGÉNOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue ; & je ſens
Qu'ils penſent l'un & l'autre en hommes de bon ſens.
Vos peres, là-deſſus, agiſſent en vrais peres :
Et quand à votre hymen ils ſe montrent contraires ;
Quand ils veulent encore attendre la ſaiſon,
Qui fait mûrir l'eſprit, ainſi que la raiſon,
Ils travaillent pour vous, & font par-là connoître
Que vous êtes aimés autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raiſons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laiſſer ſur votre bonne foi ?
Et ne doivent-ils pas attendre, en conſcience,
Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain uſage, enfin, dont l'âge nous inſtruit,
Et par qui tous les jours le monde ſe conduit ?

AGÉNOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'uſage ;
Et je ſens que chez moi tout a devancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je ſerai de Guerre, ou de Robe, ou de Cour ;
Mais ſi je dois remplir quelque poſte honorable,
Je m'en ſens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.

S'il faut être de Guerre ; hé quoi ! ne sais-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats ?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse ?
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse ?
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur ?
Si pour la Robe on veut que je me détermine ;
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la Cour, sans beaucoup de méthode,
Je suivrai, comme un autre, & l'usage & la mode ;
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien, flatter les moins sensés ;
Sur le masque des Grands composer son visage :
Voilà, je crois, la Cour. En faut-il davantage ?

ARISTE.

Non, vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit & votre jugement.
Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais ;
Mais je pense, Monsieur ; & crois que c'est assez :
Et sans expérience, & malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.
Faire de son Époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs, prendre part à ses peines,
Donner à ses enfans de l'éducation ;
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte : il est incontestable
Que, quand on pense ainsi, l'on est très-mariable.

SCENE XVIII.

ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

GÉRONTE.

Nous voilà de retour, Monsieur ; & sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GÉRONTE.

Que vois-je ici ? Ma fille !

ISABELLE.

O disgrace cruelle !

AGÉNOR.

Ah ! ciel ! quelle rencontre !

LISIDOR.

Et mon fils avec elle ?
Que veut dire ceci ?

ARISTE.

Quoi ! ce sont vos enfans ?

LISIDOR.

Oui, Monſieur, ce les ſont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends,
Vraiment me fait plaiſir. Ils ſont pleins de mérite,
De ſageſſe, & d'eſprit; je vous en félicite.
Sachez quelle raiſon ici les a conduits:
Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être inſtruits,
Que ſur vos différends mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes Arrêts ſoient toujours prononcés
En préſence de gens ſpirituels, ſenſés.
Avec joie ils verront quel eſt le ſacrifice
Que vous faites tous deux, & quelle eſt ma juſtice.

GÉRONTE.

Chacun de nous, Monſieur, aujourd'hui s'eſt remis
A vos déciſions: nous y ſerons ſoumis.

LISIDOR.

Nous conſentons à tout. Vous êtes équitable;
Et ce que vous ferez, ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarrras ſe voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous ſerez par la ſuite éclaircis du myſtere.

(*Aux Vieillards.*)

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du tréſor tous deux vous ſoulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GÉRONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée.
Soit, ſans aucun appel, jointe par l'hyménée
La fille de Géronte au fils de Liſidor,
Et qu'aux jeunes Époux ſoit donné le tréſor.

AGÉNOR.

Ah! ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux Vieillards.*

Hé bien! avez-vous à répondre
A cet Arrêt? Mais non: il vient de vous confondre,
Et vous fait trop ſentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un & l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire,
Vous paroît-il injuſte?

GÉRONTE.

Ah! Monſieur, au contraire.
Vous nous ouvrez les yeux par ces déciſions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos ſcrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GÉRONTE.

Que l'ancienne amitié renaiſſe entre nous deux;
Et que cet hyménée en reſſerre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfans.*

Et vous, ſelon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du Jugement, je penſe ?

AGÉNOR.

Non, rien eſt comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois ?

ARISTE.

Je ſuis aſſez payé lorſque je rends ſervice.
Le plaiſir d'obliger eſt mon droit de juſtice.
Laiſſez-moi ſeulement envier le bonheur
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême,
Que celle de pouvoir poſſéder ce qu'on aime !
Votre contentement me cauſe ce tranſport :
J'aime auſſi-bien que vous, & n'ai pas même ſort.

AGÉNOR.

Vous ne méritez point une telle diſgrace.

ARISTE, *voyant la veuve.*

Ah ! ciel ! . . .



SCENE DERNIERE.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GÉRONTE, LISIDOR, AGÉNOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

SI pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus ;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le Défunt, vous l'aurez en partage ;
Mais, mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGÉNOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre :
N'y consentez-vous pas?

GÉRONTE.

On ne peut mieux penser ;
Et Lisidor, & moi, prétendons y danser.
A ma légéreté, si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un & l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous moquer, mais je n'y ſuis pas neuf;
Et j'ai fort bien danſé.

LISETTE.

Du tems de Charles-neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chere eſpérance;
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience.
Suivons, ſans différer, ce qu'a dit Agénor,
Et hâtons un hymen dont mon cœur doute encor.

FIN.



ALCIBIADE,

COMÉDIE

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le. . . . . .

AVERTISSEMENT.

IL y a près de deux ans, que lisant *les Amours des grands Hommes, par Madame de Villedieu*, le plaisir que me faisoit alors cette lecture, me fit imaginer de traiter Alcibiade en Comédie. Il me parut que ce sujet devoit faire au Théatre un Tableau agréable & galant. Je me laissai séduire à l'idée riante sous laquelle cette Fable se présentoit à moi ; & je crus en même tems que je n'en conserverois les graces, qu'en conservant la simplicité du Roman, & mettant en Vers les pensées, & souvent même la Prose, de

Madame de Villedieu. Je me réſervois d'ailleurs le droit d'être diſcret ſur cet Ouvrage, s'il ne ſe trouvoit pas digne de l'approbation du Public. A peine fut-il achevé, que, voulant juger avec ſévérité d'un travail où j'avois rencontré tant de facilité, j'y reconnus la plus grande partie des défauts qu'on y trouve maintenant; & fidele à ma réſolution, je le condamnai moi-même à l'oubli. Il en fut tiré cependant par quelques amis, qui m'en demanderent une lecture: ils m'aſſurerent que la proſcription n'étoit pas tout-à-fait juſte, & me dirent que le Public verroit rarement des Ouvrages nouveaux, s'il refuſoit ſon attention à ceux qui ne ſont

pas parfaits : Que la néceſſité de ſe prêter aux défauts lui faiſoit aſſez ſouvent donner des marques d'une indulgence dont j'aurois peut-être le bonheur de profiter. Il n'étoit pas difficile de convertir un Auteur dans le cas où j'étois. Je les crus, & je viens d'éprouver effectivement cette indulgence dont ils m'avoient flatté ; c'eſt le ſeul prix que j'en attendois, car je me ferois ſcrupule de tirer aucun avantage des applaudiſſemens qui ont été donnés à cette Pièce. Je ſais qu'ils ne ſont dûs qu'aux beautés de l'Original, & aux talens des Acteurs qui l'ont repréſentée.

ACTEURS.

ALCIBIADE, Seigneur Athénien.
SOCRATE, Philoſophe.
MIRTO, femme de Socrate.
AGLAUNICE, Aſtrologue.
TIMANDRE, jeune Phrygienne.
CÉPHISE, Confidente de Timandre.
AMICLÈS, Confident d'Alcibiade.
ESCLAVES.

La Scène eſt dans un Bois, près d'Athènes.



ALCIBIADE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

APPROCHEZ, Aglaunice, & parlons ſans témoins.
J'ai confié Timandre à vos généreux ſoins :
De vos inſtructions je vois qu'elle profite,
Et ne puis trop louer votre ſage conduite.
Mais, quoique ſon cœur ſoit nourri dans la vertu,
Le mien, je l'avouerai, de crainte eſt combattu.

Aux nobles ſentimens nous formons ſa jeuneſſe;
Mais ſa beauté s'accroît autant que ſa ſageſſe:
Et ce qu'elle a d'appas & de perfections,
Jette dans mon eſprit mille appréhenſions.
Je crains que tôt ou tard nos jeunes gens habiles
A trouver dans les cœurs des paſſages faciles,
Venant à découvrir cet objet plein d'attraits,
Ne ſe ſentent frappés de redoutables traits;
Et que l'Amour, enfin, par des ruſes ſecrettes,
Ne vienne renverſer ici tous nos préceptes.

AGLAUNICE.

Timandre à la vertu met ſon attachement,
Et vous vous allarmez, Socrate, vainement.
D'ailleurs, ce ſéjour-ci, quoique près de la Ville;
Offre plutôt aux yeux un déſert qu'un aſyle;
Il n'eſt, vous le ſavez, que par nous fréquenté,
Nul mortel d'y venir ne peut être tenté:
On n'en ſauroit trouver qu'avec peine l'entrée,
Et Timandre long-tems y peut être ignorée.
Mais de grace, Socrate, accordez à mes vœux,
Touchant cette Beauté, de ſinceres aveux.
Quelle eſt-elle? Et pourquoi vos ſoins pour ſon enfance?
Je pourrois cependant en avoir connoiſſance;
Et par l'Aſtrologie, il me feroit aiſé...

SOCRATE.

Ah! laiſſons-là votre art, j'y ſuis trop oppoſé;
Et s'il faut là-deſſus parler avec franchiſe,
C'eſt en vous, croyez-moi, ce que le moins je priſe.

AGLAUNICE.

Quoi! vous ne croyez point...

SOCRATE.

Je crois parfaitement
Que tout cela n'eſt bon que pour l'amuſement.

Je ſais jusqu'où cet art, entre nous, peut s'étendre :
Mais laiſſons ce diſcours. Revenons à Timandre ;
Et ſachez les motifs des ſoins que j'en ai pris.
Elle eſt fille de l'un de mes plus chers amis :
Il étoit de Phrygie ; & pour moi ſa tendreſſe
Lui fit quitter ce lieu pour s'établir en Grèce :
La Parque un peu trop tôt diſpoſa de ſon ſort.
Il me dit, m'embraſſant, une heure avant ſa mort :
» En vos mains, cher ami, je dépoſe ma fille,
» Unique reſte, hélas ! de toute ma famille ;
» Et puiſque du Deſtin je vais ſubir la loi,
» Donnez-lui l'amitié que vous aviez pour moi.
Il mourut. Jugez donc ſi Timandre m'eſt chere,
Et ſi je ne dois pas lui tenir lieu de pere.
Pour la ſouſtraire mieux aux regards des humains,
Et l'inſtruire aux vertus, je l'ai miſe en vos mains.
La garde de Timandre, au centre d'une Ville,
Où régnent les plaiſirs étoit trop difficile ;
Je n'étois occupé que du pénible emploi
De la cacher à ceux qui s'aſſembloient chez moi.
Avec eux fort ſouvent, il falloit me contraindre :
Tous diſciples, enfin, me donnoient lieu de craindre ;
Mais ſachez plus encore. De ma femme toujours
J'eſſuyois à regret mille fâcheux diſcours.
Jalouſe ſans raiſon de la jeune Timandre,
Sur elle ſa fureur étoit prête à s'étendre ;
C'eſt un petit eſprit, ſoupçonneux, inquiet,
Et qui cent fois le jour s'irrite ſans ſujet.
Mais, enfin, là-deſſus c'eſt aſſez vous en dire :
A préſent que Timandre eſt chez vous, je reſpire.
Je veux que le ſavoir faſſe ſes ſeuls plaiſirs,
Qu'il ſoit uniquement le but de ſes deſirs ;
Et qu'ignorant, enfin, toutes paſſions vaines,
Elle ne tienne rien de nos Athéniennes.

AGLAUNICE.

Vous pouvez là-deſſus avoir l'eſprit en paix ;
Tout ira, je vous jure, au gré de vos ſouhaits ;

Je me le perſuade, ou, du moins, je l'eſpere.
J'ai mis près de Timandre une Eſclave étrangere,
Dont l'eſprit me paroît naturel & ſans art ;
Ainſi, nous n'avons rien à craindre de ſa part.

SOCRATE.

Vous avez fort bienfait. Une compagne habile,
D'une fille ſouvent rend la garde inutile.

AGLAUNICE.

Sans ceſſe je m'applique à lui vanter le prix
De vos ſages leçons, de vos doctes écrits ;
Elle en fait tous les jours devant moi la lecture.

SOCRATE.

Les ſoins que vous prenez me charment, je vous jure.

AGLAUNICE.

Puis, pour nous récréer en ces champêtres lieux,
Nous raiſonnons un peu ſur le Globe des Cieux :
Mes obſervations devant elle ſont faites,
Nous regardons le cours des Aſtres, des Planetes ;
Et leurs divers aſpects, leurs révolutions,
Font preſque tous les ſoirs nos récréations.
J'admire ſon eſprit, & comme elle raiſonne.

SOCRATE.

Vous ne me direz rien là-deſſus qui m'étonne ;
Dès ſes plus jeunes ans j'ai toujours auguré....

(*Appercevant Amiclès.*)

Quel deſſein fait venir en ce lieu retiré ?...

AGLAUNICE.

C'eſt quelque voyageur qui ne ſait pas la route,
Et qui dans la forêt s'eſt égaré, ſans doute.

SOCRATE.

Il pourroit me connoître. Évitons ce hazard,
Et cherchons à finir l'entretien autre part.

SCENE II.

AMICLÈS, *seul.*

MA foi, c'eſt ſe donner une inutile peine ;
Je ne découvre rien, & ma recherche eſt vaine.
Alcibiade eſt fou, je n'en puis plus douter.
Dans quel entêtement je le vois perſiſter !
Il veut qu'une Timandre, en beautés magnifique,
Habite abſolument dans ce ſéjour ruſtique :
Il prétend que Socrate eſt fort myſtérieux,
Que c'eſt lui qui retient cette Belle en ces lieux.
D'une jeune Beauté ceci n'eſt point l'aſyle ;
Et ce ſeroit plutôt l'Antre d'une Sibyle.
Il n'en démordra point ; je connois ſon humeur.
Dans l'eſpoir de brûler d'une nouvelle ardeur,
Toute Belle lui plaît ; qu'elle ſoit brune ou blonde,
Il iroit, pour la voir, juſques au bout du Monde.
Le prêcher là-deſſus, ne ſerviroit de rien :
Ma morale le choque, il ne la prend pas bien ;
D'autres Docteurs que moi ne pourroient le ſoumettre.
A ſes bouillans transports il oſe tout permettre :
Et parce qu'il eſt jeune, & né pour commander,
Ce n'eſt qu'à ſes deſirs qu'il croit qu'il faut céder.
Lui, dans cette forêt, au gré de ſon caprice,
Va, court, cherche, revient, & fait de l'exercice.
Pour moi, je ſuis trop las ; & je vais dans ce Bois
Repoſer...

ALCIBIADE, *derriere le Théatre.*

Amiclès !

AMICLÈS.

J'entends, je crois, ſa voix.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

ALCIBIADE.

TU m'as inquiété. Dans ces lieux ſolitaires
Je t'ai cru ſous la dent des Loups ou des Panthères.

AMICLÈS.

A cet air effrayé, que vous me faites voir,
Je conçois quel étoit tout votre déſeſpoir.
Hé bien ! Seigneur, vos ſoins pour découvrir Timandre,
Me ſemblent ſuperflus.

ALCIBIADE.

Je n'y puis rien comprendre.

AMICLÈS.

Ah ! ſi j'oſois parler, je vous répondrois bien
Que c'eſt à vos deſirs où l'on ne comprend rien.
Quoi ! vous vous embraſez d'abord pour une Belle
Sur un ſimple récit que l'on vous a fait d'elle !
Je ne vous conçois point.

ALCIBIADE.

Je n'ai, juſqu'à ce jour,
Senti pour cet objet aucun trait de l'Amour,
Mon ame n'en eſt pas à ce point poſſédée ;
Sans ſéduire mes ſens, il flatte mon idée.

Je cherche à contenter un desir curieux ;
Je veux, si je le puis, satisfaire mes yeux,
Me moquer de Socrate, & de cette sagesse
Que notre homme aujourd'hui dans Athènes professe ;
Et me venger un peu de ses sévérités,
Dont il vient si souvent barrer mes volontés.

AMICLÈS.

Vous pouvez vous tromper dans l'espoir qui vous flatte.
Il n'est qu'une laidron qui puisse aimer Socrate.
Mais ce qui me surprend, pour parler sans détours,
C'est de vous voir chercher de champêtres amours ;
Et que, pour satisfaire à des chimeres vaines,
Vous quittiez aujourd'hui les premieres d'Athènes.

ALCIBIADE.

Mon cœur au même objet ne peut être arrêté.

AMICLÈS.

Oh! je vois bien qu'il est pour la variété.

ALCIBIADE.

D'ailleurs, regarde-t-on le rang dans une Belle ?
C'est la beauté qui frappe, & l'on fait tout pour elle.
L'amour, dans les douceurs de sa félicité,
N'a pas besoin du rang, ni de la dignité.
Qu'un bel objet soit né dans le plus simple étage,
Il est charmant, il plaît. En faut-il davantage ?
Je puis te dire encor, pour m'ouvrir mieux à toi,
Qu'il n'est point de plaisir plus charmant, selon moi,
Que celui d'exciter dans un cœur jeune & tendre,
Ces premiers mouvemens, qu'il ne sauroit comprendre ;

Ces désordres secrets, ces desirs inconnus,
Par la crainte chassés, par l'amour retenus,
Et qui font attaquer avec plus de puissance
Toute cette pudeur que donne l'innocence.

AMICLÈS.

Mais pour en revenir à tous vos changemens,
Quelle est votre raison ? Car ces beaux argumens,
Sur lesquels votre esprit s'évertue & décide,
Ne vous ôteront point le titre de perfide.

ALCIBIADE.

Non, je ne le suis point ; & dans le fond du cœur
Je sens quelque remords, quand je change d'ardeur.
Je blâme mes desirs, je condamne mon ame,
Je me veux souvent mal d'une nouvelle flâme ;
Et si de Belle en Belle on me voit m'exercer,
C'est que toujours je cherche à pouvoir me fixer.

AMICLÈS.

Avec ces sentimens, & selon mon augure,
Vous chercherez encor long-tems, je vous assure.
Mais que va-t-on penser de votre éloignement ?

ALCIBIADE.

Hors d'Athènes, dis-moi, ne puis-je être un moment ?
Ne sait-on pas que j'ai des maisons de plaisance,
Où je vais quelquefois ?

AMICLÈS.

Si l'on a connoissance

Qu'en tous ces endroits-là vous n'avez pas été,
Et qu'on vienne à ſavoir qu'en ces lieux arrêté,
Vous cherchez à brûler d'une nouvelle flâme,
Ce ſera fait de vous ; & par plus d'une femme
Vous ſerez déchiré, pour prix d'un tel forfait ;
Et moi, peut-être, auſſi, ſans leur avoir rien fait.

(Regardant au fond du Théatre.)

Ah! Seigneur...

ALCIBIADE.

D'où lui vient cette frayeur extrême ?

AMICLÈS.

Au ſecours!

ALCIBIADE.

Que voit-il ? C'eſt Socrate lui-même.

AMICLÈS.

Je l'ai pris pour un Ours.

ALCIBIADE.

On ne peut à préſent
Douter qu'il ne retienne ici l'objet charmant,
Dont il eſt ſi jaloux. Il eſt avec ſa femme ?

AMICLÈS.

Oui, vraiment, c'eſt Mirto.

ALCIBIADE.

On remarque en leur ame
De l'agitation. Que veut dire ceci ?

AMICLÈS.

Ma foi, je n'en sais rien.

ALCIBIADE.

Pour en être éclairci,
Sous ce feuillage épais cachons-nous l'un & l'autre.



SCENE IV.

SOCRATE, MIRTO.

SOCRATE.

NON, vous dis-je, il n'eſt point d'humeur comme la vôtre.
Quel caprice nouveau vous amene en ces lieux?
Pourquoi tout ce courroux, ce tranſport furieux?
Quoi! parce que je viens dans cette ſolitude
Encourager Timandre au ſavoir, à l'étude...

MIRTO.

Et ce ſont juſtement ces fréquentes leçons,
Qui jettent dans mon cœur de trop juſtes ſoupçons;
Ne croyez pas qu'ici l'étude vous excuſe:
Pour vous juſtifier, c'eſt une foible ruſe.
Vers Timandre, je vois quel deſſein vous conduit;
Quoi que vous me diſiez, je ſais comme on inſtruit
Les diſciples qui ſont d'une ſemblable eſpece;
Et qui dit Écoliere, en un mot, dit Maitreſſe.

SOCRATE.

Voilà comme toujours votre eſprit plein d'erreurs,
Voit du crime dans tout, & juge mal des cœurs.
Il ſemble que, hors vous, perſonne en la nature
N'a d'auſtere vertu, ni de chaſteté pure;
Que de Timandre à vous....

MIRTO.

Point de comparaiſon
D'elle à moi, s'il vous plaît.

SOCRATE.

C'eſt vouloir ſans raiſon
L'offenſer...

MIRTO.

C'eſt de quoi fort peu je me ſoucie.

SOCRATE.

Mais....

MIRTO.

Ne voulez-vous point que je la remercie?

SOCRATE.

De grace, jugez mieux de Timandre & de moi.
Je...

MIRTO.

Que j'en juge mieux! vous vous moquez, je croi;
Je ſais d'elle & de vous ce qu'il faut que je penſe.

SOCRATE.

Ah! qu'il me faut avoir ici de patience!
Ne pourrai-je parler ſans être interrompu?
Car juſques-à-préſent, Mirto, je ne l'ai pu.

MIRTO.

Et que prétendez-vous ici me faire entendre?

SOCRATE.

Que vous ne connoiſſez Socrate, ni Timandre;

Qu'il faut que vous ſortiez de vos préventions ;
Qu'il n'eſt rien de plus pur que mes inſtructions,
Mes préceptes...

MIRTO.

Pourquoi, s'il vous plaît, tant l'inſtruire ?
N'en eſt-ce pas aſſez qu'elle ſache un peu lire ?
Il ſuffit de cela. Le reſte n'eſt qu'abus ;
Et vous ne devez pas lui montrer rien de plus.

SOCRATE.

Du plus rare ſavoir cette fille eſt capable :
Et connoiſſant en elle un eſprit admirable,
Perſonne ſûrement ne peut que m'approuver,
Quand j'applique mes ſoins à le bien cultiver.
Et ma conduite enfin....

MIRTO.

La conduite eſt gentille !

SOCRATE.

Ne pouvez-vous jamais...

MIRTO.

Prendre ſoin d'une fille !
Cela vous convient bien.

SOCRATE.

Hé quoi ?...

MIRTO.

L'endoctriner !

SOCRATE.

Fort bien. Je ne vois pas....

MIRTO.

Et la morigéner !

SOCRATE.

Quels diſcours ! je ne ſais. . .

MIRTO.

La fureur me domine.
Une fille à ſeize ans ſous votre diſcipline !
Oh ! j'étouffe, & ne puis ſupporter plus long-tems
L'excès injurieux de vos déportemens :
J'en ai, pour mon malheur, des preuves trop certaines ;
Et j'en vais, de ce pas, inſtruire tout Athènes.



SCENE V.

SOCRATE, *ſeul.*

QUEL malheur eſt le mien! comment, dans ce déſert,
En dépit de mes ſoins, m'a-t-elle découvert?
Ah! que l'on eſt à plaindre avec ſemblable épouſe!
Et quel ſupplice c'eſt qu'une femme jalouſe!

SCENE VI.

SOCRATE, ALCIBIADE, AMICLÈS.

ALCIBIADE, *à Amiclès.*

ÉLOIGNE-TOI, je veux ſeul l'aborder.



SCENE VII.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

Ah ! Dieux !
Alcibiade ici !

ALCIBIADE.

Quoi ! Socrate en ces lieux !

SOCRATE.

Il n'eſt pas étonnant que, pour ce lieu tranquille,
Vous me voyiez quitter le fracas de la Ville ;
De la Philoſophie occupé tous les jours,
Je viens l'entretenir dans ces ſombres détours.
A tous les autres ſoins je préfere l'étude ;
Et rien n'y convient mieux qu'un peu de ſolitude.
Mais vous, Seigneur, qui peut ici vous attirer ?
Aux fêtes, aux plaiſirs, qui vous fait préférer....

ALCIBIADE.

Je deviens Philoſophe. Amoureux de l'étude,
Je venois, comme vous, chercher la ſolitude.
Ce que vous aimez tant, on peut auſſi l'aimer.

SOCRATE.

De cette paſſion je ne puis vous blâmer.

Elle eſt belle, il eſt vrai ; mais quoi qu'elle ſoit telle,
Il ne vous convient pas de quitter tout pour elle.
Le rang que vous tenez exige un autre ſoin :
Vous êtes né d'un ſang dont la Grèce a beſoin.
Loin d'aimer la retraite, & d'y trouver des charmes,
Vous ne devez ſonger qu'à la gloire des armes.

ALCIBIADE.

J'ai toujours approuvé vos conſeils ; ils ſont bons :
Mais pour donner ceux-ci, Socrate a ſes raiſons.

SOCRATE.

Comment ? Que dites-vous ?

ALCIBIADE.

Ils ſont bien en leur place.

SOCRATE.

Par mes conſeils, Seigneur, qu'entendez-vous, de grace ?

ALCIBIADE.

Que vous ne m'en avez jamais, dans nos propos,
Donné de plus ſenſés, ni de plus à propos ;
Et votre ame, à ma gloire eſt fort intéreſſée.

SOCRATE.

Je ne puis concevoir quelle eſt votre penſée.

ALCIBIADE.

Sans chercher de détours, ma foi, faites l'aveu
Qu'Alcibiade, ici, vous inquiette un peu.

SOCRATE.

Je ne vous entends point.

ALCIBIADE.

Je vais me faire entendre ;
Et même ne dirai qu'un mot.

SOCRATE.

Et quel ?

ALCIBIADE.

Timandre.

SOCRATE.

Ciel !

ALCIBIADE.

Vous êtes ſurpris de me voir ſi ſavant.

SOCRATE.

Prenez garde de faire un mauvais jugement.
Quelquefois on ſe trompe ; & ſouvent l'apparence...

ALCIBIADE.

D'un ſoin myſtérieux, que voulez-vous qu'on penſe ?

SOCRATE.

Qu'on penſe mal ou bien, je ne crois pas devoir
Mettre au grand jour tous ceux que j'exerce au ſavoir.

Que mon inſtruction ſoit ſecrette ou publique,
Je n'en dois pas tenir compte à la République.

ALCIBIADE.

Vous n'empêcherez pas qu'on entre en des ſoupçons,
Lorſqu'on vous voit donner aux Belles des leçons.

SOCRATE.

Ma ſageſſe eſt connue; & quoique l'on publie....

ALCIBIADE.

Eſt-elle, avec Timandre, auſſi-bien établie?

SOCRATE.

Faut-il que vous alliez toujours au criminel?
J'ai trouvé, je l'avoue, un heureux naturel.
Il offre à la ſcience un champ doux & facile,
Et je ſerois fâché de le laiſſer ſtérile.

ALCIBIADE.

Et ce beau naturel, qui vous occupe tant,
Se rencontre placé dans un objet charmant.

SOCRATE.

Que fait cette raiſon? Ne puis-je, ſans foibleſſe,
Former ſon jeune cœur aux loix de la ſageſſe?

ALCIBIADE.

Je penſois comme vous, quand on me menaçoit
Des attraits merveilleux dont Néméa brilloit.
» Quoi donc! diſois-je, moi, que les plus belles chaînes
» Ont toujours ſu lier aux premieres d'Athènes;

» Pour une Courtiſanne aurois le cœur percé !
» Non, non, je la verrai ſans en être bleſſé.
Cependant, vous ſavez à quel excès mon ame
A pour elle porté ſa malheureuſe flâme ;
Combien il m'a fallu pour elle diſputer,
Et dans quel ridicule elle m'a ſu jetter.

SOCRATE.

Il eſt entre nous deux bien de la différence,
Et votre ame & la mienne ont peu de reſſemblance.
Vous êtes jeune & riche ; & la proſpérité
Vous livre ſans relâche à votre volupté.
Suivre en tout vos deſirs, eſt votre unique affaire ;
Vous les contentez tous, pouvant y ſatisfaire ;
Vous entreprenez tout, & tout vous eſt aiſé.
Pour moi, que la fortune a peu favoriſé,
Vaincre mes paſſions eſt toute ma richeſſe,
Et de mon ſimple état je tire ma ſageſſe.
L'éclat de la beauté n'arrête enfin mes yeux,
Que pour y contempler la puiſſance des Dieux.
Me montrant là-deſſus bien différent d'un autre,
J'exerce ma vertu dans ce qui perd la vôtre :
Je vois votre naufrage ; & plaignant votre ſort,
C'eſt de lui que j'apprends à me tenir au port.

ALCIBIADE.

Je vous crois au-deſſus des foibleſſes humaines.
Il s'étoit répandu quelques bruits dans Athènes,
Qui terniſſoient un peu ce vertueux ſavoir,
Qu'avec ſoin de tout tems vous nous avez fait voir.
J'ai voulu de ces bruits m'éclaircir par moi-même :
Et je vois à préſent qu'une malice extrême,
Pour vous calomnier, regne en bien des eſprits.
Je rends juſtice au vôtre, & j'en connois le prix.
Contre vos envieux je ſaurai vous défendre.

SOCRATE.

Seigneur, j'aurai beaucoup de graces à vous rendre.

ALCIBIADE.

Je ne veux point troubler vos méditations,
Et laiſſe un libre cours à vos réflexions.

SOCRATE.

J'aimerois à reſter dans ces endroits ruſtiques;
Mais je dois ſatisfaire à mes leçons publiques.



SCENE VIII.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

AMICLÈS.

EH bien! Seigneur ?

ALCIBIADE.

Socrate enfin s'eſt découvert.
A peine je me ſuis à ſes regards offert,
Qu'un trouble, un embarras... Mais je ſaurai t'inſtruire
Dans une autre ſaiſon, de ce qu'il m'a ſu dire.
Cette Timandre eſt belle, il n'en faut point douter;
Pour la voir, Amiclès, je prétends tout tenter.
Dans Athènes rentrons, ſans tarder davantage :
Je ne veux point donner à Socrate d'ombrage ;
Et dans l'eſpoir flatteur dont je ſuis agité,
Suis-moi, je te dirai ce que j'ai projetté.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

AVOUEZ, n'en déplaiſe à la Philoſophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien triſte vie,
Et qu'il n'eſt pas beſoin de conſulter les cieux
Pour voir que ce ſéjour eſt des plus ennuyeux.
Cette affreuſe priſon, Socrate & ſon école,
Me feroient à la fin, je crois, devenir folle.
Hé quoi! devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de livres, d'inſtrumens;
Ne parler que de Globe, ou de Pole, ou de Zone,
Et, le Monde à la main, ne voir jamais perſonne!

TIMANDRE.

Socrate n'exaltant qu'un auſtere devoir,
Dit que l'on doit donner tout ſon tems au ſavoir.

CÉPHISE.

On ne pourra jamais me mettre dans la tête
Que, pour être ſavante, il faille vivre en bête:
Et la Nature en vous n'a point mis des attraits,
Pour être confinés dans le fond des forêts.

Ceci vous embarrasse, & vous êtes surprise
De m'entendre parler avec tant de franchise :
Mais quand je mets pour vous toute réserve à part,
De même il faut aussi me répondre sans fard.
On me croit fille simple ; & , sous cette apparence,
J'attire d'Aglaunice ici la confiance.
Quels que soient, entre nous, ses savans entretiens,
Je crois que mes conseils vaudront mieux que les siens.
N'imaginez-vous point qu'il peut être, en la vie,
Des passe-tems plus doux & plus dignes d'envie
Que ceux que nous menons ? Vous pouvez hardiment
Vous confier à moi.

TIMANDRE.

J'avouerai franchement,
Quels que soient du savoir les beautés admirables,
Que je conçois qu'il est des choses plus aimables.

CÉPHISE.

Moi, qui n'ai jamais lû de livres ni d'écrits,
Je le conçois aussi, sans qu'on me l'ait appris.

TIMANDRE.

Ah! Céphise, avec toi je m'explique sans crainte :
C'est pour moi, je l'avoue, une dure contrainte
Que celle où je me trouve.

CÉPHISE.

Eh ! je le croirois bien.
Mais à quoi nous sert donc votre esprit & le mien ?
Que ne profitons-nous, selon notre caprice,
De cette liberté que nous laisse Aglaunice ?

Il nous feroit aifé d'abandonner ces lieux,
Et de faire au défert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te moques!

CÉPHISE.

Ma foi, je tenterois fortune:
Et loin d'aller chercher des hommes dans la Lune,
D'un autre Monde, enfin, fans me mettre en fouci,
J'irois voir fi le nôtre eft mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti que le ciel me préferve!
Je ne fais quel fera le fort qu'il me réferve;
Mais, malgré tout l'ennui que mon cœur peut avoir,
Je ne fuivrai jamais que les loix du devoir.
Je conçois & je fens à quoi l'honneur m'engage;
Et duffé-je toujours me voir dans l'efclavage,
A d'impuiffans defirs je faurai préférer
La raifon qui, déjà, commence à m'éclairer.

CÉPHISE.

Quand la raifon devient fi forte en fa naiffance,
Je la regarde, moi, comme un refte d'enfance.
Pour moi, j'en ai paffé, Madame, la faifon,
Et j'ai depuis long-tems fait mon cours de raifon:
J'en puis avoir fort peu; mais, ma foi, je me flatte
D'en avoir encor plus qu'Aglaunice & Socrate.
Pour elle, fon efprit eft tout-à-fait tourné;
Et de quelque favoir dont il puiffe être orné,

On voit facilement qu'en tout il ſe déregle,
Il veut régler la Lune, & la Lune le regle.
Elle croit que chaque Aſtre au firmament planté,
N'eſt-là que pour agir ſelon ſa volonté;
Qu'avec ſon grand compas, & ſa longue lunette,
Elle fera parler là-haut chaque Planette;
Qu'elle ſait dans l'inſtant tout ce qu'il s'y réſout,
Et que le ciel, enfin, lui rend compte de tout.
Mais venons à Socrate. Ou je ſuis fort trompée,
Ou ſon ame en ſecret de vous eſt occupée:
L'extrême ſoin qu'il prend de vous cacher à tous,
Me le fait croire Amant, & même Amant jaloux.

TIMANDRE.

Ah! ciel! que me dis-tu?

CÉPHISE.

Je dis ce que je penſe,
Madame.

TIMANDRE.

Un tel ſoupçon & m'allarme & m'offenſe.

CÉPHISE.

Ce ſoupçon ne doit point vous cauſer de ſouci;
Je ſais qu'il ne va rien du vôtre en tout ceci.
De penſer autrement je ſerois condamnable:
Mais ſi Socrate étoit d'une figure aimable,
Et que l'Amour, pour plaire, enfin, l'eût fait exprès,
Je ne répondrois pas de vous, comme je fais;
Je vous en avertis.

TIMANDRE.

Socrate à la ſageſſe
Se donne tout entier, & la prêche ſans ceſſe;
Et je ne penſe pas qu'il puiſſe concevoir...

CÉPHISE.

Tous ces gens, la plupart, appliqués au ſavoir,
Semblent toujours prouver qu'à leurs ſens ils commandent,
Et font le plus ſouvent ce qu'eux-mêmes défendent.
Je le répete encor. Socrate, près de vous,
Quoique vous puiſſiez dire, agit en vrai jaloux;
Il s'eſt mis dans l'eſprit quelques chimères vaines:
Et quand il vous a fait abandonner Athènes,
Il craignoit ſûrement que quelqu'autre aujourd'hui
Ne ſut s'approprier un bien qu'il croit à lui.
Je gage qu'il vous aime; & c'eſt ſa jalouſie
Qui lui fait...

TIMANDRE.

Que mon ame eſt de frayeur ſaiſie!
Sur Socrate, tu viens de deſſiller mes yeux;
Et déſormais il va me paroître odieux.
Autant que j'eus pour lui d'attachement, d'eſtime,
Autant pour lui la haine en mon ame s'imprime.

CÉPHISE.

Hé bien! n'en parlons plus. Employons ces inſtans
En entretiens plus gais & plus intéreſſans.

TIMANDRE.

J'y conſens de bon cœur.

CÉPHISE.

Parlons des jolis hommes
Cela conſole un peu dans l'état où nous ſommes.

Notre ennui ne ſauroit que par-là s'exhaler ;
Et n'en voyant pas un, c'eſt le moins d'en parler.

TIMANDRE.

A quoi cela ſert-il ?

CÉPHISE.

Mais cela plaît... amuſe...
C'eſt un paſſe-tems ſimple... un plaiſir de recluſe.
Dans Athènes, nos yeux ſeroient plus ſatisfaits :
C'eſt-là, dit-on, qu'il eſt des hommes bien parfaits.

TIMANDRE.

Hélas! je n'en ſais rien.

CÉPHISE.

La choſe eſt ſurprenante,
Quoi! vous avez été de ces lieux habitante,
Sans jetter les regards ſur quelque Athénien?

TIMANDRE.

Avec grand ſoin, Céphiſe, on m'ôtoit ce moyen.
Cependant je pourrois te faire confidence
Que... mais non : je crains trop...

CÉPHISE.

Parlez en aſſurance.

TIMANDRE.

Entre les jeunes gens, que Socrate inſtruiſoit,
Par hazard j'en vis un...

CÉPHISE.

Sans doute, beau, bienfait?

TIMANDRE.

Je le vis un inſtant, ſans en être apperçue ;
Et rien, je l'avouerai, ne plût tant à ma vûe.
Mon unique deſir étoit de le revoir ;
Mais je n'eus pas conçu plutôt un tel eſpoir,
Que, pour me mettre ici, l'on m'arracha d'Athènes.
Il me fallut bannir des eſpérances vaines ;
Non ſans être livrée à de ſecrets tranſports,
Que mon cœur n'avoit point reſſentis juſqu'alors.
Je t'ouvre, tu le vois, entierement mon ame.

CÉPHISE.

Cela ſoulage un peu : dites le vrai, Madame.
Ah! ah! vous avez donc reſſenti de l'amour ?
Et vous me l'avez pû cacher juſqu'à ce jour ?
Comment! être avec moi ſi long-tems réſervée ?

TIMANDRE.

L'occaſion encor ne s'étoit pas trouvée
De t'en entretenir.

CÉPHISE.

Et dites, quel étoit
Ce jeune homme ? Sachons comment il ſe nommoit.

TIMANDRE.

Je l'ignore, Céphiſe.

CÉPHISE.

Ah! triſte circonſtance!
Vous avez en cela manqué de prévoyance.

TIMANDRE.

Et de quoi m'eût servi...

CÉPHISE.

Lorsque quelqu'un nous plaît,
Il faut tout employer pour savoir quel il est.
Aux filles, ce sont-là des soins très-nécessaires ;
Cela s'appelle avoir de l'ordre en ses affaires.
Pour moi, j'aurois été plus prudente que vous ;
Et d'abord....

TIMANDRE.

Aglaunice approche, taisons-nous.



SCENE II.

AGLAUNICE, TIMANDRE, CÉPHISE, ESCLAVES.

AGLAUNICE, *aux Esclaves.*

VENEZ ; mettez ici ces livres, cette Sphère ;
Perſonne dans ce lieu ne pourra me diſtraire.

(*A Timandre.*)

Ah ! Timandre, c'eſt vous ? Cet endroit écarté
Me plaît par ſa fraîcheur & ſa tranquillité.
Timandre, écoutez-moi. J'ai mis ſur votre table
Des livres dont le choix me paroît convenable.
L'un vous apprendra l'ordre où ſe trouvent placés
Ces Globes lumineux dans les Cieux diſperſés.
Tout en eſt inſtructif. Vous y trouverez même
Des traités merveilleux, faits ſur chaque ſyſtême ;
Dans l'autre vous verrez quels ſont mes ſentimens,
Et mes déciſions touchant les Élémens.
J'y prouve, par raiſons que l'on ne peut détruire,
Que tout doit être plein, quoique l'on puiſſe dire,
Dans la Terre, dans l'Eau, dans le Feu, dans les Airs ;
Et qu'il n'eſt aucun vuide en ce vaſte Univers.

CÉPHISE.

On pourroit lui prouver, par raiſon bien ſolide,
Que c'eſt en ce déſert que ſe trouve le vuide.

AGLAUNICE.

Allez : je veux ici ſeule m'entretenir,
Et ſur divers ſujets pénétrer l'avenir.

SCENE III.

AGLAUNICE, *ſeule.*

JETTONS d'abord les yeux ſur les Éphémérides :
Pour parcourir le Ciel, ce ſont toujours mes guides.
Sur le ſort de Timandre exerçons mon ſavoir.
Quoique diſe Socrate, il faut lui faire voir
Qu'il blâme injuſtement... Mais qui vois-je paroître?



SCENE IV.

AGLAUNICE, ALCIBIADE, *en habit de Phrygien.*

ALCIBIADE, *à part.*

EST-CE elle?

AGLAUNICE, *à part.*

Un inconnu...

ALCIBIADE, *à part.*

Non; cela ne peut être.

AGLAUNICE, *à part.*

Sa figure eſt aimable, & diſſipe en mon cœur
Tout ce que ſon abord y cauſoit de frayeur.

(*A Alcibiade.*)

Peut-on vous demander quel ſujet vous amène?

ALCIBIADE.

Depuis long-tems je tiens une route incertaine.
Peut-être pourrez-vous raſſurer mon eſpoir.
J'arrive de Phrygie; & je venois ſavoir
Si c'eſt en ce ſéjour que demeure Timándre.
Je ſuis de ſon pays; & je venois lui rendre
Mes devoirs, de la part de l'un de ſes parens.

AGLAUNICE.

Je puis vous contenter.

ALCIBIADE.

Ah! quels raviſſemens!

AGLAUNICE, *à part.*

La douceur de ſa voix, ſa démarche, ſa grace,
Cauſe un trouble en mon cœur... cachons ce qui s'y paſſe,
Et feignons avec lui.

ALCIBIADE.

Daignez prendre le ſoin
De me dire par où...

AGLAUNICE.

Vous n'irez pas bien loin;
C'eſt moi, qui ſuis Timandre.

ALCIBIADE.

Ah! ciel! quoi! vous?

AGLAUNICE.

Moi-même.

ALCIBIADE, *à part.*

Je ne puis revenir de ma ſurpriſe extrême.

Je le mérite bien. C'eſt-là Timandre ! Ah ! Dieux !
Comment penſe Socrate ? Et quels ſont donc ſes
yeux ?

AGLAUNICE.

Vous ſemblez étonné. Vous avez cru, peut-être,
Voir en moi plus d'attraits, plus de charmes paroître:
Mais ſachez que Socrate, aux fragiles beautés,
A toujours préféré les ſublimes clartés.
Son ame, je le vois, ne vous eſt pas connue.

(*Montrant la Sphère, &c.*)

Venez ; ſur ces objets, daignez jetter la vûe.
Voilà tout ce qui flatte & ſon cœur & ſes yeux ;
Voilà tous les attraits dont il eſt amoureux.
Il connoît juſqu'où va ma ſcience profonde.
Je ſais tout ce qui doit arriver dans le Monde.
Je vois, quand il me plaît, le ſort des Potentats ;
Auſſi-bien que celui des différens États.
Je connois le deſtin des principaux d'Athènes,
Des Chefs, des Sénateurs, des fameux Capitaines ;
Connus par leur naiſſance, autant que par leurs faits ;
Comme de Lamacus, Nicias, Périclès,
Alcibiade...

ALCIBIADE.

Quoi ! vous connoiſſez, Madame ;
Alcibiade ?

AGLAUNICE.

Bon ! je pourrois de ſon ame
Pénétrer les ſecrets. Socrate ma donné
L'heure préciſément où ce jeune homme eſt né;

J'en ai fait la figure ; &, par mon Art ſuprême,
Je ſais tout ce qu'il fait, enfin, comme lui-même.

ALCIBIADE.

Je ſuis un incrédule ; à ne vous point mentir,
Vous aurez là-deſſus peine à me convertir.
J'ai toujours mépriſé cette vaine ſcience,
Qui des Aſtres ſur nous admet une influence.
Dans cet éloignement où je les vois rouler,
Ils n'ont rien avec nous, je penſe, à démêler ;
Et ſur certain aſpect fâcheux, ou favorable,
Prédire l'avenir, me paroît une fable :
Et vouloir me prouver ce que fait à préſent
Alcibiade, c'eſt, je le dis franchement,
Une pure chimere.

AGLAUNICE.

Ayez plus de croyance.
Tels qui ſe ſont voulu mêler de ma ſcience,
Ont pris, pour la connoître, un inutile ſoin.
Mais moi, j'ai ſu pouſſer mes recherches ſi loin,
Que, lorſque de quelqu'un j'ai dreſſé la figure,
Quelqu'éloigné qu'il ſoit, dans l'inſtant je ſuis ſûre
De rendre mot pour mot les paroles qu'il dit ;
Rien ne peut égaler mon Art, ſans contredit.

ALCIBIADE.

Hé! Madame, de grace, ayez la complaiſance
De me montrer l'effet d'une telle ſcience
Touchant Alcibiade. Il eſt de mes amis ;
Et je ſerois fort aiſe....

AGLAUNICE.

Il ne m'eſt pas permis

De vous rien refuser. Mais je me perſuade
Que vous ſerez diſcret.

ALCIBIADE.

Sans doute.

AGLAUNICE, *regardant ſur ſes Tablettes, & y traçant quelques figures.*

Alcibiade
Eſt né, Vénus étant au ſigne du Lion :
Il a beaucoup d'amour & de courage.

ALCIBIADE.

Bon.

AGLAUNICE.

Ses feux ne durent pas, ſi je m'y fais connoître ;
Le changement lui plait.

ALCIBIADE.

Cela pourroit bien être.

AGLAUNICE.

Il quitte tout ſouvent pour un objet nouveau ;
Et ce qu'il abandonne, eſt quelquefois plus beau.

ALCIBIADE.

Ce peut être, en effet, le ſort d'Alcibiade.
Mais pour qu'entierement votre Art me perſuade ;

Madame, dites-moi ce qu'il fait en ce jour.

(*A part.*)

Se pourroit-il?

AGLAUNICE.

Il eſt en rendez-vous d'amour.

ALCIBIADE.

Avec qui donc?

AGLAUNICE.

Avec la plus belle d'Athènes.

ALCIBIADE, *riant.*

On ne peut pas donner des preuves plus certaines
De votre grand ſavoir.

AGLAUNICE.

De ce que je vous dis,
Pourriez-vous donc douter?

ALCIBIADE.

Comment! j'en ſuis ſurpris.
Je ne veux pas plus loin pouſſer mon ambaſſade,
Et vais dire à l'inſtant au jeune Alcibiade,
Qu'il ſache déſormais un peu ſe contenir,
Et qu'il ſoit, s'il ſe peut, plus ſage à l'avenir.

AGLAUNICE.

Mais quoi!...

ALCIBIADE.

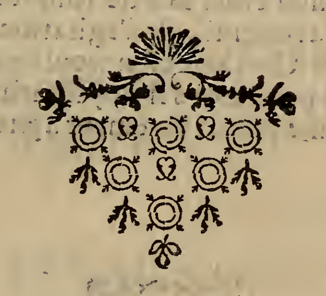
Je vais exprès dans Athènes me rendre.

AGLAÜNICE.

Mais quoi ! vous n'avez donc rien à dire à Timandre ?

ALCIBIADE.

Ah ! ma foi, non. Avant que m'offrir a ſes yeux ;
Elle ſeule occupoit mon eſprit en ces lieux ;
Et j'avois, il eſt vrai, cent choſes à lui dire :
Mais j'ai tout oublié, Madame, & me retire.



SCENE V.

AGLAUNICE, *seule.*

QUEL étoit le dessein de ce jeune étranger ?
Qui l'a conduit ici ? Je ne sais qu'en juger.
Il s'est dit Phrygien. Ah ! si je ne m'abuse,
Il a, pour voir Timandre, employé cette ruse :
C'est quelque Athénien, sans doute, déguisé ;
Et dans son entreprise il a cru tout aisé.
Son aspect m'a saisie ; &, sans trop m'y connoître,
Pour plaire, selon moi, c'est ainsi qu'il faut être.
Sa vûe a sur mon cœur fait de l'impression :
J'y sens, je l'avouerai, de l'agitation.
Socrate vient. Cachons mon trouble avec adresse.
Quelle honte pour moi s'il voyoit ma foiblesse !
Qu'a-t-il ? Il me paroît vivement agité.



SCENE VI.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

AGLAUNICE, je ſuis contre vous irrité.
Je ne m'attendois pas à votre négligence,
Et ne puis plus avoir pour vous de confiance.
Alcibiade a vu Timandre.

AGLAUNICE.

Lui ? Comment ?
Et quand l'a-t-il donc vûe ?

SOCRATE.

En ce même moment.

AGLAUNICE.

Qui peut vous avoir fait cette impoſture extrême ?

SOCRATE.

C'eſt une vérité que je tiens de lui-même.
Je viens de le trouver, en habit Phrygien ;
Et ſans ſe ſoucier de me déguiſer rien....

AGLAUNICE.

Quoi ! c'eſt Alcibiade ?...

SOCRATE.

Oui, lui-même, vous dis-je.

AGLAUNICE.

Socrate, il ne faut pas que cela vous afflige :
Reprenez tous vos ſens ; calmez votre ſouci.
Celui dont vous parlez, il eſt vrai, ſort d'ici ;
J'ai reçu ſa viſite, & n'ai pû m'en défendre :
Mais il n'a vu que moi ; j'ai paſſé pour Timandre.

SOCRATE.

Quoi! vous?

AGLAUNICE.

N'en doutez point ; c'eſt une vérité.
Pour mieux l'entretenir dans ſa crédulité,
Je n'ai fait qu'exalter avec quel zele extrême
Il vous plaiſoit ici de m'inſtruire vous-même,
Et quels ſoins vertueux, quels divins ſentimens,
Vous mettoient au-deſſus du commerce des ſens.
Enfin, ſoit qu'il ait eu l'ame préoccupée
De voir en ſes deſſeins ſon attente trompée,
Confus de ſon erreur, il a quitté ces lieux.
Ah! s'il revient encor pour s'offrir à mes yeux,
A préſent que je ſais que c'eſt Alcibiade,
Je le traiterai bien ; & je me perſuade....

SOCRATE.

Non ; ne ſouhaitons pas qu'il reparoiſſe ici.
Puiſque votre artifice a ſi bien réuſſi,
Il faut s'en tenir-là. Le jeune homme eſt aimable,
Et ſait aſſujettir le cœur le moins traitable.

AGLAUNICE.

AGLAUNICE.

Lui! Bon!

SOCRATE.

Ne ceſſez point de redoubler vos ſoins,
Et que Timandre n'ait que vos yeux pour témoins.

AGLAUNICE.

Sortez des noirs ſoupçons où la crainte vous porte:
J'ai de l'expérience, & je ſuis femme forte.
C'eſt vous en dire aſſez.



SCENE VII.

AGLAUNICE, *ſeule.*

RESPIRONS un moment.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quoi! c'eſt Alcibiade! Et comment ma ſcience
M'a-t-elle pû manquer en cette circonſtance?
Mais un flatteur eſpoir vient raſſurer mon cœur.
L'Amour va réparer en ce jour mon erreur.
Puiſqu'il eſt de mon ſort d'aimer Alcibiade,
Il doit m'aimer auſſi; tout me le perſuade,
Je le lis dans le ciel. Mon obſervation
Ne peut être que juſte en cette occaſion.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, CÉPHISE.

TIMANDRE.

OUI, c'eſt cet Inconnu ; c'eſt lui-même, Céphiſe.

CÉPHISE.

J'ai peine à revenir encor de ma ſurpriſe.
Quel ſujet l'aura pû conduire en ce ſéjour ?
Eſt-ce un coup du hazard, ou plutôt de l'amour ?
Moi, ſans ſonger à rien, j'étois ſous ce feuillage ;
J'y goûtois à loiſir la fraîcheur de l'ombrage,
Lorſqu'avec Aglaunice appercevant quelqu'un,
La curioſité (mal aux filles commun)
M'a portée auſſi-tôt à tâcher de connoître
Ce que l'on lui vouloit, & qui ce pouvoit être.
Alors, j'ai dérangé des branches doucement ;
D'un jeune homme j'ai vu le port noble & charmant ;
Et vers vous j'ai couru dans cette conjoncture,
Pour vous faire, avec moi, jouir de l'aventure.

TIMANDRE.

Ah ! que j'aurois voulu bien plutôt l'ignorer !
A ſes premiers tranſports mon cœur va ſe livrer ;
Et je ſens que déjà je n'oſe plus prétendre
A la tranquillité que j'avois ſû reprendre.

CÉPHISE.

Cela ne doit point tant vous caufer de douleur ;
Revoir ce qu'on aimoit, n'eft pas un grand malheur.
Mais ce que je ne puis vous taire davantage,
C'eft qu'Aglaunice, ici, tenoit certain langage,
Qui m'a fait foupçonner que pour cet Inconnu
L'amour jufqu'en fon cœur fans peine eft parvenu ;
Et nommant plufieurs fois le nom d'Alcibiade...

TIMANDRE.

Ah ! ciel ! ce feroit lui?

CÉPHISE.

Je me le perfuade.
Mais nous réfléchirons dans l'inftant là-deffus.
Il faut vous dire ici quelque chofe de plus.
Comme je l'obfervois, fans en être apperçue,
Faifant femblant d'avoir d'autre côté la vûe,
Elle a pris un papier, griffonné quelques mots,
Et pouffé des foupirs ; (elle avoit le cœur gros.)
Puis fe levant, elle a, d'une courfe fubite,
Été chez le Berger, qui fous ce roc habite :
Ce vieux Pafteur fouvent fait fes commiffions.
Livrons-nous à préfent à nos réflexions.

TIMANDRE.

Quoi ! c'eft Alcibiade ?

CÉPHISE.

Oui, fans doute, Madame,
C'eft lui.

TIMANDRE.

Ciel ! que je ſens de trouble dans mon ame!
Que penſer de ceci ?

CÉPHISE.

Moi, je penſe, entre nous,
Qu'il ne venoit, ma foi, dans ces lieux que pour vous.
Car nous ne pouvons pas croire ſans injuſtice,
Qu'il ſoit ici venu pour les yeux d'Aglaunice.
Ce ſeroit mal juger du jeune Athénien.
De plus, nous l'avons vu ſous l'habit Phrygien ;
Et ce déguiſement cache quelque myſtère,
Où vous ſeule avez part, je vous le réitère.

TIMANDRE.

Mais s'il n'étoit venu que pour moi ſeulement,
Seroit-il de ces lieux parti ſi promptement?
Je crois que s'il avoit deſiré ma préſence....

CÉPHISE.

Aglaunice eſt ruſée, & plus que l'on ne penſe.
Je connois ſon eſprit ; & je pourrois juger
Qu'elle a dépayſé finement l'Étranger,
Et que voulant alors à ſes yeux vous ſouſtraire,
Elle aura mis en œuvre ici ſon ſavoir-faire.

TIMANDRE.

Cela ſe pourroit bien.

CÉPHISE.

Oh! c'eſt la vérité.
Mais pour mieux pénétrer dans cette obſcurité,

Usons, à notre tour, de ruſe, d'artifice ;
Tâchons de renchérir un peu ſur Aglaunice.
Il ſeroit un moyen de nous bien éclaircir.

TIMANDRE.

Et de quelle façon pourrions-nous réuſſir ?
Dépêche, parle vîte.

CÉPHISE.

Ah! quelle promptitude!
Hé! je ne vous croyois vive que pour l'étude.

TIMANDRE.

Ah! ne redouble point, Céphiſe, mes ennuis,
Et me ménage un peu dans le trouble où je ſuis.

CÉPHISE.

Soit. Et, ſans perdre tems, venons à notre affaire.
J'ai donc imaginé, ſoit dit ſans vous déplaire,
Qu'une petite lettre auroit grande vertu.

TIMANDRE.

Que veut dire une lettre ? Et comment l'entends-tu ?

CÉPHISE.

Oh! j'aime tout d'un coup, moi, que l'on me pénetre.

TIMANDRE.

Mais je ne t'entends point.

CÉPHISE.

Je vous dis une lettre ;
Seulement.

TIMANDRE.

Une lettre? Hé bien! que j'écrirois?

CÉPHISE.

Oui, que vous écririez, & que je porterois.

TIMANDRE.

A qui donc cette lettre?

CÉPHISE.

Au jeune Alcibiade.

TIMANDRE.

J'écrirois?...

CÉPHISE.

Pourquoi non? En feriez-vous malade?

TIMANDRE.

Une lettre! moi? Ciel!

CÉPHISE.

Hé bien! point de courroux.
C'eſt moi qui l'écrirai; vous la porterez, vous.
Aimez-vous mieux cela?

TIMANDRE.

Tout auſſi peu.

CÉPHISE.

J'enrage;
Allez, je vous croyois avoir plus de courage.

Au lieu de recevoir mes avis importans,
Et de mettre à profit de ſi rares inſtans...

TIMANDRE.

J'entends venir quelqu'un.

CÉPHISE.

C'eſt Socrate, peut-être.

TIMANDRE.

Ah! fuyons; à ſes yeux je ne veux point paroître.



SCENE II.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

AMICLÈS.

HÉ quoi ! tout aujourd'hui, de ce malheureux Bois
Nous ne pourrons ſortir ? Ouf! je ſuis aux abois.
Nous revenons encore aux mêmes lieux, je penſe,
Où nous étions tantôt.

ALCIBIADE, *tenant une lettre à la main.*

Il eſt vrai.

AMICLÈS.

Belle avance !
Ce courier, que Timandre a dépêché vers vous,
Connoît mal le pays, ou s'eſt moqué de nous ;
Je m'en ſuis méfié. Ce vieux coquin, ſans doute,
Nous aura, par malice, enſeigné mal la route.

ALCIBIADE.

Cela ſe pourroit bien.

AMICLÈS.

Vous l'avez mal reçu,
Et cela l'a fâché.

ALCIBIADE.

Je m'en ſuis apperçu.
Ma réponſe, en effet, n'a pas été galante.
Mais auſſi, que dis-tu de cette extravagante,
De Timandre, en un mot, qui croyant m'engager,
Après moi dans ce Bois envoye un meſſager,

Pour me faire tenir cette lettre amoureuſe ?
Peut-on rien de plus fou ?

(*Il jette la lettre, & Amiclès la ramaſſe.*)

AMICLÈS.

C'eſt qu'elle eſt connoiſſeuſe.
Et pour peu que l'on ait certain air, certains traits...
Oh ! les femmes ſur nous ne ſe trompent jamais.

ALCIBIADE.

Pour moi, je l'avouerai, je ne puis m'en défendre ;
Je me ſuis bien trompé touchant cette Timandre.
Les avis que Mirto ſans ceſſe me donnoit,
La fureur où tantôt en ces lieux elle étoit,
De Socrate, ſur-tout, les ſoins & le myſtère,
Ma rencontre avec lui dans ce lieu ſolitaire ;
Que te dirai-je, enfin ? ſa peur, ſon embarras,
Tout me faiſoit juger qu'elle avoit mille appas :
Et lorſqu'à mes regards... Mais d'où ſort cette fille ?

AMICLÈS.

Ah ! ah ! par quel hazard ?... elle eſt, ma foi, gentille,



SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLÈS, CÉPHISE.

CÉPHISE, *à part.*

QU'HEUREUSEMENT le ſort me le fait rencontrer!

AMICLÈS.

Ne l'effarouchons point, elle pourroit rentrer.

CÉPHISE.

N'eſt-ce pas vous, Seigneur, qu'on nomme Alcibiade?

ALCIBIADE.

Il eſt vrai, c'eſt moi-même. Encore une ambaſſade?

CÉPHISE.

Vous voulez bien, Seigneur, recevoir ce billet
De la part de Timandre?

AMICLÈS, *regardant Cephiſe.*

Ah! le joli poulet!

ALCIBIADE.

Hé quoi! Timandre encor? cette femme me tue.

AMICLÈS.

Elle ne ſe croit pas apparemment battue.

ALCIBIADE.

A Timandre rendez ce billet, tel qu'il eſt.

CÉPHISE.

O ciel!

ALCIBIADE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,

Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate ;
M'empêchent de répondre à l'espoir qui la flatte.

CÉPHISE.

Vous vous trompez Timandre...

ALCIBIADE.

Et non, allez.

CÉPHISE.

Il faut
Que celle qu'en ce lieu vous visitiez tantôt,
Vous ait fort mal instruit de la jeune Timandre ;
Sur ses perfections elle a craint de s'étendre.
J'en sais les raisons... Mais de quoi sert tout ceci ?
Vous ne méritez pas d'être plus éclairci.



SCENE IV.

ALCIBIADE, AMICLÈS.

AMICLÈS.

AVEZ-VOUS entendu le diſcours de la Belle?

ALCIBIADE.

Celle que dans ce lieu j'ai viſité, dit-elle?
Mais celle, qui tantôt à mes yeux s'eſt fait voir,
S'eſt dit Timandre, & lors... Je ne puis concevoir
Le myſtère que peut renfermer ce langage.
Je ne ſais qu'en penſer. Qu'en dis-tu, toi?

AMICLÈS.

Je gage
Qu'il eſt en tout ceci de l'erreur, de l'abus.

ALCIBIADE.

Moi, je le crois de même.

AMICLÈS.

Oui, j'y vois du confus;
Nous devions radoucir cette fille piquée,
La Belle ſe ſeroit un peu mieux expliquée.

ALCIBIADE.

Vous ne méritez pas qu'on vous tire d'erreur!
Que veut dire ceci?

AMICLÈS.

Cela vous rend rêveur?

ALBICIADE.

Je le ſuis, en effet, lorſque je me rappelle
Qu'on m'a dépeint Timandre, aimable, jeune, belle;
Et quand je ſonge enfin que, de tout ce portrait,
Celle à qui j'ai parlé n'a pas le moindre trait,
Tout cela, joint avec ce que je viens d'entendre,
Me feroit ſoupçonner qu'on m'aura pû ſurprendre;
Et que notre Aſtrologue ayant voulu ruſer,
Sous le nom de Timandre, aura ſû m'impoſer:
Ou bien elles ſont deux.

AMICLÈS.

Morbleu, ceci me pique;
Et je veux aujourd'hui mettre tout en pratique,
Pour débrouiller, percer ce myſtère étonnant;
Car, à dire le vrai, Seigneur, il me ſurprend.
Il faut que dans ce lieu je me faſſe paſſage.
Mais ſi Socrate vient, il connoît mon viſage.
Je lui ſerai ſuſpect. Par quel expédient?...
Ma foi, je l'ai trouvé.

ALCIBIADE.

Que dis-tu?

AMICLÈS.

Juſtement...
Retourner cet habit... déguiſer ma figure...
Arriver dans ce lieu, comme par aventure...

ALCIBIADE.

Mais dis...

AMICLÈS.

Heureuſement que ſans aller plus loin;
Je trouverai ſur vous tout ce dont j'ai beſoin,

Comme bagues, portraits, ou d'autres gentilleſſes,
Gages d'amour ; enfin, préſens de vos Maitreſſes.
Sur vos tablettes, vous écrire quelques mots...

ALCIBIADE.

Que diantre veux-tu dire ? Et quels ſont ces propos ?

AMICLÈS.

Une barbe de chevre... Oui, voilà mon affaire.
Venez, Seigneur, venez.

ALCIBIADE.

Mais que prétends-tu faire ?

AMICLÈS.

Socrate vient ; fuyons. A quatre pas d'ici,
De mon projet, Seigneur, vous ſerez éclairci.



SCENE V.

SOCRATE, TIMANDRE, CÉPHISE.

SOCRATE.

PARLEZ ſincerement : je le répete encore ;
Timandre, vous avez des chagrins que j'ignore.
Il ſemble que vos yeux ont répandu des pleurs ;
Et cet air abattu....

CÉPHISE.

C'eſt qu'elle a des vapeurs,
Qui la changent beaucoup.

SOCRATE.

Cela me ſemble étrange.

CÉPHISE.

Oh! vous ne ſavez pas comme ce mal-là change.
(*A Timandre.*)
Répondez donc vous-même ; eſſuyez donc vos yeux.

SOCRATE.

Lorſque je ſuis tantôt arrivé dans ces lieux,
Elle me paroiſſoit ſe porter à merveille.

TIMANDRE.

Cela m'a pris fort vite.

CÉPHISE.

Oui.

SOCRATE.

Moi, je lui conſeille
De ne point prendre l'air de trois ou quatre jours.

CÉPHISE.

A ces ſortes de maux, il faut laiſſer le cours.
Tenez, ces vapeurs-là demandent qu'on reſpire.
Plus elle eſt renfermée, & plus ſon mal empire.

TIMANDRE.

Elle a raiſon.

SOCRATE.

Ayez ſoin de votre ſanté.
Conſervez un peu mieux toute cette beauté
Qu'on voit briller en vous.

CÉPHISE, *bas, à Timandre.*

Entendez-vous, Madame?

SOCRATE.

Mais non pas aux dépens de celle de votre ame.
De la faveur des Dieux les plus rares tréſors,
Sont les beautés de l'ame avec celles du corps.
Tâchez donc qu'elles ſoient toujours inſéparables.
L'unique & ſûr moyen de les rendre durables,
C'eſt de fermer ſi bien le cœur aux paſſions....

CÉPHISE.

Oh! quel tems vous prenez pour vos inſtructions!
Avec votre morale il faut faire divorce.
Aujourd'hui, croyez-moi, le mal eſt dans ſa force.

SOCRATE.

Ma morale n'a point tant de ſévérité
Pour que ſon mal, je crois, puiſſe en être irrité;

Et je ne doute point que l'aimable Timandre
Ne prenne du plaisir à me voir & m'entendre.

CÉPHISE.

Oh! beaucoup.

SOCRATE.

Mes desirs, mes vœux les plus ardens,
Seroient d'être en ces lieux près d'elle à tous momens.

CÉPHISE, *à part.*

Le ciel nous en préserve.

SOCRATE.

Et si j'ai quelque peines;
C'est de me voir contraint de rester dans Athènes.
Oui, je voudrois pouvoir m'en bannir pour jamais.
Je jouirois ici d'une si douce paix;
Et....

CÉPHISE.

Vous feriez fort mal de quitter une Ville,
Où votre grand savoir à chacun est utile:
Vous feriez, par ma foi, blâmé de bien des gens.

SOCRATE.

Il pourroit arriver certains évenemens,
Qui m'en feroient sortir, sans m'attirer de blâme.

CÉPHISE.

Comment?

SOCRATE.

S'il m'arrivoit de perdre un jour ma femme.

Ma retraite en ces lieux feroit mon feul recours.
Cela peut arriver ; chaque chofe a fon cours,
Et fon terme, ici-bas.

CÉPHISE, *bas, à Timandre.*

Écoutez ce langage.

SOCRATE.

Je puis devenir veuf.

CÉPHISE, *bas, à Timandre.*

Haye ! Il fonge au veuvage ;
C'eft fait de vous, Madame.

TIMANDRE, *tirant fon mouchoir.*

Ah! ciel !

SOCRATE.

Quoi! vous pleurez!

CÉPHISE.

Par vos réflexions vous la défefpérez.
Son intérêt pour vous lui fait fentir en l'ame,
Quel chagrin vous auriez de perdre votre femme.

TIMANDRE.

Puiffent long-tems les Dieux retarder ce malheur

CÉPHISE.

Vous l'entendez ; voyez l'effet de fon bon cœur.

SOCRATE.

Sa douleur, il eft vrai, m'en eft bien une preuve.

CÉPHISE.

Jugez, fi votre femme alloit devenir veuve,
Ce que ce feroit.

SOCRATE.

Ah ! laiſſons-là ce diſcours.

CÉPHISE.

Cela peut arriver ; chaque choſe a ſon cours.
Mais vous ne ſongez pas que peut-être à Timandre
Vous ôtez le repos qu'elle a beſoin de prendre.
Un peu de ſolitude eſt tout ce qu'il lui faut.

SOCRATE.

Hé bien! je me retire. Adieu, juſqu'à tantôt
Je vous laiſſe tranquille.

CÉPHISE.

Ah ! le ciel le conduiſe.



SCENE VI.

TIMANDRE, CÉPHISE.

TIMANDRE.

QUELLE tranquillité ! vois, cruelle Céphise ;
Ce que tu m'as fait faire, & conçois à présent
L'état où me réduit ton conseil imprudent.
Loin d'adoucir mes maux dans ce triste esclavage ;
Il n'a sû m'attirer que mépris & qu'outrage.
Si je n'avois suivi que les loix du devoir,
Je ne me verrois pas...

CÉPHISE.

Eh ! qui pouvoit prévoir
Ce revers accablant qui vient de nous surprendre ?
Au sort de cette lettre aurois-je dû m'attendre ?
Pouvois-je imaginer qu'un message galant
Auroit été reçu si malhonnêtement ?
Ah ! Madame !

(*Appercevant Amiclès.*)

TIMANDRE.

Quoi donc ! Qui te rend étonnée ?

CÉPHISE.

Encore un Inconnu. Quelle heureuse journée !



SCENE VII.

TIMANDRE, CÉPHISE, AMICLÈS.

AMICLÈS, *déguisé, à part.*

OH! pour le coup, voilà celle que nous cherchons.

TIMANDRE.

Ah! rentrons : je crains trop...

CÉPHISE.

Pourquoi craindre? restons.

AMICLÈS.

Mesdames, pardonnez, n'ayez aucune crainte.
Je cherche à m'informer du chemin de Corinthe,
Et ne sachant pas trop... (*A part.*) O! la rare beauté!

CÉPHISE.

Ah! vous vous adressez fort mal, en vérité.
Qu'êtes-vous donc?

AMICLÈS.

Marchand. Je suis de Phénicie
J'achete, je revends, je troque, négocie;
Et je serois heureux, si dans tous mes bijoux
Il s'en trouvoit quelqu'un qui fut digne de vous.

CÉPHISE.

Oh! nous ne ſommes pas de grandes acheteuſes.
Mais voyons, qu'avez-vous?

AMICLÈS.

Des pierres précieuſes.
Regardez. En voici dont l'éclat merveilleux
Fait l'admiration de tous les curieux.

TIMANDRE.

Cela brille beaucoup.

CÉPHISE.

Elles ſont des plus belles.

AMICLÈS, *à Timandre.*

Ce ne ſont que vos yeux qui l'emportent ſur elles.

TIMANDRE.

Le compliment eſt doux.

AMICLÈS.

Vous le méritez bien.

CÉPHISE.

Oh! non. Il faut, à nous, des choſes animées.

AMICLÈS, *à part.*

Quelqu'un pourroit venir; profitons du moment.

(*Haut.*)

Tenez, de mes bijoux voici le plus galant.

TIMANDRE.

Que veut dire?...

AMICLÈS.

Daignez l'honorer d'une œillade:

Prenez; c'est un billet.

TIMANDRE.

De qui?

AMICLÈS.

D'Alcibiade.

TIMANDRE.

Comment?



SCENE VIII.

ALCIBIADE, TIMANDRE, CÉPHISE, AMICLÈS.

ALCIBIADE, *à part.*

Non, je ne puis plus long-tems résister
A mon impatience ; & ne pouvant douter....

(*Voyant Timandre.*)

Ciel! que vois-je ?

TIMANDRE.

Non, non, je suivrai, sans le lire,
Ce qu'un juste dépit en ce moment m'inspire.
Reportez à l'instant ce billet, tel qu'il est.

CÉPHISE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui le flatte.

ALCIBIADE, *à part.*

Ciel! qu'entends-je ?

AMICLÈS.

Eh! Madame... attendez un moment.
Si... mon Maître pouvoit... le voici justement.

(*A Alcibiade.*)

Seigneur, avancez donc.

TIMANDRE.

Retirons-nous, Céphiſe.

CÉPHISE.

Madame, il n'eſt plus tems.

ALCIBIADE.

Ciel! quelle eſt ma ſurpriſe!
Jamais tant de beautés...

TIMANDRE.

Ah! c'eſt lui que je voi.

ALCIBIADE.

Amiclès, quel objet!...

TIMANDRE.

Céphiſe, ſoutiens-moi.

CÉPHISE.

Allons, Madame, allons; revenez à vous-même.

AMICLÈS, *à Alcibiade.*

Rappellez donc vos ſens.

ALCIBIADE.

Ah! dans mon trouble extrême,
Laiſſe-moi reſpirer. Quoi! Madame, c'eſt vous!
C'eſt vous, de qui j'ai ſû m'attirer le courroux!
Hé quoi! j'ai pû de vous refuſer une lettre?
Quel plus grand crime, hélas! oſeroit-on commettre?
Ah! ſi vous conceviez l'excès de ma douleur...

TIMANDRE.

Un hazard imprévu n'a pas voulu, Seigneur,
Que ma lettre, en effet, vous ait été remiſe ;
Mais le ſort, s'oppoſant à ma folle entrepriſe,
M'a fait voir... Je me trouble... Ah! fuyons de ces lieux.

ALCIBIADE.

De vos rares beautés ne privez point mes yeux.
Ah! je ſuis enchanté.

AMICLÈS, *à Céphiſe.*

Que vous avez de charmes!

CÉPHISE, *à Timandre.*

Ils ſont preſſans.

TIMANDRE.

Je ſuis dans de vives allarmes.
Craindriez-vous Socrate? Et l'aimez-vous au point?...

TIMANDRE.

Que dites-vous, Seigneur? Non, je ne l'aime point.

CÉPHISE.

Aimer Socrate! ah! ciel! cela ſe peut-il dire?

TIMANDRE.

L'amour pour la ſageſſe eſt tout ce qu'il m'inſpire;
Je ſuis mal ſes conſeils, & cette fermeté
Que lui-même ſans ceſſe...

ALCIBIADE.

Ah! divine Beauté!...

AMICLÈS, *à Céphise.*

O trop aimable objet!...

ALCIBIADE.

Sachez mieux faire usage
Des attraits que des Dieux vous eûtes en partage;
Vous les ont-ils donnés, ces précieux attraits,
Pour être dans ces lieux confinés pour jamais?

AMICLÈS.

Non, non.

ALCIBIADE.

Votre beauté, par eux-mêmes formée,
Fait voir qu'ils ont voulu que vous fussiez aimée.

TIMANDRE.

Tout ce que dit Socrate est plus judicieux;
Mais, Seigneur, cependant vous persuadez bien mieux;
Et je sens dans mon cœur des atteintes secrettes,
Qui s'accordent bien mal avec tous ses préceptes.

ALCIBIADE.

Ah! souffrez qu'à vos pieds...

AMICLÈS, *à Céphise.*

Il faut qu'à vos genoux...

CÉPHISE.

Quels transports! finissez.

TIMANDRE.

Hélas! que faites-vous?
Ah! de grace, épargnez à mon ame craintive...

AMICLÈS, *prenant la main de Céphise.*

Souffrez que cent baisers...

CÉPHISE.

L'attaque devient vive;
Et.... Ciel! voilà Socrate.

TIMANDRE.

Ah! quel trouble eſt le mien!
Levez-vous, il nous voit.

ALCIBIADE.

Allez, ne craignez rien.

AMICLÈS.

Non, non. Nous l'attendons en ce lieu de pied ferme:
Et s'il faut diſputer....Le voilà comme un terme.
Il nous regarde tous, ſans voix, ſans action;
Il croit que ce qu'il voit eſt une illuſion.



SCENE IX.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CÉPHISE, AMICLÈS.

SOCRATE, *à part.*

CIEL! de ce que je vois que faut-il que je penſe ?
Et de quoi m'a ſervi toute ma prévoyance ?

(*A Alcibiade.*)

Que faites-vous, Seigneur, & quel eſt votre eſpoir ?

ALCIBIADE.

De montrer de l'amour juſqu'où va le pouvoir,
De prouver à Timandre une ardeur éternelle :
Et de lui faire enfin un deſtin digne d'elle.

SOCRATE.

Timandre eſt un dépôt qui m'étoit confié.
Vous violez des droits...

ALCIBIADE.

Je ſuis juſtifié.
Traitez, ſi vous voulez, mes actions de crimes,
L'amour eſt mille fois plus fort que vos maximes.

SOCRATE.

Moi, qui dans la vertu voulois la maintenir!

AMICLÈS.

Il prendra ce ſoin-là, lui-même, avec plaiſir.

SCENE X.

SOCRATE, ALCIBIADE, AGLAUNICE, TIMANDRE, CÉPHISE, AMICLÈS.

AGLAUNICE.

QU'ENTENDS-JE? qu'eſt ceci?

AMICLÈS.

Voici votre Aſtrologue.
Quels regards elle jette! Elle a les yeux d'un Dogue.

SOCRATE.

Socrate de vos ſoins doit vous remercier.
Que direz-vous ici pour vous juſtifier?
Vos vertueux conſeils ont une heureuſe ſuite;
Que dois-je ſoupçonner d'une telle conduite?

AGLAUNICE.

De quoi m'accuſez-vous, je vous prie? Et pourquoi
Croyez-vous, de ceci, devoir vous prendre à moi?

SOCRATE.

Perfide!

AGLAUNICE.

Hé quoi! Socrate à cet excès s'emporte!
Je vois ce qui vous fait m'outrager de la ſorte;

Et je ne dois plus rien ménager entre nous.
La perte de Timandre eſt ſenſible pour vous,
Parce que ſes attraits...

AMICLÈS.

Écoutons.

AGLAUNICE.

Dans votre ame
Avoient ſû faire naître une ſecrette flâme ;
Et que vos ſoins jaloux, pouſſés juſqu'à l'excès,
Se trouvent aujourd'hui ſans fruit & ſans ſuccès.

ALCIBIADE.

Socrate, j'avois tort...

AGLAUNICE.

Voilà cet homme ſage!
Qui n'a pû de l'amour triompher, à ſon âge ;
Qui blâme ma conduite.

AMICLÈS.

Oh! ſans doute, il a tort.
Il devoit, comme vous, ſur lui faire un effort.
Comme vous, il devoit ſe contenter d'écrire
Quelque billet galant.

SOCRATE.

Comment?

AGLAUNICE.

Que veut-il dire?

AMICLÈS.

N'en aurois-je point un dans ce goût-là, ſur moi,
Que vous auriez écrit ?

AGLAUNICE.

Ciel !

AMICLÈS.

Le voici, ma foi.
Daignez, Seigneur Socrate, en faire la lecture.

SOCRATE.

(*A Aglaunice.*)
Que veut dire ceci ? C'eſt de vôtre écriture !

(*Il lit.*)

AU JEUNE ALCIBIADE.

»Vous revoir au plutôt eſt le bien où j'aſpire :
»Ce n'eſt point pour vous étaler
»Ce que mon ſavoir peut produire ;
»De plus aimables ſoins me font vous rappeller.
»L'eſprit doit ceſſer de parler,
»Quand le cœur a beaucoup à dire

CÉPHISE.

Par ma foi, l'aventure à préſent devient claire.

TIMANDRE.

Elle avoit pris mon nom !

AMICLÈS.

Oui, voilà le myſtère.

ALCIBIADE.

C'eſt ce qui dans ce jour a cauſé mon erreur,
Et juſques-à-préſent retardé mon bonheur.

SOCRATE, *à Aglaunice.*

Vous êtes femme forte, & ſur vos ſens vous-même
Vous ſavez fort bien prendre un empire ſuprême!

AGLAUNICE.

Dans le trouble où je ſuis, je ne me connois plus.

AMICLÈS.

Bon! allez conſulter vos Aſtres là-deſſus.



SCENE DERNIERE.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CÉPHISE, AMICLÈS.

SOCRATE.

JE la condamne, hélas! & je ſens que mon ame,
Livrée aux mêmes traits, eſt plus digne de blâme.
J'en rougis, & ne puis pardonner à mon cœur
D'avoir pû ſi long-tems conſerver ſon erreur.
Seigneur, je l'avouerai, les charmes de Timandre
Troubloient une raiſon que je viens de reprendre.
Je ne m'en défends plus. J'ai ſenti des combats,
Qui n'étoient que l'effet de ſes puiſſans appas.
Que vous dirai-je, enfin? L'eſtime & la tendreſſe
Couvroient tout le poiſon d'une flamme traîtreſſe;
Mais il n'eſt plus beſoin ici de l'étouffer,
Et Socrate, à vos yeux, en vient de triompher.

ALCIBIADE.

A ces nobles efforts, je reconnois Socrate.

SOCRATE.

C'eſt ſans efforts, Seigneur, que ma victoire éclate.
Quand l'homme veut ſortir de ſon aveuglement,
Des ſurpriſes du cœur il triomphe aiſément.
S'il laiſſe à ſa foibleſſe un empire ſuprême,
C'eſt qu'il craint d'y penſer, & s'évite lui-même.

AMICLÈS.

Ma foi, Seigneur Socrate, on ne peut parler mieux.
Mirto, de ce retour, rendra graces aux Dieux.

Vous allez resserrer vos anciennes chaînes.

(*A Céphise.*)

Pour moi, c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les miennes.

ALCIBIADE.

Chere Timandre, allons; que l'Hymen & l'Amour,
En présence de tous, solemnisent ce jour.

CÉPHISE, *à Amiclès.*

Recevez donc ma main.

AMICLÈS.

Recevez ma tendresse.
Que nous allons donner de Sujets à la Grèce!

Fin du troisieme & dernier Acte.



L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE

En un Acte, en Vers,

PAR M. POISSON;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le.......

ACTEURS.

LE COMTE.

LA COMTESSE, femme du Comte.

ISABELLE, fille du Comte & de la Comteſſe.

DAMIS, ami du Comte.

ÉRASTE, fils de Damis.

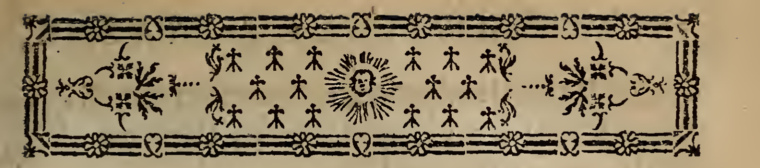
LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Éraſte.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à la Campagne, dans le Château du Comte.



L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

DE ce nouveau venu tu n'as pas sû le nom,
Les qualités ; enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non.

Je sais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence ;

Et ſon Valet-de-chambre eſt magnifique auſſi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu-merci.
Moi! cela me ſurprend.

LISETTE.

Et pourquoi ta ſurpriſe?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas, ſans que je vous le diſe,
Que, ſelon la coutume, un valet toujours prend?
Il donne, celui-ci; c'eſt ce qui me ſurprend.
Tenez, ce valet-là mérite d'être maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon! il ne m'a pas vu plutôt chez le Fermier,
Qu'il a ſû que j'étois d'ici le Jardinier;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, & j'ai toujours ſû faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût ſoupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et que t'a dit le Maître?

LUCAS.

Oh! pour lui, dès l'aurore
S'eſt promené, dit-on, & ſe promene encore,

Et je ne l'ai pas vu ; mais ſon valet, morgué,
Pour me faire jaſer, étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir auſſi ſa conférence ;
Tant y a, qu'à la fin j'avons fait connoiſſance.
Puis demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur le champ, me diſant : allons, père Lucas,
Mettez vous-là, buvons enſemble, je vous prie.
Ma foi, je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin après avoir bien jaboté, bien bû ;
Car à ſes queſtions j'ai toujours répondu
Tout autant que j'ai cru devoir y ſatisfaire.

LISETTE.

Quelles ſont à-peu-près celles qu'il t'a ſû faire ?

LUCAS.

D'abord c'eſt, quel étoit de ce lieu le Seigneur ?
Sa famille, ſon bien, ſon eſprit, ſon humeur ?
S'il paſſeroit ici la ſaiſon toute entière ?
Je le queſtionnois de la même manière,
Et tous les deux, enfin, nous étions acharnés,
A qui ſe tireroit le plus les vers du nez :
Mais, malgré tous mes ſoins, je n'ai pas pû connoître
Ce qu'ils faiſoient ici, ni quel étoit ſon Maître.

LISETTE.

Avec tout ton eſprit tu n'es qu'un animal ;
Car c'étoit juſtement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en ſaurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont reſter toujours dans ce Village?

LUCAS.

Dame, je ne ſais pas quand ils en partirons.
On ne m'en a rien dit: en tout cas nous verrons;
Je ſerons aux aguets: mais dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la ſymphonie?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin.
Cela me fit plaiſir; c'eſt un plaiſant tocſin.

LISETTE.

Je ne ſais dans ce jour ce que l'on ſe propoſe,
Si l'on fera muſique, ou bien quelqu'autre choſe:
Ce que je puis ſavoir, c'eſt que les plus beaux lieux
Où l'on eſt toujours ſeul, ſont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre Monſieur le Comte eſt d'une humeur bizarre,
Et voir du monde ici c'eſt une choſe rare.
Quelle ſévérité! tout tremble devant lui,
Juſqu'à Madame même.

LISETTE.

Eſt-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en apperçois?

LUCAS.

Bon!

LISETTE.

Écoute, il me femble
Ouir quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble,
Et je retourne vîte au jardin travailler.

LISETTE.

Ma Maitreffe m'attend, & je cours l'habiller.



SCÉNE II.

ÉRASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ÇA, parlons une fois en gens ſenſés & ſages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages ?
Pour moi, je ſuis bien las, je vous l'ai déjà dit,
D'errer de ville en ville, & de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le ſieur Joconde.
Depuis aſſez long-tems nous parcourons le Monde.
Quand pourrons-nous revoir la Ville de Paris ?

ÉRASTE.

Nous n'y rentrerons pas ſi-tôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis.

Monſieur, tant pis.

ÉRASTE.

Comment prétends-tu que je faſſe ?
Il faut qu'avec mon père on me remette en grace,
Et la choſe eſt aſſez difficile.

FRONTIN.

D'accord ;
Car avec lui je ſais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de ſa main vous donner une femme.

ÉRASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ÉRASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je réſiſter ?

FRONTIN.

Enſuite d'un ton fier, agité, l'ame émue,
Il vous dit de ne plus vous montrer à ſa vûe.

ÉRASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéiſſant,
Et me ſuis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui ; mais vous éloignant avec obéiſſance,
Vous avez écorné diablement ſa finance.
De ſon or enlevé qu'il gardoit avec ſoin,
Qu'aura-t-il pû penſer ?

ÉRASTE.

Que j'en avois beſoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ÉRASTE.

C'eſt pour aider à notre néceſſaire ;
Une eſpece d'emprunt que j'ai fait à mon père.

FRONTIN.

La peſte, quel emprunt ! Monſieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ÉRASTE.

Laiſſons tous ces diſcours. As-tu de ce Village
Sû quel eſt le Seigneur ?

FRONTIN.

Oui, c'eſt un homme d'âge.
Un guerrier retiré qui vit paiſiblement,
Et fait de ce ſéjour tout ſon amuſement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, compoſent ſa famille.
Mais que prétendez-vous ? Quel eſt votre deſſein ?

ÉRASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,

Eſt, je n'en doute point, la même que j'ai vûe
Lorſque je vins hier près de cette avenue.
Je la ſuivis long-tems juſqu'en ces mêmes lieux.
Nulle Beauté jamais ne plut tant à mes yeux.
Et je puis t'aſſurer, quand mes regards parlerent,
Que les ſiens & les miens ſouvent ſe rencontrerent.
Enſuite s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même Château je la vis qui rentroit!
Hélas! un peu trop tôt elle ſut diſparoître,
Et j'ai de grands deſirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en ſuis point ſurpris, à vous voir enflammé
Pour quelque objet nouveau je ſuis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le Prince,
Et courez, à grands frais, de Province en Province,
Il faut que vous ayez rendu de tendres ſoins,
Sans trop exagérer, à cent Belles, au moins.
Pour celle-ci, Monſieur, quittez votre eſpérance;
De la voir de plus près il eſt peu d'apparence.
Le père, je le ſais, eſt rempli de fierté,
Délicat ſur l'honneur, ombrageux, emporté;
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triſte aventure.

ÉRASTE.

Le poltron! Qu'avons-nous à craindre en ce Château?

FRONTIN.

Les foſſés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau ;
Je ne puis ſans effroi conſidérer la chûte,
Quand je ſonge qu'on peut y faire la culbute.

ÉRASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier ?

FRONTIN.

Non. Tout ce qu'au ſurplus on m'a ſû détailler,
C'eſt que ce vieux Seigneur eſt aſſez idolâtre
De muſique, de vers, de pièces de Théâtre.
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs,
Qu'il s'entretient ſouvent de Spectacles, d'Acteurs,
Et qu'entre la famille il n'eſt point de ſemaine
Où l'on ne repréſente au Château quelque Scène.

ÉRASTE.

A ce que tu dis-là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ÉRASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie ?
L'entrepriſe, il eſt vrai, ſeroit aſſez hardie.

FRONTIN.

Oui, ſans doute, elle l'eſt.

ÉRASTE.

Frontin, ne crains plus rien;
De m'introduire ici je fais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui Comédiens de Campagne;
L'occasion nous rit, ne t'inquiette plus;
Nous pouvons sous ce titre être au Château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, & vous êtes mon Maître;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître;
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ÉRASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là:
» C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

» Et pourquoi, je vous prie?

ÉRASTE.

» C'est, je te l'avouerai, que pour la Comédie
» Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

» Parbleu, je la jouerai tout aussi-bien que vous.

ÉRASTE.

» Ah! te voilà piqué! J'en tire un bon augure.
» Ce trait d'ambition me charme, je te jure.

» Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
» Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons, dès-à-présent, aux noms qu'il nous faut
prendre.
Tu seras Ragotin ; moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi, je ne veux point du nom de Ragotin ;
Je suis votre valet : je m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Sois ce que tu voudras ; pour moi, Frontin, j'espère
Avec quelque succès remplir mon caractère.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le Comédien?

ÉRASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, cela n'est pas trop bien ;
Un Noble comme vous jouer la Comédie !

ÉRASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie?
Va, va, la Comédie est, dans tous les états,
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je ſuis de votre avis.

ÉRASTE.

La Comédie eſt belle ;
Et je ne trouve rien de condamnable en elle :
Elle eſt du ridicule un ſi parfait miroir,
Qu'on peut devenir ſage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs, & donne à la Jeuneſſe
L'ornement de l'eſprit, le goût, la politeſſe.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puiſſe dire, en tirer vanité.
La Comédie, enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus, & déteſter les vices ;
Dans les ames excite un noble ſentiment ;
Corrige les défauts, inſtruit en amuſant ;
En morale agréable, en mille endroits, abonde ;
Et, pour dire le vrai, c'eſt l'École du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monſieur, je dirai franchement
Que vous devriez bien l'aller voir plus ſouvent.

ÉRASTE.

Ah! ah! vous plaiſantez! Mais il nous faut, ſur l'heure,
Pour nous bien traveſtir, gagner notre demeure.
De mon projet, Frontin, j'oſe tout eſpérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre Jardinier j'ai ſû qu'en ce Village,
Le jeune homme d'hier a mis ſon équipage ;
Mais il n'a pû ſavoir ni ſon rang, ni ſon nom,
Et l'on ne ſait s'il eſt ou Marquis ou Baron.
Parlons à cœur ouvert, dites-moi d'où peut naître
Ce deſir empreſſé de vouloir le connoître ?
Sans doute il vous a plû ? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi ! non ; c'eſt ſimplement par curioſité.

LISETTE.

La curioſité, ſans vouloir vous déplaire,
Eſt ſouvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas ſi haut, je craindrois qu'en ce jour....

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas! Bon ; ſymptome d'amour.
Pour moi, je l'avouerai, je ne ſaurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre ;
Je ne puis concevoir comment un ſeul regard,
Jetté ſans nul deſſein, & conduit par hazard....
Puiſſe porter au cœur... par certaine étincelle...
Vous rendriez cela bien mieux, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Liſette, en vérité, tu te mets dans l'eſprit
Des choſes qui me font un ſenſible dépit.
Que tu me connois mal de ſoupçonner mon ame
D'être en ſi peu de tems ſuſceptible de flâme !
J'ai vu cet inconnu par hazard un moment,
Et je puis t'aſſurer qu'il m'eſt indifférent ;
Et, pour te découvrir mon ame toute entière,
Tu me feras plaiſir de changer de matière;
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui, l'on diſſimule ici.
Pour être à deux de jeu, diſſimulons auſſi.

(*A Iſabelle.*)

Ah! puiſque vous prenez la choſe de la ſorte,
Sur ce chapitre-là, j'aurai la langue morte.

J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un inconnu si-tôt eût pû vous attacher ;
Et s'il faut avec vous parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande apparence.
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée, il a l'air très-noble, au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour.
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu ? Fait au tour.

LISETTE.

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue ;
Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vûe :
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah! quelle erreur!
Il les a vifs, perçans; ils vont jufques au cœur.

LISETTE.

Ah! vous l'avouez donc! Ma foi, j'en fuis fort aife;
Enfin ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaife.

ISABELLE.

Lifette....

LISETTE.

Vous l'aimez?

ISABELLE.

Eh! non, Lifette, non;
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur fans fcrupule;
Je n'ai pas fur l'amour une humeur ridicule,
Et ne fuis point de ceux que l'on voit s'aheurter
A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.
Sur ce jeune inconnu parlons donc fans myftère:
Vous lui plaifez, je crois, comme il a fû vous plaire.

ISABELLE.

Hé bien! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un ſentiment ſecret me parle en ſa faveur.

LISETTE.

Et voilà juſtement comme l'amour commence.
Allons, il ne faut plus que faire connoiſſance.

ISABELLE.

Tu vas un peu bien vîte.

LISETTE.

Il eſt vrai que ſouvent
L'apparence eſt trompeuſe; allons plus doucement:
Car, enfin, n'en déplaiſe à ſa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Liſette; je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur:
Mais votre ame ſe livre à trop d'eſpoir, peut-être.
Car, ſi de ſon côté, lui, voulant vous connoître,
Va plein de confiance, entrer dans ce Château,
Vous ſavez, comme moi, qu'un viſage nouveau
Déplaît extrêmement à Monſieur votre père;
Et qu'il eſt là-deſſus d'une humeur ſi ſévère,

Que celui-ci, ſans doute, en voyant ſon air noir,
Ne ſera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'eſt tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre père m'irrite ;
Il eſt, ſans contredit, un homme de mérite,
Conſidéré par-tout, & plein de probité ;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité :
Avec ſes gros ſourcils, dont l'ombrage l'offuſque ;
Son maintien impoſant, & ſa parole bruſque,
Il me ſurprend toujours : il vous dit tout crûment,
Ne diſſimule rien, & parle franchement ;
Mais d'un ton ſi bourru, ſi plein de véhémence,
Que quand il dit bon jour, on croiroit qu'il offenſe.
En nulle occaſion il n'a l'air radouci ;
Qu'on faſſe jeu, concert, ou comédie ici,
(Ce ſont, vous le ſavez, les ſeuls plaiſirs qu'il aime,)
Il ne ſourit jamais, & c'eſt toujours le même :
Pour votre chère mère, elle eſt tout l'oppoſé,
Douce, honnête, polie, & d'un commerce aiſé ;
Mais elle fait la jeune, &, ne vous en déplaiſe,
De vous voir grande fille elle n'eſt pas trop aiſe.
Mais, à propos, je ſais qu'on ſonge à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

LISETTE.

Sur ce qu'hier au ſoir,
Après qu'on eut ſoupé, j'entendis votre mère
Parler de mariage au Comte votre père;
Ils ne me voyoient point; & je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Moi?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie?
Dites, ſeroit-ce moi? J'en ferois la folie.



SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE, *à la Comtesse dans la coulisse.*

APPROCHONS, croyez-moi, de ce feuillage épais;
Pour éviter le chaud; c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre père;
Je ne me trompe point, suivi de votre mère.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les; prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui, vous avez raison; voyons si le hazard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse.
Mais sortons, les voici.

(Elles s'en vont.)



SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAVEZ-VOUS bien, Comteſſe,
Que le concert d'hier me plut extrêmement ?

LA COMTESSE.

Il me plut fort auſſi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaiſir, Madame, à vous entendre.
J'ai de tout tems été pour la muſique tendre ;
Et lorſque vous chantiez, certain je ne ſais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, Comte, & moi.
Je me ſuis cru revoir dans ma tendre jeuneſſe,
A quatorze ou quinze ans.

LE COMTE.

LE COMTE.

Moi de même, Comteſſe.
Après tout, vous & moi, ne ſommes pas ſi vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne ſe portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'eſt l'ordinaire uſage
De vouloir ſe cacher la moitié de ſon âge;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-deſſus.

LA COMTESSE.

Ah! je ſuis comme vous, & ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi, je vous vois même air, même viſage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là ſoient près, ou qu'ils ſoient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantez! Quelle voix neuve & belle!
Quel étoit votre maître? Ah! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit ſouvent
Que ce fut votre maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.
J'ai pû vous avoir dit qu'il montroit à ma mère ;
Ma mémoire eſt fort bonne, & ne me manque guère.

LE COMTE.

La mienne eſt bonne auſſi ; je me ſouviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour,
Pour la première fois.

LA COMTESSE.

Ah! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience

LE COMTE.

Mais je vous épouſai, le fait eſt bien certain,
Quinze ou ſeize ans après le paſſage du Rhin,
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laiſſons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez réſolu.
Dites, qu'en ſera-t-il ?

LE COMTE.

Je crois qu'il eſt rompu.
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en ſuis chagrine pour ma fille ;
Car c'étoient de grands biens jettés dans la famille.
Quelle raiſon a-t-il ?

LE COMTE.

Nous pourrons le ſavoir
Dans ce jour ; il m'écrit qu'il arrive ce ſoir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonſtance
Qui le fâche très-fort touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, eſt aimable, bienfait.

LE COMTE.

C'eſt de cette façon qu'on m'a fait ſon portrait ;

Et lorſque cét ami que j'aime avec tendreſſe,
(Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeuneſſe;
L'un l'autre nous étions même des plus unis,
Et ſi nous n'avons pû nous rejoindre depuis,
C'eſt que chacun a fait différemment la guerre;
Quand je ſervois ſur mer, il ſervoit, lui, ſur terre:)
Madame, ſi bien donc que quand je le revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils.
Moi, je lui répondis que j'avois une fille,
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la ſorte arrêté:
Il me dit que ſon fils nous ſeroit préſenté;
Cinq mois ſe ſont paſſés, je partis pour ma terre,
Sans entendre parler ni du fils ni du père,
Et je reçus hier la lettre en queſtion.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention;
Il ne faut pas donner votre fille Iſabelle,
Sans ſavoir ſi l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, Monſieur, mérite un ſort heureux;
Elle eſt ſage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, Monſieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il eſt peu de beautés, ma foi, comme la ſienne.
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Eh! cela pourroit-il, cher Comte, être autrement?
Vous fûtes de tout tems ſeul objet de ma flâme;
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le ſais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'eſt ce qui m'a toujours ſurpris de votre part:
Car les femmes par fois...

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle eſt digne qu'on l'admire.
Je vous admire auſſi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu, je parîrois, cette main dans le feu,
Que mon honneur par vous n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler avec vos sermens. Comte;
Voici ma fille.



SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Hé bien! que ferons-nous ce ſoir ?
Quel divertiſſement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la muſique.
Je l'ai dit à Madame ; elle étoit magnifique :
Mais comme il faut un peu varier ſon plaiſir,
Que ferons-nous ? voyons.

ISABELLE.

C'eſt à vous de choiſir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute une Tragédie eſt bien longue, ma foi.

LE COMTE.

Elle ne ſauroit l'être encore aſſez pour moi.

Pour ne plus s'aſſervir à la regle commune,
Je voudrois qu'on en fît en ſix actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce ſeroit hazarder beaucoup, aſſurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien ſouvent.

LE COMTE,

Que veulent ces gens-ci ?

ISABELLE.

Qu'apperçois-je, Liſette ?



SCENE VII.

ÉRASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

ÉRASTE.

NOTRE entrée en ces lieux eſt, peut-être, indiſcrette ;
Mais ce ne ſeroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, Monſieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, Monſieur, je vous diſpenſe.

LISETTE, *à part.*

L'accueil du père eſt froid ; adieu la connoiſſance.

LE COMTE.

Mais, Monſieur, ſachons donc qui vous êtes, enfin.

ÉRASTE.

Il faut vous ſatisfaire, & c'eſt bien mon deſſein.

Nous allons à Paris, & venons d'Allemagne.
Nous sommes, en un mot, Comédiens de Campagne.

ISABELLE.

Lisette !

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE, *à part.*

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu, je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de Pièces, je vous jure;
Et puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ÉRASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministère
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre Caractère?

ÉRASTE.

D'ordinaire ce ſont les Amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, Monſieur?

FRONTIN.

Et moi, je ſuis pour les Valets.

LE COMTE.

Je ſuis ravi qu'ici le hazard vous adreſſe.
Nous aurons du plaiſir; qu'en dites-vous, Comteſſe?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, & je le dis ſans fard.

LISETTE.

Nous eſpérons auſſi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie;
Nous nous entretenions même de Tragédie
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous ſommes trop heureux.

Que le fort.... le hazard.... & que felon nos
vœux....

ÉRASTE.

Tu veux toujours parler ; ne fonge qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer ?

FRONTIN.

Mais fi je ne dis mot,
On va croire, Monfieur, que je ne fuis qu'un fot.

ÉRASTE.

(*Au Comte.*)

Au contraire. S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, férieux, ou comique.
Je me fouviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crifpin Médecin aux Comédiens François.
Il n'eft point, pour bien rire, une Pièce pareille.
Quel en eft donc l'Auteur ?

ÉRASTE.

Elle eft de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment! Que dites-vous? Vous vous moquez, je croi.

ÉRASTE.

Ah! le bourreau!... Monſieur... Eh! malheureux, tais-toi:
C'eſt qu'il veut plaiſanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monſieur eſt la bouffonnerie;
Et le ſtyle comique eſt ſi fort de ſon goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par-tout.
Pour ne pas vous donner de ſcènes rebattues,
(Car les Pièces, je crois, vous ſont toutes connues,)
Nous allons vous jouer ſeulement un morceau
Entre Monſieur & moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers, écoutons.

ÉRASTE.

Ce n'eſt pas du tragique;
Mais l'ouvrage eſt traité d'un goût tragi-comique.

LE COMTE.

Comment l'appellez-vous?

ÉRASTE.

C'eſt l'Amant déguiſé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ÉRASTE, *à Frontin.*

Ton rôle eſt fort aiſé ;
Tu le ſais dès tantôt.

FRONTIN, *à Éraſte.*

Soyez en aſſurance.

LISETTE.

A l'Amant déguiſé, çà, prêtons du ſilence.

ÉRASTE, *allant au fond du Théatre, & revenant avec Frontin.*

Ah! Moron, c'en eſt fait; tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on ſavoir l'objet qui captive vos vœux ?

ÉRASTE.

Hélas ! c'eſt un objet tout charmant, tout aimable ;
Qui ne ſait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, Seigneur, ayez un entretien.

ÉRASTE.

Hé! comment puis-je, hélas! en trouver le moyen?
Elle eſt dans ſon Palais ſans ceſſe retirée,
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'eſt dans le doux eſpoir de la voir un moment
Que je me ſers ici de ce déguiſement.
Je voudrois l'aſſurer de ma tendreſſe extrême,
Lui dire qui je ſuis; lui prouver que je l'aime;
Mais je n'oſe compter ſur un ſi doux deſtin.
Voudra-t-elle accepter & mon cœur & ma main?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'eſpérance où mon cœur s'abandonne?
Crois-tu qu'elle m'entende, & que dans mon ardeur....

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus ſourdes, Seigneur.
Ou ſi vos ſoins enfin, (croyez-en ma parole,)
Ne ſauroient la toucher... il faut qu'elle ſoit folle.

ÉRASTE.

Ah! reſpecte, Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le reſpecte auſſi, Seigneur; n'en doutez pas.

Et bien loin d'insulter au trait qu'Amour vous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens, comme vous, le pouvoir de l'Amour.
Comme vous, je voudrois que celle qui m'enflâme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame.
A la Princesse, enfin, vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous
faire ?

ÉRASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et si vous m'entendez, je commence à comprendre
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
Finissons l'entretien, cessons ; &, dans ce jour,
Pour ne rien hazarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien, Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scène a su me plaire;

FRONTIN.

C'eſt un petit eſſai de notre ſavoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite, & je jure, ma foi,
Que vous ſerez reçus dans la Troupe du Roi.

(*A la Comteſſe.*)

Qu'en dites-vous ? Parlez.

LA COMTESSE.

Monſieur a la voix tendre;
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il ſe fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Meſſieurs ſoient quelques jours ici.
Comte, qu'en penſez-vous ?

LE COMTE.

Je le veux bien auſſi.

LISETTE.

Pendant ce tems, Monſieur peut à Mademoiſelle
Apprendre à bien jouer quelque ſcène nouvelle.

ÉRASTE.

Je m'en ferai toujours un ſenſible plaiſir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce ſoir, Meſſieurs, à nous choiſir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractère.
Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre ;
De cet amuſement nous le régalerons.

ÉRASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.



SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec...

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage,
Allons le recevoir.



SCENE IX.

ISABELLE, LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN.

LISETTE.

Nous, reſtons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon père revient.

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ÉRASTE.

Je ne ſais pas comment vous prendrez une ruſe
Où vous ſeule avez part ; vous êtes mon excuſe.
L'Amour m'a ſuggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir ſans riſque offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait ſon bien ſuprême
D'être à vous à jamais.

FRONTIN.

Et moi, j'en dis de même.

ISABELLE.

Lifette, je ne fais où j'en fuis.

LISETTE.

Les rufés!

FRONTIN.

Nous fommes, il eft vrai, deux Amans déguifés.

ISABELLE.

Je ne fais point, Monfieur, répondre à ce langage ;
De ces fortes d'aveux j'ignore encor l'ufage :
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ÉRASTE.

Ah! charmante Ifabelle!

LISETTE.

Il n'eft pas néceffaire
D'en dire davantage, & j'entends votre affaire.
Avant que fe livrer à trop de fentimens,
Il faut un peu voir clair & connoître fes gens.

Qu'êtes-vous, s'il vous plait? Si j'en crois l'apparence....

ÉRASTE.

Mon vrai nom eſt Éraſte, & je ſuis de naiſſance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh! c'eſt un fait certain.
Moi, je ſuis ſon valet, & m'appelle Frontin.

ÉRASTE.

Je ſerai riche un jour: mais les biens que j'eſpère
Ne ſont rien, ſi je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, ſans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus: cela s'uſe ſi vite!
Nous prenons le parti de retourner au gite.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le ſéjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un ſujet ſimple & tout naturel.
Son cher père Damis, un peu vif & ſévère....

LISETTE.

Que dites-vous, Damis? Quoi! ce ſeroit ſon père?

FRONTIN.

Hé ! vraiment oui, c'eſt lui. Le connoiſſez-vous ?

LISETTE.

Non.
Mais il me ſemble avoir ouï nommer ce nom
Au Comte.

ISABELLE.

Je ne ſais.

FRONTIN.

C'eſt un vieux Militaire,
Et qui s'eſt même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Juſtement le voilà : c'eſt ce même Damis
Connu du Comte ; il eſt de ſes anciens amis.

ÉRASTE.

Seroit-il bien poſſible ! Ah ! pardonnez, Madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.
Tout ſemble ici donner quelqu'eſpoir à mon feu :
Mais puis-je m'y livrer, ſi je n'ai votre aveu ?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire ſincère ;
Mais mon aveu n'eſt rien ſans celui de mon père.
Éraſte, ſi de lui vous pouvez m'obtenir,
Iſabelle auſſi-tôt ne ſaura qu'obéir.

SCENE X.

LUCAS, ÉRASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

JE vous cherche par-tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais auſſi faudra-t-il me récompenſer bien :
Car ſans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

LISETTE.

Dépèche, nous verrons ; que viens-tu nous apprendre ?

LUCAS.

Bellement.

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre
La conversation du Comte avec celui
Qui pour le venir voir arrive d'aujourd'hui.
Dame, il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après ?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous & d'alliance,
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand Monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O ciel !

ÉRASTE.

Ah ! quel revers ! O fortune cruelle !

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle ?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendu ſoucieux.
Mais je ne ſavois pas...

LISETTE.

Va-t-en, tu feras mieux:
Nous n'avons point affaire ici de ta préſence,
Meſſager de malheur.

LUCAS.

La belle récompenſe!

(Il s'en va.



SCENE XI.

Les Acteurs précédens, hors LUCAS.

LISETTE.

NOUS en parlions tantôt, de ce projet formé ;
Et voilà mon ſoupçon tout-à-fait confirmé.

ÉRASTE.

Cet hymen eſt pour moi, Madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un père il faut bien ſe réſoudre.
Puis-je faire autrement ?

ÉRASTE.

Quelle fatalité !
Mon cœur s'applaudiſſoit de ſa félicité :
Un favorable eſpoir s'en rendoit déjà maître ;
Et dans le même inſtant je le vois diſparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, & je plains votre ſort ;
Mais, Éraſte, il faut bien ſur ſoi faire un effort.

ÉRASTE, *se jettant aux pieds d'Isabelle, & lui prenant la main.*

Hé! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vûe?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue!
Retirez-vous, Éraste... & si nous étions vus...

LISETTE.

Ciel! voilà votre père.

ISABELLE.

Ah! nous sommes perdus.

ÉRASTE.

Ne vous démontez pas, & soyez hors de peine:
Faisons semblant ici de jouer une scène.

ISABELLE.

Et laquelle? parlez; je tremble de frayeur.

LISETTE.

Commencez; nous savons tout Molière par cœur.

ÉRASTE.

Ah! belle Alcmène, il faut que, comblé d'allégresse....

ISABELLE.

Laissez; je me veux mal de mon trop de foiblesse.

SCENE XII.

LE COMTE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LE COMTE.

COMMENT donc!...

ÉRASTE.

Nous faiſions la répétition
D'un aſſez beau morceau choiſi d'Amphitrion.
Mademoiſelle joue Alcmène par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une pièce pareille?
Je ne la puis ſouffrir.

ÉRASTE.

C'eſt cependant par-tout
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE.

Hé! fi donc, un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un Général d'armée, & qu'un rival affronte.
Corbleu, ſi j'euſſe été ce Général Thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main.

Oui, bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître;
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas à Éraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ÉRASTE.

Cet homme est singulier.

LISETTE.

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN.

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez, quelques scènes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de Forts, de Citadelles,
Ou de combats sur Mer : voilà du ravissant.

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.



SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ÉRASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions. Approchez, Isabelle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura ;
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas à Éraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Hé bien ! la Comédie
Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi ! du spectacle aussi ? Madame, en vérité,
J'appelle votre Terre un séjour enchanté.

ÉRASTE.

Ah! c'eſt mon père! ô ciel!

FRONTIN.

Cela n'eſt pas croyable.
Eh! vraiment oui, ce l'eſt. Ah! voici bien le diable!

ÉRASTE.

Ciel! comment nous tirer de ce triſte embarras?

FRONTIN.

Je n'en ſais rien.

LE COMTE.

Hé bien! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monſieur... c'eſt que nous voulons faire....
Une ſcène d'un fils... qui reconnoît ſon père....

DAMIS.

Je crois voir...

FRONTIN.

Nous voulons que le père ſurpris...
De rencontrer auſſi... de ſon côté ſon fils...
Attendriſſant les cœurs... par leur reconnoiſſance...

LE COMTE.

C'eſt un galimatias que tout ceci, je penſe.

FRONTIN.

Et cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah ! que cela va faire un ſpectacle touchant !

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ÉRASTE.

Ah ! c'eſt trop me contraindre,
Et je vois à préſent qu'il n'eſt plus tems de feindre.
Ah ! Monſieur, permettez qu'embraſſant vos genoux,
J'oſe vous ſupplier d'écouter....

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE.

Liſette....

LISETTE.

La rencontre eſt d'aſſez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci ? Quelle eſt cette aventure !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur, qui vous rend ſi ſurpris ?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE.

Son fils, Mademoiſelle!

DAMIS.

Oui, la choſe eſt certaine.

ISABELLE.

Ciel !

FRONTIN.

Voilà juſtement une nouvelle ſcène.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me ſurprend, moi :
C'eſt un évenement qu'à peine je conçoi.

ÉRASTE.

Le hazard en ces lieux m'a fait voir Iſabelle,
Et mon ame charmée....

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, & nous réconcilier.
» Mais quel étoit le but d'une telle conduite ?
» Quel projet aviez-vous ?

FRONTIN.

» De devenir Hermite...
» D'abandonner le monde, & fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

» Vraiment, vous aviez-là de louables desseins !
» Mais comment accorder cette belle retraite,
» Avec trois cents louis ôtés de ma cassette ?

FRONTIN.

» L'or séduit quelquefois ; mais nous le méprisions,
» Et tous les jours, Monsieur, nous nous en défaisions.

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance.
La Fortune & l'Amour semblent en ces momens,
Travailler de concert pour unir deux Amans.
(*Au Comte.*)
Serrons de si doux nœuds ; &, dans cette journée,
D'Isabelle & d'Éraste achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il eſt beau Cavalier, dans ſa taille bien pris :
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, & ſuis ſûr de la ſienne ;
Il faut ſans différer....

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne.
Et pour que cet hymen ſe termine au plutôt,
Allons dans mon château faire tout ce qu'il faut.

FIN.



LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

COMÉDIE

En trois Actes, en Vers,

PAR M. POISSON;

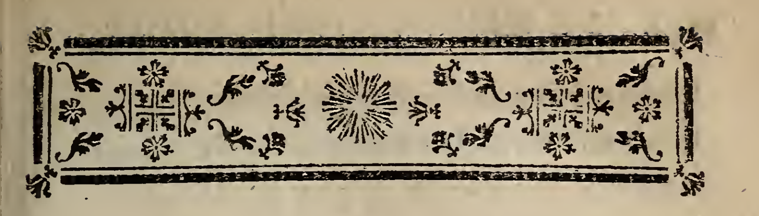
Représentée pour la premiere fois, par les Comédiens François, le 7 Janvier 1735.

ACTEURS
Du Prologue.

MELPOMÈNE.

THALIE.

La Scène est au bas du Mont-Parnasse.



LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

PROLOGUE.

MELPOMÈNE, THALIE.

THALIE.

AH! ah! par quel heureux hazard
Vous rencontré-je ici, charmante Melpomène?

MELPOMÈNE.

Au bas du ſacré Mont qu'arroſe l'Hyppocrène,
Je vénois rêver à l'écart:

Mais je dois préférer à cette rêverie
La converſation de l'aimable Thalie.

THALIE.

Hélas! mon entretien eſt, depuis quelque tems,
Des moins vifs, je l'avoue, & des moins amuſans;
Je ne ſuis plus cette Thalie,
Le ſoutien de la Comédie.
La plupart de mes favoris,
Qui me vouoient autrefois leurs écrits,
Ont préféré le genre ſatyrique
Aux traits brillans de la Scène Comique:
Et bien loin d'employer ce qu'ils ont de talens
A conduire au Théatre une intrigue agréable,
Ou de produire une morale aimable,
Ils ſont tous devenus lâches & mordicans;
Et ces eſprits fâcheux, nourris dans la ſatyre,
Aiment mieux offenſer les gens,
Que chercher à les faire rire.

MELPOMÈNE.

Vous avez cependant aujourd'hui des Sujets,
Qui font de tems en tems les plaiſirs de la Scène;
Et dont les gens de goût ont été ſatisfaits.

THALIE.

Parlons plutôt, divine Melpomène,

De ceux, que dans votre art vous ſavez inſpirer.
Vous animez ſi bien le beau feu de leur veine,
Que ſur la Scène, en foule, on les vient admirer.
Sur-tout, il en eſt un, au printems de ſon âge,
Qui fait déjà juger par ſes eſſais,
Quels ſeront un jour ſes progrès.
Ah! que n'ai-je même avantage!

MELPOMÈNE.

Chacun peut dans ſon genre acquérir du renom:
Il ne faut que trouver & du neuf & du bon.

THALIE.

Hé! mais.... c'eſt-là le difficile.
Ce n'eſt pas tout encor que trouver du nouveau;
Il faut de l'intérêt, du vif, du bon, du beau;
Du léger, du galant, du noble dans le ſtyle;
Que chaque caractère ait ſon but, ſon mobile;
Et que le tout enfin repréſente un Tableau,
Où rien ne paroiſſe inutile.

MELPOMÈNE.

Je croyois, à la vérité,

Plus ſimple, plus aiſé, votre genre d'écrire.
Je n'imaginois pas que pour faire un peu rire
Il fallût tant de ſoins, tant de difficulté;
Et que pour une Comédie....

THALIE.

Faites-en une, je vous prie;
Et laiſſant à l'écart ce poignard effrayant,
Mettez ſur votre nez mon maſque, un ſeul moment:
Vous auriez, je crois, peine à vous tirer d'affaire?

MELPOMÈNE.

Ne changeons point de caractère,
Nous y perdrions toutes deux.

THALIE.

Pourquoi? la choſe pourroit plaire:
Ce changement paroîtroit curieux;
Et quoiqu'un tel projet ſoit des plus chimériques,
Il n'auroit rien de trop défectueux;
Sinon qu'on pleureroit aux Ouvrages Comiques,
Et qu'on riroit aux ſérieux.
Cela revient toujours au même, ce me ſemble.

MELPOMENE.

Faiſons mieux. Lions-nous enſemble ;
Et cherchons quelque nouveauté,
Quelque ſujet que l'on n'ait point traité.
Dans le deſſein que je propoſe,
Je veux entrer de quelque choſe,
Et travailler avec vous de concert.
Le Champ nous eſt également ouvert.
On ne voit pas toujours en fureur Melpomène ;
Et je ne prétends point enſanglanter la Scène.
Imaginons quelque ſujet heureux ;
A l'Hiſtoire joignons la Fable....
Ah! j'en trouve un, mais merveilleux.
Offrons aux yeux de tous ce Mortel admirable,
Ce Philoſophe vertueux,
Qui, par l'ordre des Deſtinées,
Dormit pendant quarante années,
Et crut, à ſon réveil, n'avoir dormi qu'un jour.

THALIE.

Ce ſujet me plaît fort.

MELPOMÈNE.

Il ſera pathétique.

THALIE.

J'aurai ſoin d'y mêler quelqu'intérêt d'amour.

MELPOMÈNE.

Avec délicateſſe, il faudra qu'il s'explique.
Il faut que cette paſſion
Éclate par gradation ;
Qu'un peu de jalouſie enſuite l'aſſaiſonne ;
Et que par des tranſports... Ah ! quel plaiſir de voir
Un Amant agité réduit au déſeſpoir ;
Et qui dans les fureurs, où ſon cœur s'abandonne ;
Se plongeant une épée...

THALIE.

Ah ! ne tuons perſonne.
Le feu qui vous emporte iroit un peu trop loin ;
De ce tragique-là nous n'avons pas beſoin.

MELPOMÈNE.

La paſſion m'entraîne un peu trop, je l'avoue.

THALIE.

Songez que le Comique eſt l'emploi que je joue ;
Et vos fureurs, en vérité,
Iroient mal avec ma gaieté.

MELPOMÈNE.

Dissipez une crainte vaine.
Allons donc achever ce dessein concerté.
Ce ne peut être pour la Scène
Qu'une agréable nouveauté,
D'y voir d'un même accord Thalie & Melpomène.

Fin du Prologue.



ACTEURS.

ÉPIMÉNIDE, Philoſophe.

MISIS, Fille d'Épiménide.

CHLOÉ, Fille de Miſis.

MÉLITE, Couſine de Chloé.

LÉONIDE, Amant de Chloé.

GNATON, Amoureux de Chloé.

DAVE, Eſclave de Léonide.

STRATON, vieux Eſclave d'Épiménide.

Pluſieurs Eſclaves de la ſuite de Gnaton.

La Scène eſt aux Portes de Gnoſſe, Ville principale de l'Iſle de Crète.



LE RÉVEIL D'ÉPIMÉNIDE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONIDE, DAVE.

LÉONIDE.

QUI pourroit ſupporter l'état où je me trouve ?
La mort n'eſt rien au prix du deſtin que j'éprouve.
Ciel ! quel revers ! Hé quoi ! paſſer, en un moment,
De la plus vive joie au plus affreux tourment !

Après un ſort ſi doux trouver mille ſupplices !
Se voir précipité du comble des délices !
Fortune, Amour, Deſtin, ne vous uniſſez-vous,
Que pour percer mon cœur des plus ſenſibles coups ?

DAVE.

Quel chagrin vous agite ? Et pourquoi donc, Seigneur,
Sortir de chez Miſis avec tant de fureur ?

LÉONIDE.

Ah ! Dave, je ſuis mort.

DAVE.

Comment ?

LÉONIDE.

Qu'on eſt à plaindre,
Quand on brûle d'un feu que l'on ne peut éteindre !

DAVE, *à part.*

Je prévois qu'à l'amour dont il eſt agité,
Il ſera ſurvenu quelque fatalité.

(*A Léonide.*)

Ne pourroit-on ſavoir ? ...

LÉONIDE.

Apprends ma deſtinée ;
Il faut fuir de ces lieux, & dès cette journée.

DAVE.

Et pourquoi donc ?

LÉONIDE.

Chloé vient de me déclarer ;
Qu'à ne la plus revoir il faut me préparer ;
Mais ce qui met le comble à mon malheur extrême...
(Ah! plus j'y penſe, & plus je ſuis hors de moi-même,)
C'eſt qu'en m'interdiſſant pour jamais ce ſéjour,
Elle m'apprend qu'elle eſt ſenſible à mon amour.

DAVE.

Quelle raiſon a-t-elle ?

LÉONIDE.

Elle veut me la taire ;
Et je ne puis percer ce funeſte myſtère.

DAVE.

Cette façon d'agir ne ſe peut concevoir,
Elle vous aime, & veut ne jamais vous revoir ;

Voilà qui me révolte, & qui me met contr'elle
Dans un courroux... ma foi, je quitterois la Belle ;
Et je la quitterois pour n'y jamais penser.

LÉONIDE.

Ne crois pas que mon cœur y puiſſe renoncer.
A travers les tourmens qui déchirent mon ame,
Mon amour ne ſauroit lui donner aucun blâme.
J'admire de ſon cœur l'aimable pureté,
Qui ne la quitte point dans ſon adverſité ;
Elle ſent ſon état, connoît mon infortune,
Sait que notre miſère, en un mot, eſt commune ;
Et d'être unis un jour ne voyant nul eſpoir,
Elle veut que l'amour obéiſſe au devoir.

DAVE.

Il eſt vrai que Chloé de biens eſt dépourvue ;
En l'aimant, c'eſt aimer la vertu toute nue :
Sa mère cependant étoit riche jadis ;
Mais par des envieux ſes biens ont été pris.
Fille d'Épiménide, elle n'étoit pas née,
La pauvre Dame, hélas! pour être infortunée.
S'il alloit revenir au bout de quarante ans,
Il trouveroit ici des changemens bien grands.
L'oracle avoit, dit-on, prédit que ſa patrie
Pourroit bien quelque jour le revoir plein de vie ;

J'y vois peu d'apparence, à ne vous point mentir :
Mais, Seigneur Léonide, avant que de partir,
J'irois trouver Mifis. C'eft une brave mère,
Je lui découvrirois de Chloé le myftère ;
Je lui déclarerois que de fa fille épris
Depuis long-tems....

LÉONIDE.

Allons, le confeil en eft pris.

DAVE.

Puifque vous approuvez le confeil que je donne ;
Et que vous raifonnez ainfi que je raifonne,
A votre oncle Nicandre, aujourd'hui fans façon ;
Je ne cacherois rien.

LÉONIDE.

Non.

DAVE.

Il eft fage & bon ;
Et quoiqu'ainfi que vous il foit dans la mifère,
Dans la Ville de Gnoffe on l'aime, on le revère ;
Et ce vieux Magiftrat....

LÉONIDE.

Il lui faut obéir.

DAVE.

Vous le verrez, ou non, c'eſt à vous de choiſir.

LÉONIDE, *ſortant de ſes réflexions.*

De qui me parles-tu?

DAVE.

De votre oncle; & je gage...

LÉONIDE.

Qu'ont de commun ici mon oncle & mon voyage?
As-tu perdu l'eſprit?

DAVE.

A ce que je prévoi,
De mes conſeils donnés...

LÉONIDE.

Hé! malheureux, tais-toi!
Je n'ai point prétendu t'avoir à mon ſervice,
Pour prendre tes conſeils.

DAVE.

Quel étrange caprice!

LÉONIDE.

Je ne balance plus, il faut partir d'ici.

DAVE.

Eh bien! Seigneur, partons; je ſuis tout prêt auſſi;
Gagnons le Port prochain; allons mettre à la voile,
Cela fera changer peut-être notre étoile.
Voguons, cherchons ailleurs de plus heureux climats;
Par-tout où vous irez, j'accompagne vos pas.
L'amour ne cauſe ici que troubles, que traverſes:
Allons ſervir à Sparte; allons contre les Perſes:
Que notre déſeſpoir leur devienne fatal....
Les Perſes, cependant, ne nous font point de mal.

LÉONIDE.

Chloé m'aime, & je pars, pour jamais je la quitte!
Cet ordre rigoureux rend mon ame interdite;
Quoi! ne la plus revoir! Que plutôt le trépas...
Je ne partirai point....

DAVE.

Eh bien! ne partons pas.

LÉONIDE.

Mais en me déclarant aujourd'hui ſa tendreſſe,
Elle m'a fait jurer de tenir ma promeſſe,

De régler mes desirs sur tous ses sentimens,
D'obéir en aveugle à ses commandemens :
Si je ne les remplis, je deviens un parjure ;
Ne m'y pas conformer, c'est lui faire une injure ;
Aux arrêts de son cœur le mien doit consentir ;
Que faut-il faire ? O ciel !

DAVE.

Allons, il faut partir.

LÉONIDE.

Ote-toi de mes yeux, si tu n'as à me dire
Autre chose.

DAVE.

Tout doux, Seigneur ; je me retire.

(*A part.*)

Il ne veut point partir ; il veut partir après ;
Il ne partira point ; & je le parirois.



SCENE II.

ÉPIMÉNIDE, LÉONIDE, DAVE.

ÉPIMÉNIDE, *à Dave.*

FAITES-MOI le plaiſir de m'enſeigner la route
De Gnoſſe.

DAVE.

Apparemment que vous ne voyez goûte.

ÉPIMÉNIDE, *à Léonide.*

Souffrez qu'un étranger juſqu'alors incertain
De la route de Gnoſſe....

LÉONIDE.

En voici le chemin;
Et vous voyez la Ville.

ÉPIMÉNIDE.

O ciel! c'eſt Gnoſſe? Où ſuis-je?
Que d'objets inconnus!... tout me ſemble un prodige.

LÉONIDE.

(*A part.*)
Oui, quoiqu'elle m'impoſe une ſi dure loi,
(*A Dave.*)
Je remplirai ſes vœux. Allons, Dave, ſuis-moi.

SCENE III.

ÉPIMÉNIDE, *ſeul.*

REVOIS-JE bien le jour qui m'éclaire & me guide?
Dormé-je encor? Veillé-je? Et ſuis-je Épiménide?
Dans le ſommeil ici mes ſens étoient plongés.
Comment depuis hier ces lieux ſont-ils changés?
Je n'y reconnois rien que la caverne obſcure
Où j'ai pris le repos. Quelle eſt cette aventure?
Jupiter, des Crétois ſouverain Protecteur,
Daigne ôter le bandeau qui cauſe mon erreur.
Je vois venir ici, du fond de ces chaumières,
Deux femmes qu'aux habits je dois croire étrangères.
Il faut, pour me conduire, emprunter leur ſecours.
Mais avant de les joindre, écoutons leurs diſcours;
Ils pourront m'éclaircir ce myſtère, peut-être.
J'héſite, dans mon trouble, à me faire connoître.



SCENE IV.

CHLOÉ, MÉLITE.

MÉLITE.

Oui, votre noir chagrin m'ôte mon enjouement.

CHLOÉ.

Ah! Mélite, ſortons du logis un moment;
Je n'y ſaurois reſter; tout y bleſſe ma vûe,
Et ne fait qu'augmenter la douleur qui me tue.

MÉLITE.

Quel ſeroit le ſujet du trouble où je vous voi?
Ah! ma chère Chloé, confiez-vous à moi.
Nous ſommes par le ſang & l'amitié liées;
Dans nos peines auſſi ſoyons aſſociées.
Il eſt certains ſoucis de filles, entre nous,
Dont l'aveu quelquefois eſt d'un ſecours bien doux.
A votre affliction je ne puis rien comprendre.
A de nouveaux malheurs devons-nous nous attendre?
De grace, expliquez-vous.

CHLOÉ.

Non; ce n'eſt que mon cœur
Qui doit s'abandonner à toute ſa douleur.
Je ſuis la ſeule à plaindre; & le Deſtin barbare
Contre moi ſeulement aujourd'hui ſe déclare.

MÉLITE.

Que veut dire ceci? Par ce premier aveu
Je pourrois pénétrer... Oui je pénétre un peu.
Vous allez ſoupirer?

CHLOÉ.

Hélas!

MÉLITE.

La choſe eſt claire.
Je ſuis préſentement au fait de votre affaire.
Avouons tout, pendant que nous ſommes en train.
Rien ne ſoulage plus qu'un ſecret hors du ſein.
Pour éviter de prendre un détour inutile,
L'amour, de tout ceci n'eſt-il pas le mobile?
Le cœur, ſans biaiſer, entre nous doit agir.
Ah! Chloé, vous aimez!

CHLOÉ.

Je n'en dois point rougir.
Celui pour qui mon ame en ſecret s'intéreſſe,
Joint au ſang dont il ſort, la vertu, la ſageſſe.
Senſible à nos malheurs, ſoumis, reſpectueux,
Son cœur, pour s'expliquer, n'emprunta que ſes yeux.
Les miens ont évité d'être d'intelligence;
Sur tous mes ſentimens j'ai gardé le ſilence;
Et pour que tout vous ſoit franchement révélé,
Ce n'eſt que d'aujourd'hui que mon cœur a parlé.

MÉLITE.

Le nom de cet Amant, ſi vertueux, ſi tendre,
Sans doute eſt Léonide? On ne peut s'y méprendre,
J'en avois un ſoupçon; je ne vous cache rien:
Mais juſques-à-préſent tout ceci va fort bien,
Et je ne trouve encor rien-là qui ſoit funeſte.

CHLOÉ.

Hélas! ce n'eſt pas tout.

MÉLITE.

Venons donc vîte au reſte.

CHLOÉ.

Ma mère, laſſe enfin de nos communs malheurs,
Dont vous-même avec nous partagez les rigueurs;
N'ayant d'autres deſirs que de me voir contente,
Et ſachant de Gnaton la fortune éclatante,
Vient de m'apprendre... ô ciel! qu'il demande ma
main,
Et veut que je ſois prête à l'épouſer demain.

MÉLITE.

Ah! ah! ceci commence à devenir tragique.
La nouvelle m'accable, & me rend léthargique.
Et que va devenir ce malheureux Amant?

CHLOÉ.

Je ne le verrai plus: il eſt parti.

MÉLITE.

Comment?
Il eſt parti?

CHLOÉ.

Tantôt, dans ma douleur extrême;
A s'éloigner d'ici je l'ai porté moi-même,

Sans

Sans lui rien découvrir des motifs trop cruels
Qui causoient en ce jour nos adieux éternels ;
De crainte qu'emporté par quelque violence,
Il ne vînt à donner de nos feux connoissance :
Et pendant que mes pleurs obscurcissoient mes yeux,
Pénétré de douleur, il a quitté ces lieux.

MÉLITE.

Chloé, votre conduite est un peu trop sévère.
Hé quoi ! ne pouviez-vous engager votre mère,
Observant le respect que vous devez avoir,
D'attendre quelque tems encore à vous pourvoir ?
Sans manquer aux égards, aux droits, aux bienséances,
Vous pouviez faire alors vos humbles remontrances.
On tâche, au moins, d'avoir quelques jours devant soi.
A quoi songiez-vous donc ? A votre place, moi,
Quoique je ne sois pas plus habile qu'un autre,
Mon amour auroit eu plus d'esprit que le vôtre.

CHLOÉ.

Accablée & saisie, en cette occasion,
Hélas ! je n'ai songé qu'à la soumission.

MÉLITE.

Ne perdons point courage. Employons la journée
A rompre ou différer ce fâcheux hyménée.

Votre ſort m'intéreſſe ; & ma tendre amitié,
De votre triſte état me fait avoir pitié.
Il faudroit cependant rappeller Léonide.

CHLOÉ.

Le rappeller !

MÉLITE.

Eh ! oui. Que vous êtes timide !

CHLOÉ.

Où le trouver ? O ciel !

MÉLITE.

Je ne puis vous nier
Que votre promptitude à le congédier
Ne ſauroit ſe comprendre.

CHLOÉ.

Ah! ma chère Mélite,
Hélas! je ne ſuis pas à regretter ſa fuite.

MÉLITE.

Pour épouſer Gnaton ! il eſt riche, en effet ;
Mais, ma chère Chloé, quel homme ! & qu'il eſ
laid !

Point de vice d'ailleurs ; aiſément il s'enflâme.
Eh! n'a-t-il pas voulu me prendre auſſi pour femme?
Il m'a rendu des ſoins ; mais il durerent peu :
Et j'ai toujours traité ces ſoins-là comme un jeu.
Mais laiſſons ce ſujet. Ce que je puis vous dire,
C'eſt qu'un ſecret eſpoir ici vient me ſéduire.
Peut-être de Gnaton fléchirons-nous le cœur ;
Tâchons d'en obtenir un délai par douceur.
Le parti qu'on doit prendre avec lui, c'eſt de feindre :
Il eſt riche, puiſſant, & l'on en peut tout craindre.
Ainſi que fit ſon père, il ſe fait redouter,
Et le peu qui nous reſte, il pourroit nous l'ôter.

CHLOÉ.

Dans les troubles de Gnoſſe il eſt vrai que ſon père
Fut un de ces Tyrans qui font notre miſère.

MÉLITE.

Dans ces réflexions n'allons point nous plonger,
Elles ne ſerviroient qu'à nous plus affliger.

CHLOÉ.

Oui, vous avez raiſon.

MÉLITE.

Ce qui vous reſte à faire,
C'eſt de vous expliquer tantôt à votre mère :

Elle n'eſt point injuſte, & vous écoutera.
Embraſſez ſes genoux, elle s'attendrira.
Et moi, ſans qu'il paroiſſe aucune intelligence,
J'irai vous ſeconder de toute ma puiſſance.

SCENE V.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE, *à part.*

JE ſuis, je l'avouerai, touché pour toutes deux :
Elles mériteroient avoir un ſort heureux.

MÉLITE.

Un homme vient à nous. Sa mine eſt remarquable ;
Et ſon grave maintien...

CHLOÉ.

Il a l'air reſpectable.

ÉPIMÉNIDE.

O ciel !

MÉLITE.

Il porte ici les yeux de toutes parts,
Et ſemble ne ſavoir où fixer ſes regards.

ÉPIMÉNIDE.

Ma démarche vers vous eſt peut-être incivile :
Mais, je vous prie, avant que j'entre dans la ville...

MÉLITE.

Vous êtes Étranger, à ce qu'il me paroît ?

ÉPIMÉNIDE, *ſurpris.*

Étranger ? Oui.

MÉLITE.

Je crois qu'il ne ſait ce qu'il eſt.

ÉPIMÉNIDE.

Où demeure Ariſton ? Me le pourriez-vous dire ?
C'eſt un des principaux de Gnoſſe.

MÉLITE.

Il prétend rire.

ÉPIMÉNIDE.

Je dois mettre en ſes mains des lettres de crédit..

MÉLITE.

Bon! il eſt mort.

ÉPIMÉNIDE.

Comment! c'eſt donc de cette nuit?

MÉLITE.

A-peu-près. C'eſt depuis ving-cinq ou trente années;
L'une & l'autre en ce tems n'étions pas encor nées.

ÉPIMÉNIDE.

Ceci confond mes ſens, & trouble ma raiſon.
Et Nicandre, eſt-il mort?

MÉLITE.

Oh! pour celui-là, non
Mais il eſt ſi vieux...

ÉPIMÉNIDE.

Vieux!

MÉLITE.

Mais il ſemble, à l'entendre
Que tout ce qu'on lui dit ait lieu de le ſurprendre:

On connoît aiſément, à vos étonnemens,
Que vous n'êtes ici venu de fort long-tems.

ÉPIMÉNIDE.

Ciel! je vous avouerai que tout ceci m'étonne.
Hier, en cet endroit je n'apperçus perſonne;
Ces lieux me paroiſſoient n'être point fréquentés.
Par quel enchantement les trouvai-je habités?

MÉLITE.

Que penſer, dites-moi, d'un ſemblable langage?
Vous & moi, nous rêvons; ou bien il n'eſt pas ſage.

ÉPIMÉNIDE.

Quand je fus en ce lieu par le ſommeil preſſé,
Aucun chemin alors ne ſe voyoit tracé;
Un fleuve aſſez rapide arroſoit la prairie:
La ſource, en une nuit, en eſt-elle tarie?
Il ne s'offre à mes yeux que des objets nouveaux;
Tous ces chênes, hier, étoient des arbriſſeaux.
O ſpectacle étonnant! Merveille ſingulière!

MÉLITE.

Vous verrez qu'ils feront crûs de la nuit dernière.

ÉPIMÉNIDE.

Leur ſurpriſe, la mienne, & tout ce que je vois,
Accable ma raiſon, & m'interdit la voix.
Ciel! que dois-je penſer de mon erreur extrême,
S'il faut que je m'informe aujourd'hui de moi-même?

Non, implorons plutôt la puiſſance des Dieux :
J'ai moi-même établi leur culte dans ces lieux ;
Ce doit m'être un garant de leur bonté divine.

MÉLITE.

Mais ne peut-on ſavoir quelle eſt votre origine ?
D'où vous venez ?

ÉPIMÉNIDE.

Hélas ! daignez m'en diſpenſer.
Mon trouble... mon erreur... je ne puis prononcer.

MÉLITE.

Oh ! oh ! cet Étranger ſe trouve mal, ſans doute.
(*A Épiménide.*)
Avant que vous preniez de la ville la route,
Allez vous repoſer à ce prochain logis.
Renommez-vous de nous, & demandez Miſis.

ÉPIMÉNIDE.

Quoi ! la jeune Miſis ?

MÉLITE.

Jeune ! Qu'allez-vous dire ?
Ce ſeroit vous moquer.

ÉPIMÉNIDE.

J'y vais, & me retire.



SCENE IV.

GNATON, CHLOÉ, MÉLITE, ESCLAVES.

GNATON, *à ses Esclaves.*

RETOURNEZ à la ville, & recommandez bien
Que, pour presser la Fête, on ne néglige rien.

(*Les Esclaves s'en vont.*)

CHLOÉ.

Ah! ciel! voilà Gnaton.

MÉLITE.

Il est vrai; c'est lui-même.

GNATON.

Ah! bonjour. Vous voyez à quel point je vous aime.
Je hâte les apprêts du conjugal lien:
Vous allez posséder & mon cœur & mon bien.
J'avois passé chez vous, pour conter à la mère
De notre hymen futur l'appareil nécessaire:

Mais on m'a dit qu'au Temple elle eſt dès ce matin.
Elle y rend grace au ciel de ſon heureux deſtin ;
Tout ceci vous ſurprend, parlons avec franchiſe.

MÉLITE.

On ne peut exprimer juſqu'où va ſa ſurpriſe.

GNATON.

Tant mieux. Je vous dirai que dans Gnoſſe je veux
Que, pour ce grand hymen, tous ſoit leſte & pompeux.
Dès ce ſoir, tout ſera préparé pour la Fête.

MÉLITE, *à part.*

Hors Chloé, qui pourroit n'être pas ſi-tôt prête.

GNATON.

Mille feux éclatans, le long de nos remparts,
De tous nos habitans ſurprendront les regards ;
Cent chiffres lumineux ſur chaque baluſtrade,
De mon riche Palais orneront la façade.

MÉLITE.

Mais pour de tels apprêts, il vous faut plus d'un mois ?

GNATON.

Il ne me faut qu'une heure en remuant les doigts.

A l'égard du feftin, d'avance je déclare,
Que tout ce que l'on peut s'imaginer de rare
Y fera mis fur table avec profufion ;
Ne vous attendez pas à la defcription,
Vous aurez le plaifir entier de la furprife :
Il fuffit feulement ici que je vous dife,
Que j'ai fait dépêcher des couriers différens,
Pour des ramiers en Chypre, & pour des ortolans ;
Jufqu'au Pactole, enfin, pour des carpes dorées ;
Et jufques à Paphos, pour des trufles marbrées.

MÉLITE.

Puifque les raretés ont pour vous tant d'appas,
Que ne preniez-vous femme aux plus lointains climats ?
Seriez-vous le premier qui, d'une ame empreffée,
Auroit fait de bien loin venir fa fiancée ?

GNATON.

J'avois affez de bien pour en faire les frais ;
Mais pourquoi chercher loin ce que l'on a fi près ?
D'où vient donc que Chloé montre de la trifteffe
Dans un jour qui devroit la remplir d'allégreffe ?
Je l'entends qui gémit, & foupire tout bas.

MÉLITE.

Oh! tous ces foupirs-là ne vous regardent pas.

GNATON.

Allons, de la gaieté, de la réjouissance.

CHLOÉ.

Monsieur, contentez-vous de mon obéissance.

GNATON.

Ce compliment est froid, à parler franchement.

MÉLITE.

Hé! comment se peut-il qu'elle parle autrement?
Dans sa façon d'agir je la trouve excusable :
Et je vous répondrois comme elle, en cas semblable.
Sa mère vous reçoit pour être son époux,
Sans savoir si son cœur a du penchant pour vous.

GNATON.

Comment! Chloé seroit à mes feux insensible ?
Point de penchant pour moi ? cela n'est pas possible.

MÉLITE.

Son inclination, il est vrai, peut venir.
Mais ne deviez-vous pas, avant de vous unir,
Lui rendre quelques soins ? la tendresse l'exige.
Le véritable amour ne veut pas qu'on néglige
Le moindre des devoirs & des attentions,
Que demandent toujours les belles passions.
Avant que d'éclater, on met tout en usage.
Si la bouche se tait, les yeux ont leur langage :

On donne quelquefois l'essor à des soupirs ;
On s'étudie à plaire ; on prévient les desirs ;
On s'applique aux égards ; on a des complaisances.
Ainsi de jour en jour croissent les espérances ;
Et l'on arrive enfin au moment fortuné
Où l'on voit par l'hymen son amour couronné.
N'est-il pas fort plaisant que j'apprenne moi-même,
Qui n'ai jamais aimé, comme il faut que l'on aime ?

GNATON.

Aime ainsi qui voudra : ce n'est point-là mon fait.
Étant riche, doit-on filer l'amour parfait ?
Une fille qui plaît, & qui n'est pas pourvue,
Est ainsi qu'un Billet qu'on doit payer à vûe.
Des soupirs, des égards, des respects, de l'amour ;
Tout cela, selon moi, se doit faire en un jour.
Et je soutiens, malgré l'excès de votre zele,
Que la galanterie en est cent fois plus belle.
Je vous vois prévenue un peu contre mes feux ;
Et j'en sais la raison. Vous en jugez par ceux
Que j'ai sentis pour vous, qui n'étoient, à vrai dire,
Qu'un feu-follet, qu'un feu qui n'étoit que pour rire.
Enfin, ce n'étoit pas amour...

MÉLITE.

De Courtisan ?

GNATON.

Pas tout-à-fait. C'étoit...

MÉLITE.

Amour de Partiſan.

GNATON.

Tout comme il vous plaira. Ce que je puis connoître,
C'eſt qu'on ne peut jurer de ſon cœur être maître.
Chloé, de me fixer a trouvé le moyen.
Quelle en eſt la raiſon ? Ma foi, je n'en ſais rien.

MÉLITE.

Voulez-vous lui plaire ?

GNATON.

Oui.

MÉLITE.

Faites, de l'hyménée,
Pour quelque tems encor reculer la journée.

GNATON.

Bon! pourquoi reculer ?

MÉLITE.

Pourquoi? Pour ſon honneur.
Tenez, des nœuds ſi prompts font toute ſa douleur.
Elle craint de donner priſe à la médiſance.
S'il vous faut là-deſſus dire ce que je penſe,
Un hymen qui ſe fait ſi précipitamment,
A moins l'air d'un hymen que d'un enlevement.

GNATON.

Mais d'un pareil délai que penſeroit ſa mère?
Et d'un autre côté, s'il faut que je diffère,
Mon ardeur s'éteindra, peut-être; & vous verrez
Que pour un autre objet...

CHLOÉ.

Hé! Monſieur, différez;
Vous me ferez plaiſir.

MÉLITE.

Vous l'entendez vous-même.
Sa façon de prier vous fait bien voir qu'elle aime.
Ce ne ſont que les bruits qu'elle craint.

GNATON.

Soit. Hé bien!

Marions-nous ce ſoir, ſans qu'on en ſache rien,
Incognito. Plaît-il ?

CHLOÉ.

Ciel ! que viens-je d'entendre ?

MÉLITE.

A cet expédient je n'aurois pû m'attendre.

GNATON, *voyant Dave.*

Ainſi nous préviendrons... Quel eſt ce curieux ?

SCENE VII.

GNATON, CHLOÉ, MÉLITE, DAVE.

GNATON.

A Qui donc, je te prie, en veux-tu dans ces lieux ?

MÉLITE, *bas à Chloé.*

Ah ! c'eſt Dave qui vient de la part de ſon maître ;
Il n'en faut point douter.

DAVE, *tenant une lettre, & la resserrant.*

Dans ce séjour champêtre
Je venois prendre l'air.

GNATON.

Va le prendre autre part.

MÉLITE, *bas à Chloé.*

Allez avec Gnaton ; emmenez-le à l'écart,
Pour qu'en secret je parle à Dave.

CHLOÉ.

Quelle peine!

GNATON.

Quoi ! je te trouve encor ?

DAVE.

Parbleu, je me promene;

GNATON.

Ce drôle me paroît être bien résolu.

DAVE.

Voilà, je puis le dire, un homme assez bourru.

MÉLITE, *bas à Chloé.*

Je voudrois lui parler, & ne ſais comment faire.

GNATON.

Mais ici que fais-tu ?

DAVE.

Ce n'eſt point votre affaire.
J'y ſuis dans mon poſte.

GNATON.

Ouais!

CHLOÉ.

Ah! Mélite, je crains...

DAVE.

Je ſuis ici payé pour garder les chemins.

GNATON.

Pour garder les chemins ? ceci paroît comique.
Et par l'ordre de qui ?

DAVE.

Mais... de la République.

MÉLITE.

Laiſſons cet importun, auſſi-bien à préſent
Eſt-il tems de rentrer ; & Miſis nous attend.

GNATON, *prenant le bras de Chloé.*

Venez, que je vous jure un feu toujours durable ;
Par-là, je vous rendrai le chemin agréable.



SCENE VIII.

MÉLITE, DAVE.

DAVE.

LA voilà qui s'en va. Quel diable d'embarras!
Quel ſigne me fait-elle ? Il faut ſuivre ſes pas.

MÉLITE.

Arrête. Donne-moi la lettre de ton maître.

DAVE.

Excuſez-moi. J'ai bien l'honneur de vous connoître :
Mais ce n'eſt qu'a Chloé que je dois la porter.
C'eſt l'ordre de mon maître ; il faut l'exécuter.

MÉLITE.

Arrête ; écoute donc. Ne ſaurois-tu comprendre
Que Chloé te faiſoit ſigne de me la rendre ?

DAVE.

Mais je dois lui parler, lui faire le récit
De l'état déplorable où l'amour le réduit.

MÉLITE.

Va, va, je lui ferai ce récit à ta place.

DAVE.

Ce récit, dans ma bouche auroit meilleure grace.
Par moi-même on verroit la douleur qu'il ressent....

MÉLITE.

Un valet pitoyable est impatientant.
Donne-moi cette lettre, & va trouver ton maître;
Dis-lui que son destin pourra changer, peut-être;
Qu'au lieu de s'affliger, il prenne quelque espoir;
Qu'il ne s'en aille point, que Chloé veut le voir;
Et qu'il vienne au plus vîte.

DAVE.

Oh! oh! c'est autre chose;
En lui ceci va faire une métamorphose.

MÉLITE.

En quel endroit est-il?

DAVE.

A deux milles d'ici.
Il alloit s'embarquer, je m'embarquois aussi....
Et....

MÉLITE.

Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.
Qu'il revienne; & va-t-en.

SCENE IX.

DAVE, *seul.*

VOLONS vers le rivage.
Quel retour pour mon maître! & quel raviſſement!
Tantôt il attaquoit dans ſon emportement
Sans ceſſe les Deſtins, l'Amour & la Fortune.
Des Amans maltraités c'eſt la plainte commune.
Je vais crier, courant au-devant de ſes pas;
Deſtin, Fortune, Amour, nous ne partirons pas.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ÉPIMÉNIDE, STRATON.

STRATON.

VOILA donc ce retour qu'avoit prédit l'Oracle !
Ah ! Seigneur, quel ſommeil ! ou plutôt, quel miracle !
Vos traits n'ont point vieillis. Quoi ! pendant quarante ans
Ils ont été ſauvés des outrages du tems !
Mon cœur, plus que mes yeux, a ſû vous reconnoître.
Épiménide ! ô ciel ! Quoi ! je revois mon Maître !
Je ne puis me laſſer d'embraſſer vos genoux.

(Il ſe jette à ſes pieds.)

Souffrez que je me livre à des tranſports ſi doux.

ÉPIMÉNIDE.

Charmé de retrouver un ſerviteur fidele,
Je vois avec plaiſir les marques de ton zele ;

Mais avant que quelqu'un paroiſſe dans ces lieux,
Et que j'aille m'offrir encore à tous les yeux,
Apprends-moi, cher Straton, le ſort de ma famille.

STRATON.

Hélas! vous n'avez plus que Miſis votre fille:
Elle avoit épouſé Miltiade, & la mort
Depuis près de vingt ans a terminé ſon ſort.
Du fruit de cet hymen une fille eſt reſtée,
Dont Miſis eſt chérie autant que reſpectée;
Elle adoucit ſes maux & ſon affliction;
C'eſt de ſa mère, enfin, la conſolation.

ÉPIMÉNIDE.

Ah! ma chère Miſis! j'allois entrer chez elle,
Quand je t'ai rencontré.

STRATON.

Pleine d'un pieux zele,
C'eſt à prier les Dieux qu'elle paſſe ſes jours.

ÉPIMÉNIDE.

Puiſſent-ils adoucir le reſte de leur cours!
Je n'oſe l'eſpérer. Quand le ciel me conſerve,
J'ignore à quel deſtin ſon pouvoir me réſerve;

Je

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quarante ans de ſommeil ! Ciel ! quel événement !
Qu'il fait naître en mon cœur de troubles & d'allarmes !
Je ne revois le jour que pour verſer des larmes.
Et quoique la clarté ſoit rendue à mes yeux,
Je ne ſais ſi je dois en rendre grace aux Dieux.
Où vais-je ? En une ville, où, depuis mon abſence,
Tout, hélas ! a changé de face & d'exiſtence.
Que puis-je y retrouver ? que quelques habitans,
Qui, la plupart alors, étoient encore enfans ;
Qui, ſans doute, ſuivant des maximes contraires,
N'auront pas hérité des vertus de leurs pères :
Ils ne feront pour moi que de triſtes objets.
Gnoſſe ne peut m'offrir que douleurs & regrets ;
Mes amis ne ſont plus ! ô ma chère Patrie !
Que vous cauſez de maux à mon ame attendrie !
Et vous, grands Dieux ! témoins de mon état cruel,
Que ne me laiſſiez-vous un ſommeil éternel !

STRATON.

Vous ne vous trompez point, Gnoſſe n'eſt plus la même.
Votre abſence a cauſé ce changement extrême.
Pour éviter les maux qui nous ont fait gémir,
Tout ce tems avec vous nous aurions dû dormir ;
Ou le ſort vous tirant d'une (*) obſcure demeure,
Devoit vous réveiller un peu de meilleure heure.

(*) Il montre la caverne.

ÉPIMÉNIDE.

Mais n'eſt-ce pas toujours même gouvernement ?
Et n'obſerve-t-on pas mêmes loix ?...

STRATON.

Nullement.
Tous ceux qui de vos loix auroient ſuivi la trace,
Ont ſucceſſivement été mis hors de place ;
Et chaque nouveau Chef, par le gain excité,
N'a fait agir ſes droits & ſon autorité,
Que pour nous rendre tous malheureuſes victimes,
Et pour s'approprier des bien illégitimes.

ÉPIMÉNIDE.

Quoi ! ne vivent-ils plus dans la crainte des Dieux ?
Et pour eux le reſpect...

STRATON.

Il ne va guère mieux.
Et l'on ſonge plutôt, gâté par les exemples,
Au faſte des Palais, qu'à la gloire des Temples.

ÉPIMÉNIDE.

Quels changemens ! ô ciel ! & quels déréglemens !
Ne reſte-t-il aucun des Sages de mon tems ?
Il en étoit beaucoup, dignes, par leurs maximes,
De remplir tôt ou tard les rangs les plus ſublimes.

STRATON.

Il en reste, il est vrai, quelques-uns parmi nous ;
Mais ils ont beau parler, ils sont traités de foux.

ÉPIMÉNIDE.

Par qui ?

STRATON.

Par la plupart des Grands & du vulgaire,
Et par le sexe aussi qui ne se contraint guère.

ÉPIMÉNIDE.

Les femmes autrefois pensoient différemment,
Se modéroient en tout, agissoient prudemment ;
Dans leur devoir, enfin, chacune maintenue,
N'avoit que la vertu, que la sagesse en vûe ;
Et leur fidélité sur-tout faisoit....

STRATON.

Croyez
Que tout a bien changé pendant que vous dormiez.

ÉPIMÉNIDE.

Je n'ai donc plus dans Gnosse aucune connoissance ?

STRATON.

Vous en trouverez peu, selon toute apparence.
Ceux qui vivent encor, sont de vieux citoyens,
Depuis long-tems aussi dépouillés de leurs biens ;

Comme Argis, Cléoméne, Aronce, Périandre ;
Voilà tout, à-peu-près : & le pauvre Nicandre.

ÉPIMÉNIDE.

Nicandre vit encor ? J'en rends graces aux Dieux.
Où puis-je le revoir ?

STRATON.

Où ? Dans ces mêmes lieux.
Tout auprès de Mifis il a fait fa demeure :
Et même vous pourriez le revoir tout-à-l'heure.

ÉPIMÉNIDE.

Puifque Mifis n'eft pas encore de retour,
Il eft très-important pour moi d'y faire un tour.
Si-tôt que dans ce lieu tu la verras fe rendre,
Reviens, fans t'arrêter, m'avertir chez Nicandre.

STRATON.

Je n'y manquerai pas.



SCENE II.

STRATON, *seul.*

RETOUR miraculeux!
Le ciel a donc rendu notre maître à nos vœux!
Que va dire Misis, en le voyant paroître?
Ses yeux facilement pourront le reconnoître;
Car, lorsqu'il disparut, elle avoit bien quinze ans:
Et lui n'a point changé pendant un si long tems.
Mais pour notre fortune, il faudra qu'elle change;
Ce retour à plus d'un pourra paroître étrange.
Il sera des plus durs pour certains citoyens;
Ceux qui d'Épiménide ont enlevé les biens,
Auront, je le prévois, de vieux comptes à faire.
Il faudra rendre, enfin: cela ne plaira guère
A qui s'est enrichi par des vexations.
Que nous allons avoir de restitutions!
Celui que j'apperçois, & qui fait le capable,
Plus qu'aucun autre ici pourroit être comptable,



SCENE III.

GNATON, STRATON.

GNATON.

BOn jour, pauvre Straton.

STRATON.

Bonjour, Seigneur, bonjour.

GNATON.

Dis-moi, mon cher, Miſis n'eſt donc pas de retour?

STRATON.

Il faut que quelque affaire à préſent la retienne ;
Mais, ſi vous ſouhaitez, attendant qu'elle vienne,
Je vous ferai parler au maître du logis.

GNATON.

Quel maitre! Que dis-tu?

STRATON.

Le maître que je dis
N'eſt pas connu de vous, ni ne vous connoît guère:
Mais il a fort connu feu Monſieur votre Père.

GNATON.

Explique-toi.

STRATON.

Je vais m'expliquer ſans détour.
Mon Maître Épiménide enfin revoit le jour.

GNATON.

Te moques-tu de moi?

STRATON.

Qui? moi? je ſais mieux vivre.

GNATON.

Il a perdu l'eſprit, ou le coquin eſt ivre.

STRATON.

Ne vous allarmez point. En épouſant Chloé,
Vous ne ſerez pas tant de vos biens dénué.

Mon Maître Épiménide eſt juſte & raiſonnable ;
Et les comptes pourront ſe faire à l'amiable.
Mais je crois voir Miſis. Adieu, Seigneur Gnaton.

SCENE IV.

GNATON, *ſeul.*

QUE prétend dire ici ce vieux fou de Straton ?
Épiménide vit ! Diſcours imaginaires !
Au bout de quarante ans un mort ne revient guères...
Mais quel preſſentiment me vient inquiéter ?
Auroit-on des raiſons pour le reſſuſciter ?
Mon Père fut jadis chargé de ſes affaires.
Voudroit-on rechercher ?... J'entrevois des myſtères....
Miſis, Chloé, Mélite, ou je me trompe fort,
Et quelqu'autre, peut-être avec elles d'accord,
Vont faire ici paroître un faux Épiménide,
Qui voudra de nouveau que le Sénat décide
Sur des biens, par mon Père acquis ſelon la Loi,
Auſquels j'ai ſuccédé, moi, de très-bonne foi.
Me diſputer mes biens, lorſque je les partage,
En épouſant Chloé ! Non, plus de mariage.
Ne perdons point de tems. Raſſemblons le Sénat.
Mon intérêt s'accorde à celui de l'État.

Les mécontens bientôt s'appuyant de l'oracle,
Voudroient tout renverser, & criroient au miracle.
Mais quel que soit le Fourbe, il faut s'en assurer,
Avant qu'aux yeux du Peuple on ose le montrer.
Voici Misis ; feignons.

SCENE V.

GNATON, MISIS, CHLOÉ.

GNATON.

On a fait diligence;
Et je vous attendois avec impatience.
Tout est prêt; & je viens, poussé par mon amour,
Vous prier de conclure, & dans ce même jour:
Le plutôt vaut le mieux.

MISIS.

Quoi! dès cette journée?
Je croyois que c'étoit pour demain l'hyménée.

CHLOÉ.

De notre hymen ainsi précipiter le tems,

Cela pourroit paroître étrange à bien des gens ;
Et Madame a raiſon d'en être un peu ſurpriſe.

GNATON.

(*A part.*)
Fort bien. Pourquoi vouloir que l'on s'en ſcandaliſe ?
Mais s'il étoit beſoin de garder le ſecret,
Là-deſſus, pour vous plaire, on peut être diſcret.
Je choiſirai d'amis un nombre raiſonnable ;
Nous ne ferons au plus que vingt ou trente à table.

CHLOÉ.

Ma mère voudra bien accorder à mes vœux
De différer l'hymen encore un jour ou deux.

MISIS, *rêvant.*

Différer de deux jours ! ...

GNATON.

La demande eſt gentille.
(*A part.*)
Il n'en faut point douter ; & la mère... & la fille...

CHLOÉ.

J'oſe eſpérer, avant que vous donner ma foi,

Que vous aurez, Gnaton, le même égard pour
moi.

(*A Misis.*)

C'eſt une grace enfin qu'à vos pieds je demande.

MISIS.

On peut vous l'accorder, la grace n'eſt pas grande.
Je conſens au délai, puiſqu'il le faut ainſi;
Et vous devez, Gnaton, y conſentir auſſi.

GNATON.

Ouais! Sans avoir égard à mon impatience,
Vous montrez pour Chloé bien de la complaiſance;
Et de ſa part, Chloé, par ce retardement,
Fait voir ici pour moi bien peu d'empreſſement,
Quand je fais ſon bonheur. Qu'eſt-ce donc qui ſe
paſſe?

MISIS.

Il ne faut pas trouver fort étrange, la grace
Que demande ma fille en cette occaſion.
Je ſais quelle eſt pour moi ſon inclination.
Je pénetre ſon cœur. Non, ce n'eſt point la chaîne
Qui va l'unir à vous, qui lui fait de la peine:
Et quand elle me prie encor de différer,
C'eſt qu'elle craint le jour qui va nous ſéparer.

GNATON.

Perſonne ne ſera ſéparé, ce me ſemble;
Car, comme je l'entends, nous vivrons tous enſemble
Chez moi, dans mon Palais; ainſi vous voyez bien
Que toutes vos raiſons, ma foi, ne valent rien.
Je conçois ce délai : l'on veut m'en faire accroire;
Mais ſachez que je ſuis mieux au fait de l'hiſtoire.

MISIS.

Je ne vous entends point.

GNATON.

Et moi, je vous entends.
L'on veut ruſer ici; mais on perdra ſon tems.
Je ſaurai prévenir ce que l'on prétend faire.
Les manœuvres à moi ne peuvent que déplaire.
Vous pouvez là-deſſus, ſi c'eſt votre deſſein,
Réfléchir à loiſir. Adieu; juſqu'à demain.



SCENE VI.

MISIS, CHLOÉ.

MISIS.

A Tout ce qu'il me dit je ne puis rien comprendre ;
Et ſa prompte ſortie a lieu de me ſurprendre.

CHLOÉ, *à part.*

Ah ! s'il pouvoit ceſſer de m'aimer !

MISIS.

Ce délai
L'a chagriné, ma fille ; il faut dire le vrai.
J'excuſe ſon tranſport. Quoi qu'il faſſe, ou qu'il diſe,
On doit peu s'en fâcher : il eſt plein de franchiſe.
Mais ne craignez-vous point que, piqué comme il eſt ?...

CHLOÉ.

Ciel ! il ne reviendra que trop tôt.

MISIS.

Il paroît,
(Et vous me ſurprenez,) que pour cette alliance
Vous témoignez avoir un peu de répugnance :
Le parti, cependant, eſt trop avantageux,
Pour qu'il ne faſſe pas tout le but de vos vœux.
Dans le plus ſimple état, dès l'enfance élevée,
Sans biens & ſans ſecours, dans l'infortune née,
Pouviez-vous eſpérer un ſemblable deſtin?

CHLOÉ.

Aucune ambition n'a régné dans mon ſein :
Et de l'amour des biens n'étant pas ſuſceptible,
Mon cœur, à cet hymen ne peut être ſenſible.

MISIS.

Oppoſez la raiſon à cette tiédeur,
Chloé ; que la prudence agiſſe en votre cœur :
C'eſt elle ſeule ici qui de ce mariage
Vous doit faire goûter le ſolide avantage.

CHLOÉ.

De cette tiédeur, que j'avoue, en effet,
Je crains bien qu'un Époux ne ſoit pas ſatisfait ;
Je crains de n'être pas à ſes yeux auſſi tendre,
Auſſi ſenſible, enfin, qu'il a droit de l'attendre.

MISIS.

Quand on eſt raiſonnable & ſage comme vous,
On eſt bientôt ſenſible à l'amour d'un Époux ;
Et ſur-tout, quand il joint les bienfaits à ſa flâme.
Ma fille, je connois la bonté de votre ame :
Vous n'êtes point ingrate. Un noble ſentiment
Fera de votre cœur un cœur reconnoiſſant ;
Et la vive tendreſſe exerçant ſa puiſſance,
Succédera bien vîte à la reconnoiſſance.
Je puis, pour ajouter à mon opinion,
Me donner pour exemple en cette occaſion.
Après que j'eus perdu mon Père Épiménide,
Sans ſecours, ſans appui, dans un âge timide,
Et voyant des Gnoſſiens tous les troubles affreux,
Miltiade m'offrit & ſes ſoins, & ſes vœux.
Quoiqu'il fût noble, riche, & dans un rang ſublime,
Je ne pouvois avoir pour lui que cette eſtime
Qu'au mérite on ne peut juſtement refuſer ;
Et ne me ſentois point portée à l'épouſer.
Par ſes empreſſemens à la fin entraînée,
Ma prudence me fit accepter l'hyménée ;
Et je mis à couvert, ſous ſon autorité,
Du bien de mes parens ce qui m'étoit reſté,
Dont quelques envieux, pouſſés par la licence,
Vouloient me diſputer déjà la jouiſſance.
Je reviens à l'état où ſe trouva mon cœur,
Quand je vis Miltiade être mon bienfaicteur ;

A ſes ſoins attentifs mon ame ſut ſe rendre,
Et je vins à l'aimer de l'amour le plus tendre.
Hélas! je perdis tout, quand il perdit le jour.
Qui fit donc cet hymen? ce ne fut pas l'Amour.

CHLOÉ.

Mais ce fut la vertu.

MISIS.

Si dans Gnaton, ma fille,
On ne remarque point un mérite qui brille,
Et s'il n'a pas en lui, pour ſe faire admirer,
Toutes les qualités qu'on pourroit deſirer,
Aucun défaut, du moins, ne le rend mépriſable:
Il tient même dans Gnoſſe un rang conſidérable;
Et de quelque façon que l'on penſe de lui,
C'eſt ce que nous avons de meilleur aujourd'hui.
Quand de vous & de lui je conclus l'alliance....

CHLOÉ.

Je ne puis lui donner ma main ſans répugnance,
Quand je ſonge qu'il eſt fils d'un uſurpateur,
Qui, nous ôtant nos biens, s'en rendit poſſeſſeur.
Ne vous ſouvient-il plus qu'il fit notre miſère?

MISIS.

Il n'a pas hérité des vices de ſon père.
L'amour qu'il a pour vous, vous paroît odieux:
Mais s'il étoit, ma fille, inſpiré par les Dieux;
S'il étoit un décret de leur pouvoir ſuprême,
Peut-être ici n'ont-ils regardé que vous-même;

Peut-être se sont-ils servis de ces moyens,
Pour vous faire rentrer aujourd'hui dans vos biens.
Car enfin ce qui rend ma douleur plus affreuse,
C'est, ma chère Chloé, de vous voir malheureuse.
Il ne me reste pas à vivre encor long-tems:
Mais votre sort me tue; il abrége mes ans.
Je me sens tous les jours mourir de ma tristesse,
Quand je songe à l'état dans lequel je vous laisse;
Et cependant, ma fille, il ne tiendroit qu'à vous
De me faire jouir du destin le plus doux.
Acceptez d'un hymen la chaîne avantageuse;
Et je meurs sans regret.

CHLOÉ, *pleurant.*

Que je suis malheureuse!
O ciel!



SCENE VII.

ÉPIMÉNIDE, MISIS, CHLOÉ, STRATON.

STRATON, *à Épiménide.*

VOILA Misis avec Chloé, Seigneur.

ÈPIMÉNIDE, *à part.*

J'ai peine à retenir le trouble de mon cœur...
Sa vûe & son état, hélas! me percent l'ame;
Et mes yeux obscurcis par mes larmes....

STRATON.

Madame,
Un étranger demande à vous entretenir.

MISIS.

Moi? Que me voudroit-il? Qu'on le fasse venir.

CHLOÉ.

C'est celui qui tantôt nous a parlé, je pense!

MISIS.

Il implore, peut-être, ici mon assistance.

Je reſſens trop les coups d'un deſtin rigoureux,
Pour n'être pas ſenſible au ſort des malheureux.

ÉPIMÉNIDE.

Les promeſſes des Dieux, Miſis, ſont infaillibles;
Vous en pouvez en moi voir des preuves ſenſibles.

MISIS.

Qu'entends-je?... O ciel! Que vois-je?... Eſt-ce une illuſion,
Qui ſur mes ſens troublés...

ÉPIMÉNIDE.

Non, non, ma fille, non;
C'eſt Épiménide.

CHLOÉ.

Ah!...

ÉPIMÉNIDE.

Le ciel vous le renvoie.

MISIS.

Je cede à ma frayeur... je ſuccombe à ma joie...
Mon Père.... je me meurs.

(*Elle tombe dans les bras d'Épiménide.*)

ÉPIMÉNIDE.

O ma chère Miſis !
Diſſipez votre effroi ; rappellez vos eſprits.

CHLOÉ.

Épiménide ! O ciel ! Eh quoi ! c'eſt vous, mon Père ?

(*Elle tombe aux genoux d'Épiménide.*)

ÉPIMÉNIDE, *embraſſant Chloé.*

Cher enfant, digne objet des ſoins de votre Mère...
Quelle faveur du ciel ! vous me rendez, grands Dieux,
Les plus doux de mes biens, & les plus précieux.

MISIS.

Revois-je la lumière, où m'eſt-elle ravie ?
Tiens-je embraſſé celui qui m'a donné la vie ?

ÉPIMÉNIDE.

Oui, ma fille, c'eſt lui ; c'eſt l'auteur de vos jours,
Qui, s'il eſt exaucé, rendra plus doux leur cours.

MISIS.

Hélas! préſentement quels vœux aurois-je à faire ?
Que demander aux Dieux ? Ils me rendent mon Père.
Je vous vois. Je jouis du bonheur le plus doux.
Quel barbare deſſein vous éloigna de nous ?

ÉPIMÉNIDE.

Vous le ſaurez ; rentrons. A votre ame étonnée
Venez donner le calme.

CHLOÉ.

O ciel ! quelle journée ?
Oſions-nous l'eſpérer ?

ÉPIMÉNIDE.

Venez, mes chers enfans ;
Que vos pleurs ſoient éteints dans mes embraſſemens.

(*A Straton.*)

Toi, prends garde, Straton, que perſonne, à cette heure,
Ne vienne nous troubler.



SCENE VIII.

STRATON, *ſeul.*

SOIT. A mon tour je pleure...
Elle lui va conter tous nos malheurs paſſés.
Il a, pour les ouïr, dormi ſans doute aſſez.
Pour ne plus retomber en diſgrace pareille,
Dès qu'il s'endormira, je veux qu'on le réveille.
Réfléchiſſons un peu dans mon particulier
A mon état futur. Il ne peut que briller.
D'Épiménide étant l'homme de confiance,
Mon poſte redevient un poſte d'importance,
Et des plus relevés. Une telle faveur
A mes pareils, enfin, me rend ſupérieur.
C'eſt pourquoi je prétends, dans l'emploi que j'e-
xerce,
N'avoir plus déſormais avec eux de commerce.



SCENE IX.

STRATON, DAVE.

DAVE, *à part.*

SACHONS ſi Léonide en ſecret peut parler....
Ah! Straton eſt ici! s'il pouvoit s'en aller,
Il nous feroit plaiſir. Il n'eſt pas néceſſaire
Qu'un Sujet tel que lui de ſi près nous éclaire.
Tâchons de l'éloigner. (*A Straton.*) Salut au grand Straton,
L'honneur de ce ſéjour.

STRATON.

Qu'eſt-ce? Que me veut-on?
Je ne parle à perſonne.

DAVE.

(*A part.*)

Hé! c'eſt moi qui... Je penſe
Qu'avec moi ce vieux fou fait l'homme d'importance:
Il ne faut pas pourtant me brouiller avec lui.

(*A Straton.*)

C'eſt Dave qui venoit. . .

STRATON.

Ah ! bon jour, notre ami.

DAVE, *à part.*

Sa gravité, ma foi, me paroît trop plaiſante.
Que veut dire cela ? (*A Straton.*) Quelqu'affaire importante
Vous occupoit, je crois ?

STRATON.

J'en ai plus d'une auſſi.

DAVE.

Que ce ne ſoit pas moi qui vous retienne ici.

STRATON.

Non ; nul ſoin à préſent autre part ne m'appelle ;
Et je reſte en ce lieu. . . .

DAVE, *à part.*

Maudite ſentinelle !

STRATON.

STRATON.

Quand vous êtes venu, mon eſprit s'occupoit
De la façon jadis que l'État ſe régloit,
Et comme il a changé de face & de figure.

DAVE.

Si vous aviez été Chef d'un Sénat, je jure
Que l'on vous auroit eu des obligations....
Tout auroit été mieux.

STRATON.

Ah! je vous en réponds.
Depuis aſſez long-tems j'entends la politique,
Et j'aurois retourné toute la République;
Allez, ont eût de moi tiré de grands ſecours:
Des hommes, j'aurois ſû prévenir tous les tours,
Les ſecrets ſouterrains, & les mauvaiſes trames;
J'aurois deſſous la clef tenu toujours les femmes.

DAVE.

Oh! ce ne ſont pas-là de petits Réglemens.

STRATON.

Cependant, je les ai tous rangés là-dedans.

(*Montrant ſa tête.*)

DAVE.

Le poids doit être lourd. Quelle tête eſt la vôtre !
Il faut que vous l'ayez plus épaiſſe qu'un autre.

STRATON.

Or, puiſque nous parlons ſur ce chapitre-là...

DAVE, *à part.*

Oh! l'impatientant diſcoureur que voilà !

STRATON.

On doit s'en rapporter au grand Épiménide,
Il m'a toujours trouvé d'un jugement ſolide ;
Nulle affaire chez lui ſans moi ne ſe traitoit,
Et lui-même, à moi ſeul, de tout ſe rapportoit...
Ne vous en allez point ; attendez que j'acheve.

DAVE, *à part.*

Il ne finira point. Que la peſte te creve !

STRATON.

Si bien donc que...

DAVE.

Je viens d'entendre votre nom,
Comme si l'on crioit: Oh! Straton! Oh! Straton!

STRATON.

Non; si l'on m'appelloit, je saurois bien l'entendre.

DAVE, *à part.*

Ah! qu'à propos ici Mélite se vient rendre!



SCENE X.

MÉLITE, STRATON, DAVE.

MÉLITE.

QUEL bonheur! Quel retour! Qui l'auroit pû pré-
voir?
Pour nous, pour nos Amans, quel favorable eſpoir!
Ne nous arrêtons point; tandis qu'Épiménide
Embraſſe ſes enfans, voyons ſi Léonide...

(*A Dave.*)

Ah! Dave, te voilà?

DAVE.

J'étois, vous le voyez,
Avec le bon Straton. C'eſt vous qui l'appelliez?
Ou ſon maître, ſans doute?

MÉLITE.

Oui; Straton, votre maître
Vous demande.

STRATON.

J'y cours.

DAVE.

Et le mien va paroître.

SCENE XI.

LÉONIDE, MÉLITE, DAVE.

DAVE.

O Seigneur Léonide, avancez ; il eſt tems.

LÉONIDE.

Ah! pour moi quelle joie! & quels raviſſemens!
Je ſais quel intérêt vous avez daigné prendre
Au ſort d'un malheureux...

MÉLITE.

Ce qui va vous ſurprendre,
Et qui doit redonner l'eſpoir à votre amour,
C'eſt que d'Épiménide...

LÉONIDE.

Oui, je ſais ſon retour.
Je ſors de chez mon oncle ; il vient de m'en inſtruire.
Quels heureux changemens ce retour va produire!
Mon oncle m'a chargé d'aller en ce moment
Dans Gnoſſe divulguer ce grand évenement :

J'aurois chez nos amis volé dans l'inſtant même,
Sans le deſir que j'ai de revoir ce que j'aime.
Non, je ne penſe pas, par cet eſpoir flatté,
Que rien ſoit au-deſſus de ma félicité.
Cependant la ſurpriſe où tout ceci me plonge,
Me fait appréhender que ce ne ſoit qu'un ſonge.
Reverrai-je Chloé ?

MÉLITE.

Je l'attends en ces lieux;
Et je crois que bientôt...

LÉONIDE.

Ah! je la vois; grands Dieux!



SCENE XII.

LÉONIDE, CHLOÉ, MÉLITE, DAVE.

LÉONIDE.

Ah! divine Chloé, feroit-il bien poffible
Qu'à mon cruel état vous montrant plus fenfible,
Vous ayez... Mais que vois-je ?

CHLOÉ.

Ah! Léonide, hélas!

LÉONIDE.

Qu'avez-vous donc ?

CHLOÉ.

Je crois que vous n'ignorez pas
Qu'Épiménide ici, grace au pouvoir fuprême,
Nous eft rendu. Mais, ciel! de mon malheur extrême
Vous n'êtes pas inftruit.

LÉONIDE.

Que dites-vous ?

MÉLITE.

Comment ?
Et quels nouveaux chagrins pourroient en ce moment ?...

CHLOÉ.

Épiménide, hélas! informé par ma mère
D'un hymen que je haïs & qui me désespère,
Le cœur encor trop plein de ses ravissemens,
Pour vouloir là-dessus plus d'éclaircissemens,
Et se persuadant qu'en mère juste & sage
Elle ne faisoit rien que pour mon avantage,
Dans cette confiance a trouvé son choix bon;
Et demain je serai la femme de Gnaton.

LÉONIDE.

O ciel! quel coup affreux à mon bonheur succede!

DAVE.

Et d'autant plus affreux, qu'il paroît sans remede.

MÉLITE.

Ne nous allarmons point, doucement. Dans le fond
On croit toujours les maux bien plus grands qu'ils ne sont;
Et quoique votre père ait enfin pû souscrire...

CHLOÉ.

Je ne me flatte point, & j'ai toujours oui-dire
Qu'Épiménide en tout étoit ferme, absolu,
Et ne changeoit jamais un dessein résolu.

LÉONIDE.

O ciel! ç'en eſt donc fait! Je n'ai plus d'eſpérance!
Faiſons face au Deſtin; armons-nous de conſtance,
Et courons où m'appelle un trop juſte devoir :
Je ſens tout ce que peut cauſer le déſeſpoir.
S'il ne s'agiſſoit pas ici d'Épiménide,
Peut-être verriez-vous expirer Léonide.
J'ai l'ordre de Nicandre; & je vais dans ce jour
De votre père à Gnoſſe annoncer le retour,
Raſſembler des amis, dont le zele ſincère
Appuiera hautement ce retour ſalutaire:
Et s'il eſt quelques gens aſſez ſéditieux
Pour...

CHLOÉ.

Ah! ciel! je crains bien que quelque audacieux,
Jaloux d'Épiménide, en cette conjoncture,
Et traitant hardiment ce retour d'impoſture,
Contre vous ne ſouleve...

LÉONIDE.

Ah! calmez cette peur.
Je n'ai devant les yeux que votre ſeul bonheur:
Il dépend de la gloire, enfin, de votre père;
Jugez ſi cette gloire à Léonide eſt chère.
Si le Sort à me nuire encor veut s'attacher,
Ah! Chloé, je n'aurai rien à me reprocher.

SCENE XIII.

CHLOÉ, MÉLITE.

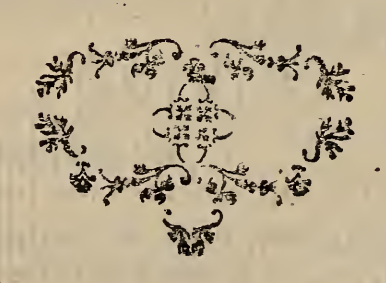
CHLOÉ.

OÙ va-t-il s'expoſer ? Ah ! ma chère Mélite...

MÉLITE.

De ceci, pourquoi craindre une fâcheuſe ſuite ?
Rentrons : de votre cœur chaſſez plutôt l'effroi ;
Et calmez, s'il ſe peut, le trouble où je vous voi.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GNATON, *eul.*

ON a cru m'abuſer ; la choſe eſt avérée,
Et vient d'être au Sénat par mes ſoins déclarée.
Pour prévenir le coup, j'ai ſû tout préparer ;
Et de cet impoſteur je prétends m'aſſurer.
Pluſieurs ſont de concert ; & l'on vient de m'apprendre
Qu'ils ſont tous là plupart aſſemblés chez Nicandre.
Nicandre qui me hait, ſans doute eſt leur appui ;
Et je n'attendois pas autre choſe de lui.
Aux environs d'ici, j'ai d'eſpace en eſpace,
Mis des gens affidés pour voir ce qui s'y paſſe ;
Et coupant court alors à de honteux projets,
De l'aveu du Sénat, j'ai des gardes tout prêts,
Afin qu'au premier ordre on arrête le traître.
Eh ! comment ! un fripon n'aura donc qu'à paroître,
Et dire effrontément, prenant un nom connu,
Qu'il étoit trépaſſé, mais qu'il eſt revenu ;

Qu'il veut ravoir ſes biens ; & forgeant une hiſtoire,
Sur quelque vraiſemblance on n'aura qu'à le croire ?
On punira le fourbe, où je me trompe fort.
Tout dépend à préſent d'appuyer mon rapport.
Straton, qu'on a payé pour dire l'impoſture,
Me ſeroit néceſſaire en cette conjoncture.
Je connois le coquin : il eſt intéreſſé.
Si pour dire un menſonge on l'a récompenſé,
Je lui ferai bien voir qu'il ſe trompe, je gage,
Et qu'une vérité rapporte davantage.
S'il veut diſſimuler, je puis, d'un autre ton. . .
Le voici juſtement.



SCENE II.

GNATON, STRATON.

GNATON.

STRATON? holà, Straton?
Approche. Je voudrois, puiſqu'ici je te trouve,
Un peu t'entretenir en ſecret.

STRATON.

Je m'approuve
De m'être tranſporté de ce côté, Seigneur,
Puiſqu'un tel entretien va me combler d'honneur;
J'ai ſouvent autrefois eu quelque conférence
Dans la ville de Gnoſſe avec gens d'importance;
Mais depuis qu'en ce lieu je me ſuis retiré...

GNATON.

Soit. Je crois que Straton étoit conſidéré.
Je voudrois...

STRATON.

Oh! c'eſt vous que chacun conſidère;
C'eſt vous...

GNATON.

Laiſſons cela. Parlons d'une autre affaire.

STRATON.

Votre rang, votre bien, vous mettent au-deſſus...

GNATON.

Faiſons treve, te dis-je, aux diſcours ſuperflus.
Sans m'interrompre ici, je veux que tu m'entende.
Je connois ta droiture, & je ſais qu'elle eſt grande;
Qu'on peut compter deſſus ; & je me ſuis flatté
Que le ſage Straton aimant la vérité,
Sur le fond de ſon cœur voudra régler ſa bouche,
Et qu'il me dira vrai ſur un fait qui me touche.

STRATON.

Voyons ſur quel ſujet je puis vous obliger :
Vous n'avez qu'à parler, Seigneur, m'interroger ;
De tout tems la franchiſe eſt en moi ce qu'on loue.

GNATON.

J'en ſuis pérſuadé. Je veux que tu m'avoue
Que le retour, enfin, d'Épiménide eſt faux ;
Et que l'on a jugé cette fable à propos,
Pour jetter l'épouvante en la rendant publique,
Et troubler aujourd'hui toute la République.
De ta bouche j'attends cette ſincérité.

STRATON.

Quoi! Seigneur, il s'agit de cette vérité?

GNATON.

Oui.

STRATON.

Ma foi, je ne puis le dire en confcience;
A déclarer ce cas j'ai de la répugnance;
Une forte raifon m'en empêche; & je croi...

GNATON.

A toutes tes raifons j'en puis oppofer, moi,
De plus fortes encore; & je veux bien t'apprendre
Que, fi tu ne la dis, je puis te faire pendre;
Mais au contraire, vois, fi tu l'avoue enfin,
Voici cent pièces d'or que je mets dans ta main.

(Il lui montre une bourfe.)

STRATON.

Je cede à vos raifons. Mais, Seigneur, fans rancune,
Quoi! cent pièces d'or?

GNATON.

Oui.

STRATON.

C'eſt cent raiſons contre une.

GNATON.

Point de déguiſement. Fais-y réflexion.

STRATON.

Puiſque l'on ne met point d'autre condition
Que de...

GNATON.

Non, j'en mets une ; elle eſt eſſentielle.
Le Sénat aſſemblé connoît déjà ton zele :
J'ai ſû le prévenir ; & ſans plus différer,
Le fait dont il s'agit, viens le lui déclarer.

STRATON.

Vous voulez vous moquer. Quoi ! me pourra-t-il croire ?
Il dira ſur le champ que je forge une hiſtoire.

GNATON.

Ce n'eſt pas ton affaire. Il faut en ce moment
T'expliquer au Sénat ſans réſerve ; autrement,
J'ai des gens là tout prêts, qui pourroient t'y conduire
De toute autre façon. Je veux bien te le dire ;
Ils te feroient jaſer plus fortement que jeu,
Avec certains apprêts, qui te plairoient fort peu.

STRATON.

Quoi! Seigneur?...

GNATON.

Résous-toi tout-à-l'heure, te dis-je;
Ou je vais...

STRATON.

Puisqu'ainsi la justice l'exige;
Je dirai tout; & prends la bourse, en vérité,
Pour vous rendre plus sûr de ma fidélité.



SCENE III.

CHLOÉ, MÉLITE, GNATON, STRATON.

MÉLITE.

STRATON, fort à propos nous te trouvons: écoute.
Mais n'apperçois-je pas Gnaton ? Il vient, sans doute,
Prendre part au plaisir que nous avons ici
Du retour d'Épim ?...

STRATON.

Oui ; nous en parlions aussi.

MÉLITE.

Il n'est pas au logis à présent : mais je pense
Que dans fort peu de tems nous aurons sa présence.

GNATON.

Fort bien. En attendant, je vais avec Straton
Dans Gnosse faire un tour, si vous le trouvez bon.
Ma foi vous aurez beau dissimuler, les Belles,
Et vouloir m'abuser par vos ruses nouvelles,
De votre Épiménide, à plaisir inventé...

STRATON.

Nous tardons trop long-tems, Seigneur, en vérité.

MÉLITE.

Comment? Expliquez-vous un peu mieux, je vous prie.

GNATON.

Viens au Sénat, Straton, prouver la fourberie.

MÉLITE.

Que veut dire ceci? Comment! Straton, tu peux...

GNATON.

Viens faire évanouir, par de juftes aveux,
Ce Fantôme vain...

STRATON.

Oui.

GNATON.

Cet être chimérique,
Avec lequel on veut tromper la République.



SCENE IV.

CHLOÉ, MÉLITE.

MÉLITE.

AH! le traître! où va-t-il? Et quelle fausseté
Va-t-il donc publier?

CHLOÉ.

Quelle infidélité!



SCENE V.

LÉONIDE, CHLOÉ, MÉLITE, DAVE.

LÉONIDE.

AH ! ma chère Chloé, reprenez l'eſpérance.
Chacun, d'Épiménide attendant la préſence,
Fait ſon plus doux bonheur d'un ſi flatteur eſpoir.
Tout le Peuple l'attend ; il demande à le voir.
Soit qu'encor ſa mémoire ici ſoit reſpectée,
Ou que du merveilleux on ait l'ame enchantée,
Perſonne ne paroît douter de ſon retour ;
Et tous nos citoyens béniſſent ce grand jour.

DAVE.

Oui, Madame, chacun eſt en réjouiſſance.
Le vin coule à longs traits ; par-tout on le diſpenſe,
Au-devant des Palais, à l'entour du Sénat :
C'eſt un avant-coureur du bonheur d'un État.

LÉONIDE.

L'eſpoir regne par-tout ; l'un ſe flatte ſans peine
De rentrer dans ſes biens ; l'autre, dans ſon domaine :

Celui-ci déplacé par des perſécuteurs,
Eſpère retrouver ſon rang & ſes honneurs:
Cet autre condamné par un noir artifice,
Prévoit qu'en ſa faveur s'armera la Juſtice.
Tous enfin, pleins de joie, au ciel levant les yeux,
Déjà de ce retour rendent graces aux Dieux.
Tous nos anciens amis raſſemblés par Nicandre,
Preſſés d'un même zele, au Sénat ſe vont rendre.
J'ai rempli mon devoir; & mon ſenſible cœur,
De cet heureux ſuccès partageant la douceur,
Et nageant dans l'eſpoir que le ciel vous envoie,
Goûte autant de plaiſir, reſſent autant joie,
Que ſi dans ce grand jour, où vos vœux ſont remplis,
Votre main de mes ſoins devoit être le prix.

CHLOÉ.

Ah! Léonide.

MÉLITE.

Il faut cependant vous apprendre
Qu'on traverſe les ſoins que vous venez de prendre;
Que, ſans crainte des Dieux, le perfide Straton,
Oubliant ſon devoir, & gagné par Gnaton,
Vient d'aller au Sénat, pour déclarer lui-même
Que l'on veut l'abuſer par un pur ſtratagême;
Et que d'Épiménide en un mot le retour
Eſt une fauſſeté.

CHLOÉ.

Quoi ! Straton, qu'en ce jour
J'ai vu faisi de joie...

LÉONIDE.

Est-il quelque apparence ?...

MÉLITE.

C'est, croyez-le, un complot fait en notre présence.
Nous en sommes témoins.

LÉONIDE.

O ciel !

DAVE.

Ah ! scélérat.

LÉONIDE.

Ne perdons point de tems : je cours jusqu'au Sénat.
De cette fausseté j'arrêterai la suite,
Qui par d'indignes cœurs ne peut qu'être produite ;
Et les lâches auteurs de ce complot enfin,
Quels qu'ils soient, périront aujourd'hui de ma main.

CHLOÉ.

Modérez le tranſport que vous faites paroître :
Vous n'aurez pas beſoin de vengeance, peut-être.

DAVE.

Empêchez, croyez moi, qu'il ne ſorte d'ici.
Il pourroit s'expoſer, & m'expoſer auſſi.

LÉONIDE.

Quoi donc! je ſouffrirai que cette perfidie...

CHLOÉ.

Un peu plus de prudence.

DAVE.

Oui; Chloé vous en prie.

MÉLITE.

Épiménide, ô ciel! vous ſauroit mauvais gré
D'un tel emportement...

DAVE.

Le voilà modéré.

MÉLITE.

Croyez-moi, n'allez point, en ſemblable occurrence,
Signaler ſon retour par quelque violence ;
Son ame fut toujours pour la paix, la douceur,
Et vous devez régler là-deſſus votre cœur.

LÉONIDE.

A vos ſages avis, hé bien! il faut ſouſcrire,
La prudence, au Sénat, va ſeule me conduire.
Pour confondre Gnaton & ſon indignité,
Je ne prétends m'armer que de la vérité.



SCENE VI.

CHLOÉ, MÉLITE.

CHLOÉ.

STRATON trahir ſon Maître ! Il commet un tel crime !
O ciel ! Épiménide en ſera la victime.
Le traître impunément va nier l'avoir vu.
D'abord, ſur ſon rapport l'eſclave ſera cru.
On dira que chez lui, s'il avoit vu ſon Maître,
Ses yeux facilement l'auroit ſû reconnoître ;
Et ſans approfondir, s'il impoſe...

MÉLITE.

En effet,
Dans quel triſte embarras ce traître-là nous met !
Tout ceci va cauſer des déſordres extrêmes.

CHLOÉ.

On va, de fauſſeté nous accuſer nous-mêmes.

MÉLITE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, votre père en ce jour,
Ne va-t-il pas dans Gnoſſe annoncer ſon retour ?

CHLOÉ.

Non, il agit, Mélite, avec plus de prudence.
Peut-il se présenter, sans avoir l'assurance
Qu'il sera bien reçu du peuple & du Sénat?
Hé! plût au ciel, hélas! qu'il voulût, sans éclat,
Rester auprès de nous dans cette solitude;
Et que du monde ici fuyant la multitude...

SCENE VII.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE.

Chers enfans, de mon sort partagez les douceurs:
Je trouve encor pour moi quelque amour dans les cœurs.

CHLOÉ.

Auriez-vous du Sénat appris quelque nouvelle?

MÉLITE.

Auroit-on confondu cet esclave infidelle?

ÉPIMÉNIDE.

De qui me parlez-vous?

MÉLITE.

Du perfide Straton,
Qui vient d'être gagné dans ce jour par Gnaton,

Pour aller divulguer, par un trait exécrable,
Que votre retour n'eſt que menſonge & que fable.

ÉPIMÉNIDE.

Straton auroit commis une telle noirceur!
Mais Gnaton n'eſt-il pas ce riche Sénateur
Dont m'a parlé Miſis, & qui, cette journée,
Devoit s'unir à vous par les nœuds d'hyménée?

MÉLITE.

Vous l'avez dit; & c'eſt juſtement celui-là:
Il eſt l'unique fils d'un certain Cratina...

ÉPIMÉNIDE.

Quoi! de mon affranchi, que je choiſis pour être
Gouverneur de mes biens?

MÉLITE.

Il a bien fait connoître
Quel amour il avoit pour votre revenu:
Il l'a ſi bien gardé, qu'on ne l'a pas revu.

CHLOÉ.

Hélas! ce fut celui dont l'ame impitoyable
Rendit encore plus dure notre état déplorable.

ÉPIMÉNIDE.

Je vois bien que les Dieux avoient, par les malheurs,
Résolu d'éprouver la vertu de vos cœurs.
Vous auriez, pour finir votre peine cruelle,
Aisément confondu ce Sujet infidele,
Pour peu que vous eussiez à ses yeux présenté
Cet écrit, que sur moi les tems ont respecté.

(*Il montre un papier.*)

Mais enfin, dites-moi, ce Gnaton, quel homme est-ce?

MÉLITE.

Il est, à dire vrai, de la plus simple espèce:
Il doit à ses grands biens son rang & sa faveur;
C'est la brigue & l'argent qui l'ont fait Sénateur.
A fort peu de génie, il joint la suffisance;
Pense suivant l'instinct, & parle comme il pense.

ÉPIMÉNIDE.

Misis, en sa faveur le cœur trop prévenu,
M'avoit de cet hymen tantôt entretenu:
Je l'avois approuvé; je le trouvois capable
De vous donner dans Gnosse un rang comsidérable;
Et je le regardois, dans ces occasions,
Comme le sage fruit de ses réflexions.

SCENE VIII.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE, DAVE.

DAVE.

LÉONIDE, mon Maître, & neveu de Nicandre,
M'a promptement chargé, Seigneur, de vous apprendre
Qu'aſſez près de ces lieux il vient de rencontrer
Des Gardes, qui de vous prétendent s'aſſurer.
Leur Chef, qui s'eſt trouvé de notre connoiſſance,
Sur le champ à mon Maître en a fait confidence,
Diſant qu'il avoit mis tous ſes gens en état,
Et qu'il n'attendoit plus qu'un ordre du Sénat.
Léonide, Seigneur, inſtamment vous conjure
De rentrer chez Nicandre en cette conjoncture.
Il va de ſon côté pour s'éclaircir du fait,
Et tâcher d'empêcher de cet ordre l'effet.

CHLOÉ.

Ah! Seigneur, ſauvez-vous de ce danger extrême.

DAVE.

Suivi de ſes amis, Léonide lui-même
Viendra pour votre fuite employer tout ſecours,
Et la favoriſer au péril de ſes jours.

ÉPIMÉNIDE.

Vous pouvez aſſurer le neveu de Nicandre
Que j'ai de tous ſes ſoins des graces à lui rendre;
Que je reconnoîtrai ce zele officieux.
Non, je ne prétends point m'éloigner de ces lieux.
J'entrevois les ſoupçons que mon retour fait naître,
Mais pour les diſſiper je n'aurai qu'à paroître.

CHLOÉ.

Hé! Seigneur, prévenez, en cette extrémité,
Des Sénateurs l'erreur & l'incrédulité.

MÉLITE.

Hé! quand même ils viendroient tous à vous reconnoître,
Vos ennemis ſeroient plus irrités, peut-être.

CHLOÉ.

Profitez, croyez-moi, de ce conſeil offert;
Et d'un péril certain mettez-vous à couvert.

ÉPIMÉNIDE.

Loin de prétendre ſuivre un conſeil ſi timide,
Je devrois à leurs yeux montrer Épiménide ;
Au-devant du danger courir en ce moment.
Tout ce qu'à vos frayeurs j'accorde ſeulement,
C'eſt d'attendre qu'ici...

SCENE IX.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

SEIGNEUR, c'eſt une lettre,
Que Gnaton dans vos mains m'a chargé de remettre.

ÉPIMÉNIDE, *lit.*

Lettre.

On aſſure par-tout que vous n'êtes pas mort,
Et qu'on vous reconnoît pour être Épiménide.
Malgré l'ardent amour qui vers Chloé me guide,

Je crois mal-aiſément un pareil jeu du ſort.
J'ai, je vous l'avouerai, cependant grande envie
De m'unir à Chloé par les nœuds les plus doux ;
Et ſi vous conſentez que je ſois ſon époux,
Je croirai tout de bon que vous êtes en vie.

Ce ſtyle eſt ſingulier. Peut-on écrire ainſi ?

(*A l'Eſclave.*)

Si ton Maître a beſoin d'être plus éclairci ;
Qu'il vienne, je l'attends.



SCENE X.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE.

ÉPIMÉNIDE.

Je vois peu d'apparence
Qu'il ait avec Straton eu quelque intelligence.

CHLOÉ.

Je crains que tout ceci ne ſoit un piége adroit
Pour vous mieux abuſer. Seigneur, quoi qu'il en ſoit....

MÉLITE.

Ah! j'apperçois Straton. Comment devant ſon Maître
Se juſtifiera-t-il?



SCENE XI.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE, STRATON.

MÉLITE.

Maudit ſcélérat!

CHLOÉ.

Traître!

STRATON.

Quels ſont ces termes-là? Comment donc! m'inſulter,
Lorſque chacun ici devroit me reſpecter;
Dans le tems que je ſuis de la vertu le guide
Quand moi-même au Sénat je rends Épiménide!

MÉLITE.

Quoi donc? que veux-tu dire?

STRATON.

On traite ainſi Straton!

MÉLITE.

Quoi! tu n'es pas ſorti tantôt avec Gnaton,
Pour aller au Sénat dire quelque impoſture?

STRATON.

Qui? moi! je n'ai rendu que la vérité pure.
Vous êtes dans l'erreur, & vous allez ſavoir
Quels honneurs aujourd'hui je viens de recevoir:
En voici le récit; préparez-vous d'entendre.
Sur le bruit qui par-tout venoit de ſe répandre
Touchant votre retour; & pluſieurs mal inſtruits
Divulguant à chacun que c'étoient de faux bruits;
Gnaton juſqu'au Sénat m'engage de paroître,
Pour dire de ce bruit tout ce qu'il en peut être,
Moyennant cet argent qu'entre mes mains il met.

(*Montrant une bourſe.*)

Oui, Seigneur, ai-je dit, vous ſerez ſatisfait.
Nous marchons; & bientôt nous voyons de la ville
Une ſuite nombreuſe arriver à la file:
Le monde groſſiſſoit, & s'augmentoit ſi bien,
Que tel que je ſuis, moi, je ne paroiſſois rien.
On perce enfin la foule, & l'on me fait paſſage.
Je voyois tous les yeux fixés ſur mon viſage;
J'entendois retentir de toutes parts mon nom.
Qu'eſt-ce donc qu'on veut faire au Sénat de Straton?

Disoit l'un. Moi, j'étois d'un air grave & tranquille.
Sa présence au Sénat, disoit l'autre, est utile;
Le Sénat le demande. Oh! cela flatte bien,
Je ne le cele point, le cœur d'un citoyen.
Je monte les dégrés; dans le Sénat j'arrive.
Qu'on me prête, ai-je dit, une oreille attentive.
Je viens exprès ici, je viens certifier
La vérité d'un fait, que je ne puis nier.
Épiménide vit; ceci n'est point frivole.
Les Dieux nous l'ont rendu; l'Oracle tient parole.
Je l'ai vu de mes yeux, plein de vie, existant;
Le grand Épiménide, en un mot, est vivant.
C'est notre Maître, enfin, que le ciel nous renvoie.
Chacun n'a répondu que par des cris de joie;
Mais des cris si perçans, & si multipliés,
Que plusieurs Sénateurs ont été réveillés.

MÉLITE.

J'ai peine, je l'avoue, à croire cette histoire.

STRATON.

Il faut me bâtonner, ou bien il faut me croire.
Oui, de tout le Sénat j'ai fait l'attention,
La surprise, la joie & l'admiration:
Et c'est avoir bien vîte acquis sa confiance,
Pour la première fois que j'y prends ma séance.

ÉPIMÉNIDE.

Straton, je ſuis charmé de ton affection :
Mais cet argent reçu gâte ton action.

STRATON.

Si vous ſaviez, Seigneur, comme ma conſcience
S'eſt long-tems révoltée, & s'eſt fait violence ;
Comme j'ai combattu, comme j'ai diſputé :
Ce n'eſt pas l'avoir pris, c'eſt l'avoir mérité.
Pour le Seigneur Gnaton, dont j'ai trompé l'attente,
Il n'a pas lieu, je crois, d'avoir l'ame contente :
Car il a vu tous ceux dont il avoit l'appui,
Sur mon récit naïf ſe tourner contre lui.
Fort précipitamment je l'ai vu diſparoître ;
Il a craint du Sénat les reproches, peut-être.
Nicandre a fait merveille ; & c'eſt ſur ſon aveu
Que contre ce Gnaton quelques gens ont pris feu.
D'autres doutent encore un peu ſur cette affaire ;
Mais férieuſement le Sénat délibère.
On y diſpute fort ; ou, du moins, je le croi :
Car on en a fermé les portes après moi.
Voilà ce que j'ai fait. Seigneur, que vous en ſemble ?

MÉLITE.

Je vois venir Gnaton ; le cœur me bat.

CHLOÉ.

Je tremble ;

STRATON.

Il ouvre de grands yeux, & paroît interdit.
Devant Épiménide il sera bien petit.

SCENE XII.

ÉPIMÉNIDE, CHLOÉ, MÉLITE, GNATON, STRATON.

GNATON.

C'Est vous apparemment qu'on nomme Épiménide ?
Aussi vous ai-je écrit : mon style est vif, rapide.
Pour vous, votre réponse est nue & sans apprêt,
Vous êtes sans façon, à ce qu'il me paroît ?

ÉPIMÉNIDE.

Je ne puis ignorer à quoi l'usage oblige :
Je connois les égards que le devoir exige.
Il n'est plus question ici que de savoir,
Qui de vous ou de moi doit le plus en avoir.

Apprenez ſeulement, ſi vous voulez l'entendre ;
Que la ſeule vertu, de moi peut tout attendre.

GNATON.

Je vous entends fort bien ; c'eſt à-peu-près le ton
Dont, avant votre mort, vous parliez, nous dit-on.
Ceci pourtant m'étonne ; & je ne crois qu'à peine
Qu'au bout d'un ſi long-tems au monde l'on re-
vienne.
Je ne ſais franchement ſi c'eſt vous ; en tout cas,
Soyez Épiménide, ou ne le ſoyez pas,
J'aime Chloé. Je crois qu'en homme juſte & ſage ;
Vous voudrez conſentir à notre mariage ;
Car enfin, je prévois qu'on vous a prévenu,
Et de vous je vois bien que je ſuis peu connu.

ÉPIMÉNIDE.

Je vous connois aſſez : Cratina, votre père,
Avoit ma confiance ; & pour ne vous rien taire...

GNATON.

Il la méritoit bien ; & je puis proteſter...

ÉPIMÉNIDE.

Non, non ; dites plutôt qu'il la put mériter.

Je ſais quel zele il eut, & quelle en fut la ſuite.
Comment juſtifier ſa barbare conduite ?
De ma triſte famille il cauſa le malheur ;
Il fut, de mes enfans mêmes perſécuteur ;
Et loin de leur donner les ſecours néceſſaires,
Par de honteux détours....

GNATON.

Dites que vos affaires
Étoient plutôt alors en fort mauvais état.
J'en connois le détail ; j'en ſais le réſultat ;
Je ſuis au fait de tout. La choſe eſt ſi viſible,
Que je pourrois prouver... Mais il n'eſt pas poſſible
Que vous vous ſouveniez de cela, vous ?

ÉPIMÉNIDE.

Vraiment,
Je ſuis charmé de voir un tel arrangement.
Puiſque vous avez ſû par des routes ſi claires,
Sans trop de ſoin, vous mettre au fait de mes affaires,
Tenez, de cet écrit examinez le ſens :
La dette, vous voyez, eſt de trois cents talens.

GNATON.

Ho bien ! les Magiſtrats jugeront cette affaire.

ÉPIMÉNIDE.

Ils pourront la juger, ainſi que je l'eſpère.

GNATON.

Ils jugeront d'abord ſi vous êtes vraiment Épiménide.

ÉPIMÉNIDE.

Allez, je ne crains nullement
D'en être méconnu. Je ne dois en attendre
Qu'une prompte juſtice ; ils ſauront me la rendre :
Je ne veux que paroître à leurs yeux une fois.
Qui pourroit mieux que moi leur parler de leurs loix,
Et tirer de l'oubli tant de maximes ſages,
Dont ils ont négligé les divins avantages ?
Ce n'eſt point que je veuille en leur ſociété
Aujourd'hui m'arroger aucune autorité :
Qu'ils n'appréhendent pas que jamais j'y prétende ;
Mais qu'on la rende aux loix ; c'eſt ce que je demande.
Je n'ai point des tréſors la vaine ambition ;
Je ne ſuis point tenté de leur poſſeſſion ;
J'en reconnois l'erreur, je l'avoue, & confeſſe
Que pour un ſage, hélas ! c'étoit une foibleſſe
De n'avoir pas, jadis, conſtamment refuſé
Les biens, dont tant de fois je fus favoriſé,

Et dont on crut devoir faire ma récompenſe.
Ce ſont les mêmes biens dont j'eus la jouiſſance,
Qui déjà contre moi ſoulevent dans ces lieux
L'es eſprits inquiets, & les cœurs envieux.
De ces biens déſormais je prétends fuir l'uſage,
Et de la pauvreté faire mon ſeul partage.
Heureux, ſi je pouvois, durant mes foibles ans,
Voir, du ſimple réduit qu'habitent mes enfans,
Mon exemple porter à tous les cœurs envie,
Et par-tout la vertu dans Gnoſſe rétablie !

GNATON.

Ce diſcours m'attendrit; je ſuis prêt à pleurer....
Non, il faut avec moi venir tous demeurer:
Donnez-moi votre fille, & conſentez...

CHLOÉ.

Mon père,
Si mon repos vous touche, & ſi je vous ſuis chère,
Au nom de tous les Dieux épargnez-moi l'horreur
D'accepter un hymen qui répugne à mon cœur.
Souffrez plutôt, ſouffrez que je paſſe ma vie
Dans ce même déſert qui flatte votre envie.
Ma ſeule ambition eſt de vivre avec vous;
Et ce ſera pour moi le deſtin le plus doux.

ÉPIMÉNIDE.

Je ſuis charmé, Chloé, de cet aveu ſincère:
De pareils ſentimens qui flattent votre père,

Et qui, ſans nuls efforts partent de votre cœur,
Si vous les conſervez, feront votre bonheur.

GNATON.

Quoi! malgré tous mes biens & mon amour ſincère,
Elle veut éluder! Quel ſeroit ce myſtère?
Allons, il faut avoir un peu de fermeté:
Servez-vous, croyez-moi, de votre autorité;
Et faites voir, montrant un cœur fier & rigide,
Que vous êtes ici vraiment Épiménide.

ÉPIMÉNIDE.

Vous ſerez ſatisfait dans le même moment:
Et pour vous en convaincre encor plus aiſément,
Quoique ce titre doive à vos regards ſuffire,
Tenez, je vous le rends.

GNATON, *recevant le papier & interdit.*

Je ne ſais plus qu'en dire...

ÉPIMÉNIDE.

L'avantage aujourd'hui que j'en retirerois,
Captiveroit mon cœur plus que je ne voudrois.

GNATON.

Oui, pour Épiménide on doit vous reconnoître.
Si vous ne l'êtes pas, vous méritez de l'être :
Et je vois à préfent....

SCENE DERNIERE.

ÉPIMÉNIDE, LÉONIDE, CHLOÉ, MÉLITE, GNATON, STRATON.

LÉONIDE.

Venez, Seigneur, venez
Jouir de tous les droits qui vous font deftinés.
Le Sénat qui du peuple a reçu le fuffrage,
Vient ici pour vous rendre un éclatant hommage.
Mon oncle, à ma priere, a daigné confentir
Que je priffe le foin de vous en avertir.

ÉPIMÉNIDE.

Sage & digne neveu du vertueux Nicandre,
De l'amour des Gnoffiens mon cœur doit tout attendre :

Ce zele, dont par vous je ſuis trop honoré,
De leur affection m'eſt un gage aſſuré.

LÉONIDE.

Mais que vois-je? Gnaton!... Ciel! de ma deſtinée,
Je ne dois plus douter. Ah! de cette hyménée
Ne ſoyons pas témoins; & plutôt que mes yeux...

ÉPIMÉNIDE.

Léonide, arrêtez. D'où vient que de ces lieux?...
Mais que vois-je? ma fille en larmes! Léonide
Au déſeſpoir!

GNATON, *à Chloé.*

Ah! ah! ma foi, ceci décide.
Ne vous contraignez point; préſentement je voi
D'où vient l'averſion que vous aviez pour moi.

LÉONIDE.

Ah! Seigneur, vous venez de découvrir vous-même
De mon cœur accablé la paſſion extrême,
Qui, ſi mon déſeſpoir n'en arrête le cours,
Fera, je le prévois le malheur de mes jours.

CHLOÉ.

Si je n'ai pû, Seigneur, dans ces triſtes allarmes,
Étouffer mes ſoupirs, & retenir mes larmes....

ÉPIMÉNIDE.

Je ne m'oppoſe point à de ſi tendres nœuds.
Voudrois-je, mes enfans, vous rendre malheureux ?
Et lorſque dans ce jour chacun ici s'empreſſe,
A me marquer quelle eſt de ſon cœur l'allégreſſe,
Vous-mêmes aux regrets, aux pleurs abandonnés,
Seriez-vous donc ici les ſeuls infortunés ?

LÉONIDE.

Ah! Seigneur, quel bonheur! quel plaiſir!...

CHLOÉ.

Ah! mon père!

GNATON.

Je me ſens tout-à-coup par un retour ſincère...
L'excès de leur amour.... votre cœur généreux...
Me trouble.... m'attendrit... me confond... & je veux....
Je paye aux deux Amans cette reconnoiſſance ;
Et regrette Chloé moins que votre alliance.

ÉPIMÉNIDE.

Les nobles mouvemens que vous me faites voir,
Et ce tendre retour, ſurpaſſant mon eſpoir,
Et ne pouvant partir que d'un cœur magnanime,
Ils vous feront garants de toute mon eſtime.

Allez trouver Mifis, ma fille, en cet inftant ;
Allez la préparer aux honneurs qu'on me rend :
Diffipez fes ennuis ; fon ame eft inquiette,
Et n'a dans ce moment qu'une joie imparfaite.
Nous, allons prévenir le Sénat en ces lieux,
Et de notre deftin rendre graces aux Dieux.

Fin du troifieme & dernier Acte.



LE
MARIAGE
FAIT PAR LETTRE
DE CHANGE,
COMÉDIE
EN VERS ET EN UN ACTE;

Avec un Divertiſſement, augmenté de la Muſique.

Par M. Poisson.

Repreſenté pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 13 Juillet 1735.

ACTEURS.

CLÉON, *Riche Négociant.*

PHILINTE, *Ami de Cléon.*

OLIMPE, *Tante de Philinte.*

HORTENSE, *Prétendue de Cléon.*

Une INCONNUE.

FRONTIN, *Valet de Cléon.*

HABITANS DE L'ISLE.

La Scene est au Canada.



LE MARIAGE
FAIT
PAR LETTRE DE CHANGE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*



Depuis quinze ans, mon Maître a fait fortune ici ;
Et moi, j'y suis Valet depuis quinze ans aussi.
Hors les biens, le mérite, & je crois, la naissance ;
Il n'est entre-nous deux aucune différence.
Je suis tout comme lui. Je m'abuse ; & je voi
Que cette différence est tout, en bonne foi.

Sortons de cette erreur. Voilà notre folie.
Venu souvent de rien, voilà comme on s'oublie.
Parce qu'avec Cléon je suis assez lié,
Que je vis avec lui comme un Associé,
Qu'en ce lieu mon aisance est semblable à la sienne,
Que mon bien est le sien, que sa Caisse est la mienne;
Et que l'argent nous vient comme un flux & reflux,
Je change de nature, & ne me connois plus !
Soyons plus raisonnable. Ah ! qu'on en voit paroître,
Qui changeroient leur ton, s'ils vouloient se connoître !

SCENE II.

PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

Que fais-tu là, Frontin ?

FRONTIN.

Moi, je m'entretenois
Sur la foiblesse humaine, & je moralisois.
C'est de cette façon que mon esprit s'éguise.
Lorsque je me vois seul, d'abord je moralise.
Depuis que je me fais à l'air du Canada.....

PHILINTE.

Dis-moi, mon cher Frontin, Cléon seroit-il là ?

FRONTIN.

Oüi, Monſieur.

PHILINTE.

Que fait il ?

FRONTIN.

Ce n'eſt plus au Commerce
Qu'il s'applique ; Monſieur, un autre ſoin l'exerce.
Il calcule à préſent tout ce qu'un tendre amour
Rapporte de ſoupirs, & de larmes par jour.
L'Amour vient le troubler au fond de l'Amérique ;
Qui l'eût dit ? Et ſi près de la Mer Pacifique !
Il a, dans ſes Diſcours & dans ſes Actions,
Depuis un certain temps mille diſtractions ;
Il parle toujours ſeul ; & même hier à table,
» Quel objet ! (diſoit-il) Quel eſprit agréable !
» Ah ! que je ſuis charmé ! Comme il me regardoit,
Je croyois que c'étoit de moi dont il parloit.

PHILINTE.

Bon ! Pour toi peux-tu prendre un ſemblable langage ?

FRONTIN.

Voilà comme ſouvent ſe trompe le plus ſage.
Mais ne ſçavez-vous point quelle eſt la belle Iris,
Dont il eſt devenu ſi vivement épris ?

PHILINTE.

Il eſt donc amoureux ? L'aventure eſt plaiſante !

FRONTIN.

Je ne la trouve pas pour lui divertiſſante ;
Et ce nouvel amour va le mettre en des lacs ;
Qui pourront lui cauſer de triſtes embarras.
Car vous ſçavez, Monſieur, que par correſpondance
Il lui doit arriver une épouſe de France ;
Que par ſa Lettre écrite à ſon correſpondant,
Il promet ſatisfaire à ſon engagement ;
Qu'avec la cargaiſon cette Belle envoyée,
Voudra que ſur le champ la Lettre ſoit payée.
Il n'en faut point douter. Moi, j'admire Cléon.
Fit-on jamais hymen d'une telle façon ?
Il traite d'une femme, avec pleine franchiſe,
Comme un négociant traite de marchandiſe.
Par ma foi, j'ai trouvé ſi comique le fait,
Que j'ai voulu tirer de ſa lettre un extrait.
Je crois l'avoir ſur moi. Vous allez voir le ſtyle ;
Et la précaution d'un commerçant habile.

(*Il lit.*)

Numero..... & cætera.

Plus, attendu que j'ai beſoin d'une femme, & que je n'en trouve point ici qui ſoit d'aſſez bonne fabrique, ne manquerez de m'envoyer par le premier vaiſſeau une fille de la qualité & figure qui ſuit. De Dot je n'en demande point.

Il a raiſon : les biens qu'il poſſéde aujourd'hui,
Sont plus que ſuffiſants & pour elle & pour lui.

(*Il lit.*)

Du reste, d'honnête famille ; entre vingt & vingt-cinq ans ; de visage agréable ; d'humeur douce ; de mœurs sans reproche ; d'un bon usé ; & de constitution assez forte pour résister au changement de climat, & supporter l'état du mariage ; & qu'il ne soit besoin d'un second envoi, si le premier venoit à manquer ; à quoi il faut obvier autant qu'il se pourra, vû l'éloignement & les risques du transport.

La prémiere, Monsieur, fit un triste voyage :
Nous nous entretiendrons, après, de son naufrage.

(*Il lit.*)

Arrivant ici, conditionnée comme ci-dessus, & rapportant la présente lettre endossée de votre part, ou du moins copie d'icelle, marquée au numero Sept, bien & dûment légalisée, à ce qu'il n'y ait erreur ou surprise, je m'oblige & m'engage à acquitter ladite lettre, en épousant dans les six mois la personne qui en sera chargée. En foi de quoi j'ai signé la présente, & cætera.

Voilà son mariage arrêté plaisamment !
Il se fait sur la foi de son correspondant.

PHILINTE.

La lettre qu'il écrit ne doit point te surprendre :
Car, à l'égard du style, il est bon de t'apprendre,
Que Cléon, sur ce ton, n'écrit uniquement
Que pour se faire entendre à son correspondant.
Chez les gens de trafic ce style est en usage.
Ils ne comprennent rien à tout autre langage.

C'eſt leur genre d'écrire ; il tient du vrai fermier :
Et Cléon, j'en ſuis ſûr, en a ri le premier.

FRONTIN.

Je m'étonnois auſſi de ce ſtyle féroce ;
Car Cléon noblement ſçait faire ſon négoce.
Pour moi, je ſuis ſurpris, attendu le danger,
Qu'une fille pour lui riſque de voyager,
Après le triſte ſort qu'on ſçait qu'eut la premiere.

PHILINTE.

Qu'il faiſoit donc venir de la même maniere ?

FRONTIN.

Vraiment, pour l'épouſer elle venoit exprès.
Avec pareille Lettre : & quelques mois après,
On nous apprit ici qu'elle avoit fait naufrage ;
Que le vaiſſeau périt avec tout l'équipage :
C'eſt depuis près d'un an qu'arriva ce malheur.
Mon maître, quelque temps, en eut de la douleur.
Mais comme elle eſt partie enfin pour l'autre Monde,
Il veut s'en conſoler avec une ſeconde.
Il va donc arriver une femme pour lui ;
Et le voilà d'une autre amoureux aujourd'hui.
A ſa Lettre de Change il faut qu'il ſatisfaſſe.
Et c'eſt là, j'en ſuis ſûr, le point qui l'embarraſſe.

PHILINTE.

Cléon ne ſera pas long-temps embarraſſé,
Et peut voir dès ce jour ſon feu récompenſé.

FRONTIN.

Dès ce jour ? Et comment ? Ma ſurpriſe eſt extrême.

PHILINTE.

En recevant la main de la Beauté qu'il aime.

FRONTIN.

Et que fera-t-il donc de celle qui viendra ?
Voilà mon embarras.

PHILINTE.

Mais. . . . il l'épouſera.

FRONTIN.

Monſieur, vous voulez rire. Eſt-ce une loi commune
D'avoir en ce pays deux femmes, au lieu d'une ?

PHILINTE.

Devine, ſi tu peux. Je vais trouver Cléon.



SCENE III.

FRONTIN, *ſeul.*

QUE je devine, moi? Je n'eus jamais ce don.
Deux épouſes!... je vois tout le nœud de la Piéce.
L'une ſera ſa femme; & l'autre ſa maîtreſſe.
Oui ſans doute, voilà le myſtere éclairci.
C'eſt la mode de France; elle vient juſqu'ici.

SCENE IV.

CLÉON, PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

JE ne vais pas plus loin, puiſqu'ici je te trouve.

CLEON.

J'allois auſſi te voir. Ami, ce que j'éprouve
Ne ſe peut exprimer. Que je ſuis malheureux!
Tu me vois.... (*à Frontin*) Laiſſe-nous.



SCENE V.

CLÉON, PHILINTE.

CLÉON.

TU me vois amoureux;

PHILINTE.

Tout de bon? Et de qui?

CLÉON.

De ta belle parente:
Ah! que ton sort est doux, & celui de ta tante!
Vous possédez tous deux cette jeune Beauté,
Dont les graces, l'esprit, ... Ah! j'en suis enchanté.

PHILINTE.

Je m'étois apperçu, puisqu'il faut te le dire,
Que ses yeux, sur ton cœur, avoient pris quelque empire:
A son premier abord tu parus te troubler;
Et je me gardai bien de vouloir t'en parler,
Sçachant que tu devois bientôt faire alliance
Avec celle qui vient exprès pour toi de France;
Et j'aurois souhaité du meilleur de mon cœur
Qu'Hortense, au lieu de celle.... ?

CLÉON.

Et voilà ma douleur!

Tu m'as plus de cent fois inſtruit de ta famille ;
Sans jamais me parler de cette aimable fille.
Ah ! puiſque tu ſçavois que juſqu'en ces climats
Elle viendroit. . . . .

PHILINTE.

Ma foi, je ne l'attendois pas.

CLÉON.

Je me ſuis engagé, ſans croire que mon ame
Pût jamais être ici ſuſceptible de flâme ;
Je me ſuis engagé. . . . (Quelle folle action !)
Sans amour, ſans conſeil, & ſans réflexion.
Je voulois prendre femme ; & dans cette contrée
Je crus, voyant d'ailleurs ma fortune aſſûrée,
Qu'un doux hymen manquoit à ma félicité ;
Et je me mariois pour la ſociété.
Qui penſoit qu'en ces lieux un objet tout aimable
Viendroit mettre en mon cœur le trouble qui m'accable.
Aurois-je pû prévoir qu'en ces lointains climats
Tout-à-coup il viendroit ? . . . Allons, n'y penſons pas.

PHILINTE.

Allons, mon cher Cléon, il faut bien, en grand homme,
Prendre ici ton parti.

CLÉON.

Mais ce parti m'aſſomme :
Quand je ſonge à préſent qu'il faut par d'autres nœuds
Que je ſois captivé. . . . Quel parti rigoureux !

Ah ! si j'osois ici, Philinte, avec franchise
T'ouvrir à fond mon cœur ; l'amitié l'autorise.

PHILINTE.

Que dis-tu ? Ce seroit entre-nous la trahir,
Si ton cœur tout entier hésitoit de s'ouvrir.
Parle donc.

CLÉON.

Ce discours me rassure, & d'avance
Fait naître dans mon cœur une douce espérance.
Tu peux me rendre heureux.

PHILINTE.

Et de quelle façon ?

CLÉON.

Ne te lasses-tu point de demeurer garçon ?

PHILINTE.

Pourquoi cela ? Depuis que je suis dans cette Isle,
Mon cœur, je l'avouerai, jouit d'un sort tranquille.

CLÉON.

L'hymen te fait-il peur ?

PHILINTE.

Il pourroit m'étonner.

(*A part.*)

(Où cette question va-t-elle nous mener ?)
Non, qu'autrefois je n'eusse en lui trouvé des charmes,
Avec celle pour qui j'ai versé tant de larmes ;

Et puiſque j'en rappelle ici le ſouvenir,
De ce ſujet, Cléon, je vais t'entretenir,
Et t'en veux, en deux mots, faire un récit fidele.
Je devins, à Paris, amoureux d'une Belle,
Toute pleine d'eſprit, de graces, & d'appas :
Mes ſoins, je l'avouerai, ne lui déplaiſoient pas.
Comme elle dépendoit de parens durs, bizarres,
(Il s'en trouve par-tout ; ceux-là ne ſont pas rares :)
Nous ne pouvions nous voir qu'avec précaution.
Enfin, je pris un jour la réſolution
D'aller leur demander Camille en mariage.
(C'eſt le nom qu'elle avoit :) long-tems on m'enviſage,
Sans me répondre rien ; & dans le même inſtant
On va prendre la fille, & la mettre en Couvent.
Ce procédé, pour moi, fut d'autant plus ſenſible,
Que de revoir Camille il me fut impoſſible.
J'employai vainement artifice, détour.
Je ne pus découvrir le lieu de ſon ſéjour ;
Et j'appris par la ſuite, en ma douleur profonde,
Qu'elle avoit réſolu de renoncer au monde.
De ce revers mon feu ne fut point amorti ;
Mais je m'armai de force ; & je pris le parti
De venir en ces lieux vivre près d'une tante,
Qui, de me retrouver, parut aſſez contente.
Depuis deux ans, je vis tranquillement ici.
Voilà, mon cher Cléon, mon ſort en racourci.

CLÉON.

Le temps ſçait mettre un terme à toutes nos foibleſſes.
Ami, je te connois plein de délicateſſes.

Mais pourrois-tu, mon cher, être ſi ſcrupuleux
Que de ne vouloir point lever l'obſtacle affreux
Qui s'oppoſe à ma flamme ? Ah ! tu pourrois le faire.

PHILINTE.

Explique-moi comment je puis te ſatisfaire.

CLÉON.

Cette fille, qu'enfin j'ai promis d'épouſer....

PHILINTE.

Eh ! bien ?

CLÉON.

Au lieu de moi, je puis lui propoſer..
Pour époux....

PHILINTE.

Et qui ?

CLÉON.

Toi. C'eſt là mon eſpérance.

PHILINTE.

Je te ſuis obligé de cette préférence.
C'eſt-à-dire qu'il faut, aux dépens de ma foi,
Faire honneur à ta Lettre, & la payer pour toi ?
Je voudrois t'obliger du meilleur de mon ame,
Et te ſoulagerois volontiers d'une femme ;
Mais je me ſuis lié par ſerment, de façon
Que je me vois forcé de demeurer garçon.
J'en ſuis fâché.

CLÉON.

Voilà mon eſpérance vaine.

PHILINTE.

Quoique ton embarras me faſſe de la peine,
Je ne puis m'empêcher de le trouver plaiſant ;
Dans le fond.

CLÉON.

En effet, il eſt fort amuſant !
Ah ! morbleu, que n'es-tu maintenant à ma place ?

PHILINTE.

Auſſi veux-tu m'y mettre ; & moi, je t'en rends grace.

CLÉON.

Tu ne rirois pas tant.

PHILINTE.

Peut-être. Mais, dis-moi
Cette fille vient-elle aujourd'hui ?

CLÉON.

Je le croi.
Que pour moi déſormais je prévois de contrainte !
J'en ai dejà ſenti de cruelles, Philinte.
Ah ! qu'à ſe déguiſer mon cœur ſouffre de maux !
Il en éprouve, ami, tous les jours de nouveaux :
Mais celle qui ſur-tout ici m'impatiente,
Te le dirai-je ? C'eſt . . .

PHILINTE.

Qui ſeroit-ce ?

CLÉON.

Ta tante.

Je ne la conçois point. Il ſemble, à tout moment,
Qu'elle prenne plaiſir à cauſer mon tourment.
Elle a des queſtions qui me feroient connoître
Qu'elle a pu, de mon cœur... Mais je la vois paroître.
Ami, de tout ceci ne vas rien découvrir.

PHILINTE.

Ah ! Cléon, que dis-tu ? J'aimerois mieux mourir.



SCENE VI.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE.

CLÉON.

ET comment ſans la Niéce ? . . .

OLIMPE.

Elle eſt dans la parure ;
Car elle veut ici recevoir la future.
On aſſûre par-tout qu'elle arrive aujourd'hui.
Que vous allez avoir en ce jour de joie !

CLÉON.

Oüi.

(*A part.*)
Ah ! que je vais ſouffrir !

OLIMPE.

Parlons en conſcience ;
Ne vous êtes-vous point fait ſon portrait d'avance ?
Car on ſe fait toujours des portraits à ſon gré.

CLÉON.

Moi ? Non ; je ne me ſuis encor rien figuré.

OLIMPE.

Je m'imagine, moi, qu'elle eſt brune, piquante ;
Qu'elle a les yeux brillants, & la bouche riante,

Une humeur enjouée, avec l'efprit parfait.

CLÉON.

Ah ! Ciel, elle me fait d'Hortenfe le portrait.

OLIMPE.

Une taille, à peu près, comme celle d'Hortenfe,
L'aimeriez-vous ainfi ?

CLÉON.

Qu'il faut de patience !

OLIMPE.

Ma niéce eft faite au tour : parlez donc.

CLÉON.

Oui, vraiment.

OLIMPE.

Vous avez aujourd'hui l'air bien indifférent.
A quoi fongez-vous donc ? Eft-ce à votre négoce ?
On doit être plus gai, la veille d'une nôce.
Peut-être voulez-vous feul vous entretenir.
Je retourne empêcher Hortenfe de venir.
Nous vous détournerions. . . .

CLÉON.

Et non, non, non, Madame ;
Croyez que. . . .

OLIMPE.

Vous voulez fonger à votre femme ;
Ce feroit vous contraindre, & vous défobliger. . . .

CLÉON.

Et non, Madame, non, je n'y veux point ſonger....

(*A part.*)

Ah! Ciel! quel embarras!

OLIMPE.

Parlons donc d'autre choſe.

Sçavez-vous le parti qu'à ma niéce on propoſe?

CLÉON.

Un parti?

OLIMPE.

Des meilleurs qui ſoient dans ces pays;

Un homme de Québec; mais tout des plus polis.

CLÉON.

(*A Philinte.*)

Tu ne m'en as rien dit?

PHILINTE.

Moi, j'allois te l'apprendre.

OLIMPE.

Combien de temps faut-il, dites-moi, pour ſe rendre

A Québec?

CLÉON.

Quoi! Déjà ſonger à ſon départ!

OLIMPE.

Il faut bien qu'elle parte; & plûtôt que plus tard.

Car entre nous, Cléon, l'affaire eſt terminée.

CLÉON.

(*A part.*)

Ciel !

OLIMPE.

Tout eſt arrêté ; la parole eſt donnée ?

CLÉON.

Elle eſt donnée ?

OLIMPE.

Eh ! quoi ! vous paroiſſez ſurpris !

CLÉON.

Je vous dirai comment, & pourquoi je le ſuis.
Votre niéce eſt à peine en ces lieux arrivée,
Qu'il faut qu'elle vous ſoit tout d'un coup enlevée.
C'eſt depuis quinze jours qu'elle eſt ici, je croi ?

OLIMPE.

C'eſt depuis près d'un mois que ma niéce eſt chez moi.

CLÉON.

Suffit-il de ce temps pour jouir d'une niéce,
Qui plaît infiniment, qu'on aime avec tendreſſe ?
Ah ! que j'en crains pour vous la ſéparation !

OLIMPE.

J'en aurai, je l'avoue, un peu d'affliction.

CLÉON.

Il faudroit différer, Madame, ce voyage.
D'ailleurs le mauvais temps à cela vous engage.

On ne s'embarque point du tout dans ces temps-ci.
Philinte que voilà.... peut vous le dire aussi.

PHILINTE.

Tu te trompes, Cléon; c'est le temps des voyages.

CLÉON.

Non, non, ce ne l'est pas; & l'on voit des naufrages
Si fréquents à présent....

PHILINTE.

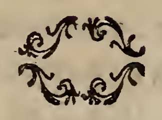
Allez le temps est beau.
Hortense peut partir, croyez-moi.

CLÉON, *à part.*

Le bourreau!

OLIMPE.

Mais elle ne vient point. Je cours au-devant d'elle;
Et vais vous l'amener.



SCENE VII.

CLÉON, PHILINTE.

CLÉON.

Tu montres peu de zèle
Pour un ami, Philinte ; au contraire, il paroît
Que tu ris de mon ſort, loin d'y prendre intérêt :
Je ſçais que le changer ſeroit choſe impoſſible.
Mais tu devrois au moins y paroître ſenſible.

PHILINTE.

Veux-tu que je te diſe ici mon ſentiment ?

CLÉON.

Parle.

PHILINTE.

Je ne te trouve à plaindre nullement.

CLÉON.

Je ne ſuis point à plaindre ! Ah ! ah ! ceci m'étonne.
Eſt-ce que ta raiſon quelquefois t'abandonne ?

PHILINTE.

Je vais te dire plus. Je voudrois, par ma foi,
Avoir dans mon amour même deſtin que toi.

CLÉON.

Sçais-tu que ton discours ici m'impatiente
Mille fois plus encor que tous ceux de ta Tante ?
Quoi ! je perds ce que j'aime, & tu veux aujourd'hui
Envier le destin que mon cœur éprouve ?

PHILINTE.

Oui.

CLÉON.

Je ne puis concevoir....

SCENE VIII.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE.

OLIMPE.

VOici ma niéce Hortense.

HORTENSE.

Oui, je viens, à Cléon, faire ma révérence.

CLÉON.

Ah ! quel honneur pour moi ! Mais qu'est-ce que j'apprends ?
Vous ferez un heureux, & bien des mécontens.
Quoi ? Nous allons vous perdre ? O ciel ! est-il possible!

HORTENSE.

HORTENSE.

Cette perte, pour vous, eſt-elle ſi ſenſible ?

CLÉON.

Oui, ſans doute; elle l'eſt plus que vous ne croyez.

HORTENSE.

Tout de bon ?

CLÉON.

Tout de bon.

HORTENSE.

Ah ! Cléon, vous riez.
Je regarde cela comme une politeſſe...

CLÉON.

Politeſſe, ou tendreſſe....

HORTENSE.

Oh ! C'eſt une autre eſpéce.
Reſervez la tendreſſe à préſent, croyez-moi,
Pour celle à qui bien-tôt vous donnez votre foi.
Il faut la conſerver toujours à votre épouſe;
Qu'elle l'ait toute entiere. En ſerois-je jalouſe ?
Au contraire, je veux que vous l'aimiez autant
Qu'elle prendra de joye à vous rendre content;
Voir par vous aujourd'hui votre épouſe chérie,
Eſt le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie.

CLÉON.

Quelle en eſt la raiſon ? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Votre cœur à cela prend-il tant d'intérêt ?

HORTENSE.

Une union parfaite émeut si fort mon ame,
Que cette seule idée & m'enchante, & m'enflâme.
A celui qui m'attend, & qui m'est destiné,
Aussi je vais offrir un cœur passionné.
Que l'Hymen & l'Amour vont nous être propices !
Que nous allons goûter de charmes, de délices !
Que mon cœur. . . .

CLÉON.

Vous percez le mien de mille coups.

HORTENSE.

Et comment ? Qu'est-ce donc que cela fait à vous ?

CLÉON.

Il est vrai ; j'oubliois. . . . .

OLIMPE.

Avouë ici, ma niéce,
Que Cléon auroit bien mérité ta tendresse ;
Et que si tu n'étois liée en d'autres nœuds,
Vous auriez pû goûter ensemble un sort heureux.
L'aimable caractere !

HORTENSE.

Il mérite qu'on l'aime.

OLIMPE.

Toujours d'égale humeur, d'une douceur extrême.
C'est la douceur qui plaît dans un engagement.

X

SCENE IX.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, on apperçoit venir un bâtiment
Aſſez proche d'ici. Ce pourroit être celle
Qui vient exprès pour vous....

CLÉON, *lui donnant un ſoufflet.*

Voilà pour ta nouvelle.

FRONTIN.

Admirez la douceur !

HORTENSE.

A propos, j'oubliois
Que je porte ſur moi, parmi pluſieurs billets,
Une lettre, Monſieur, que j'ai ſur vous à prendre.

CLÉON.

Une lettre ?

HORTENSE.

Ceci ne doit point vous ſurprendre.

PHILINTE.

(*Bas à Olimpe.*)
Ecoutons.

HORTENSE.

Aſſez loin votre renom s'étend ;
Et je ſçais que, pour moi, c'eſt de l'argent comptant.

CLÉON.

Avec bien du plaiſir je payerai, Madame.
Voyons. Ciel ! c'eſt ma Lettre ! Ah ! quel trouble en mon ame !
Ne me trompé-je point ? Voyons l'endoſſement.
C'eſt juſtement le ſeing de mon correſpondant.
Se pourroit-il ? . . . . Liſons. (*Il lit.*) Celle qui doit remettre . . . .
(Que mon cœur eſt troublé !) (*Il lit.*) dans vos mains cette Lettre,
Eſt la perſonne en queſtion,
Dont je ſerai la caution.
Vous pouvez l'épouſer avec pleine aſſûrance.
Elle eſt ſage, bien née ; & ſon nom eſt Hortenſe.
Que vois-je ? Juſte ciel ! Ah ! Madame, c'eſt vous !
Il faut que mon tranſport éclate à vos genoux.
Mais depuis quand ici ? Je ne ſçaurois comprendre
Pourquoi juſqu'à préſent . . .

HORTENSE.

Vous allez tout apprendre.
En arrivant ici, je formai le deſſein
De connoître celui qui demandoit ma main,

Et de m'en informer secrettement dans l'Isle :
J'en trouvai le moyen heureusement facile.
Madame, qu'un hazard avoit conduite au port,
Me voyant débarquer, s'en vint à mon abord ;
Et d'un cœur généreux faisant voir tout le zèle,
M'offrit, sans me connoître, un asyle chez elle.
J'acceptai de bon cœur ses propositions ;
Je lui fis un aveu de mes intentions ;
Et secondant ici ma ruse avec adresse,
Elle me fit passer à l'instant pour sa niéce.
J'ai, sous ce nom, causé quelque temps votre erreur ;
Par lui, j'ai satisfait & mes yeux & mon cœur.
Acceptez donc ma main, puisqu'elle vous est chere ;
Trop heureuse, qu'Hortense à Cléon ait sçû plaire !

CLÉON.

(*A Olimpe.*) (*A Philinte.*)
Il faut que cent baisers... A vous, Madame... A toi....

PHILINTE.

Mais tu vas m'étouffer.

CLÉON.

Mon cher Philinte !

FRONTIN.

A moi.

OLIMPE.

Oh ! çà, n'ai-je pas bien ici joué la Tante ?

CLÉON.

Oui, vous avez été très-impatientante.

PHILINTE.

Et moi, qui du billet devois être payeur !

CLÉON.

Oh ! je l'acquitterai ; je ſuis ton ſerviteur.

OLIMPE.

A notre aiſe, à préſent rions de l'aventure.
Cependant je prétends, avant que rien conclure,
Vous régaler ce ſoir. Donnez ordre au plûtôt,
Philinte, qu'on ait ſoin....

PHILINTE.

Je ferai ce qu'il faut.

SCENE X.

OLIMPE, HORTENSE, CLÉON, FRONTIN.

HORTENSE.

Enfin, il eſt donc vrai ; je ſuis de vous aimée

CLÉON.

Ah ! dès que je vous vis, mon ame fut charmée.
Que je me voulus mal alors d'être engagé !...

HORTENSE.

Et moi, j'aimois aſſez à vous voir affligé ;
Non, qu'en ſecret déjà vous n'euſſiez ma tendreſſe ;
Mais je la déguiſois.

CLÉON.

Cette délicateſſe
M'enchante, me ravit ; & jamais à mon gré....

HORTENSE.

Votre correſpondant a donc bien rencontré ?

CLÉON.

Que vous êtes aimable ! Et lorſque j'enviſage...

HORTENSE.

Je compte, après l'hymen, l'être encor davantage.

CLÉON.

Allons, ſans différer....

FRONTIN.

Quelle eſt donc celle-ci ?



SCENE XI.

UNE INCONNUE, OLIMPE, HORTENSE, CLÉON, FRONTIN.

L'INCONNUE.

JE demande Cléon.

FRONTIN.

Madame, le voici.

L'INCONNUE, *présentant une lettre à Cléon.*

Après tous les périls d'un assez long voyage,
A peine revenue encor de mon naufrage,
Vous voulez bien, Monsieur, qu'avec ce passe-port?...

CLÉON, *prenant la lettre.*

O Ciel!

L'INCONNUE.

Je m'apperçois qu'en ce lieu mon abord
Apporte un peu de trouble ; & ma lettre, peut-être,
L'augmentera beaucoup, si je sçais m'y connoitre.

CLÉON.

Madame, sur le bruit qui de vous a couru...

FRONTIN.

Ah ! voilà l'embarras ! Je l'avois bien prévû.

CLÉON, *d'un air embarraſſé.*

Et ne vous voyant point... Je n'ai pû ſatisfaire...

FRONTIN.

Ah ! Comment fera-t-il pour ſe tirer d'affaire ?

HORTENSE.

Comment ! Qu'avez-vous donc ?

CLÉON.

Depuis près de deux ans....
Que cette Lettre... Ah ! Ciel ! quel cruel contretems !

HORTENSE.

Ne puis-je ſçavoir rien de ce myſtere étrange !

FRONTIN.

Madame, c'eſt encor une lettre de Change.

CLÉON.

Elle eſt écrite, hélas ! depuis près de deux ans ;
Et je n'y ſongeois plus. Ce fut devers ce tems
Que j'appris qu'un vaiſſeau, parti de la Rochelle,
En route avoit péri ; le bruit de la nouvelle
Fut même confirmé par quelques Matelots,
Qui ſçurent ſe ſauver, luttant contre les flots.
Ils crurent que Madame, en ce malheur extrême,
N'avoit pû réchapper ; & je l'ai crû de même.
Cependant la voilà ; vous la voyez ici ;
Elle en eſt revenuë.

FRONTIN.

Avec la lettre auſſi.

CLÉON.

Jugez donc de l'état... Fortune trop ingrate!...
Que vais-je devenir ?

FRONTIN.

Elle eſt premiere en date:
Et voilà le malheur.

OLIMPE.

Ne pourroit-on trouver
A lever cet obſtacle ?

CLÉON.

Eh! comment le lever ?
Quel en eſt le moyen ? Cette lettre cruelle
Lui donne droit d'avoir....

HORTENSE.

Mais j'ai mon droit comme elle.

CLÉON.

Que je ſuis malheureux! Auroit-on pû prévoir
Que, ſi près d'être unis... Je ſuis au déſeſpoir.

L'INCONNUE.

Raſſurez-vous, Monſieur, je vois quelle eſt la peine
Que vous cauſe en ce jour le ſujet qui m'amene;
Je vois qu'une autre engage aujourd'hui votre foi;
Et quoique, par ce titre, elle ſoit dûe à moi;

Je ne demande ici, Monſieur, que votre eſtime.
Triſte jouet du ſort, de mes parens victime,
Ce fut contre mon gré qu'ils me firent partir,
Et je ne viens à vous que pour leur obéïr.
Mais après avoir fait juſqu'ici, pour leur plaire,
(Je le puis avouer) plus que je n'ai dû faire,
Qu'ils me laiſſent du moins Maitreſſe de mes jours;
Puiſqu'au Ciel il a plû d'en conſerver le cours;
Et dans quelque retraite à mon ſort convenable...

HORTENSE.

Ah ! Ciel ! qu'elle me touche !

FRONTIN.

Elle eſt très-raiſonnable.

CLÉON.

Vous méritez, Madame, un deſtin plus heureux.
Diſpoſez de mes biens, au gré de tous vos vœux,
Du moins partageons-les, ſi cela peut vous plaire:
N'étant point votre époux, je ſerai votre pere.

OLIMPE.

Que mon cœur compatit....

L'INCONNUE.

Ah ! Madame, le mien,
Depuis un certain tems, n'eſt plus ſenſible à rien.

FRONTIN.

Oh ! oh ! cette fille a dans le cœur quelque choſe.

SCENE XII.

CLÉON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE, L'INCONNUE, FRONTIN.

PHILINTE.

EH ! bien, on vous attend ; & pendant qu'on diſpoſe
Tout. . . .

CLÉON.

Ah ! mon cher ami, pourrois-tu concevoir
Quel obſtacle a penſé renverſer mon eſpoir ?

PHILINTE.

Qu'eſt-il donc arrivé ?

CLÉON.

Celle qui fit naufrage. . . .

L'INCONNUE, *regardant Philinte.*

Que vois-je ?

CLÉON.

Eſt réchappée.

PHILINTE.

Et comment ?

FRONTIN.

A la nage.

PHILINTE.

Mais. . . . ô Ciel ! Qu'apperçois-je ? En croirai-je mes yeux ?

L'INCONNUE.

Philinte ! . . .

FRONTIN.

Quoi ! Camille ! . . Ah ! Camille en ces lieux !

OLIMPE.

Quoi ! Mon neveu, c'eſt celle . . . .

CAMILLE.

En quel trouble eſt mon ame !

CLÉON.

Comment ! C'eſt . . .

PHILINTE.

Oui, Cléon ; oui, c'eſt elle. . . . Madame,
Par quel ſort, & comment juſques en ce pays ? . . .

CAMILLE.

J'ai peine à reſpirer dans le trouble où je ſuis.
Le ſort qui du naufrage a préſervé Camille,
Eſt le même aujourd'hui qui l'amene en cette Iſle ;
Il vous offre à mes yeux ; & contre mon eſpoir. . .
Je ne puis achever.

OLIMPE.

Laiſſez-la ſe raſſeoir.
Raſſûrez-vous, Madame, & reprenez courage ;
Tout ceci n'eſt pour vous que d'un heureux préſage.

Votre ſort ſe décide, & quels qu'en ſoient les coups;
Il veut que vous reſtiez déſormais parmi nous.
Vous n'aurez point ici de parenté fâcheuſe;
Et nous ne ſongerons qu'à vous y rendre heureuſe.

CAMILLE.

Je n'ai point mérité ces généroſités,
Et n'oublierai jamais, Madame, vos bontés.

HORTENSE.

Madame, embraſſons-nous. Les charmes, le mérite;
Tout, en votre faveur, aujourd'hui ſollicite;
Et ſi vous n'aviez pas retrouvé votre amant,
Mon ſort étoit douteux; je le dis franchement.

PHILINTE.

O trop heureux Philinte! Excuſez-moi, Madame;
Je ne puis retenir les tranſports de mon ame.
Mais par quel ſort enfin?...

CLÉON.

Philinte, de ceci
Sans peine tu ſeras par la ſuite éclairci.
Allons hâter l'hymen où j'ai ſçû me ſoumettre.

FRONTIN.

Oui, de peur qu'il ne vienne encore quelque lettre.

CLÉON.

L'Amour nous offre ici trop de contentemens,
Pour n'en pas aujourd'hui preſſer tous les momens.

Que nos cœurs à jamais ſoient unis dans cette Iſle,
Et que l'exemple ſoit imité par Camille.

FRONTIN.
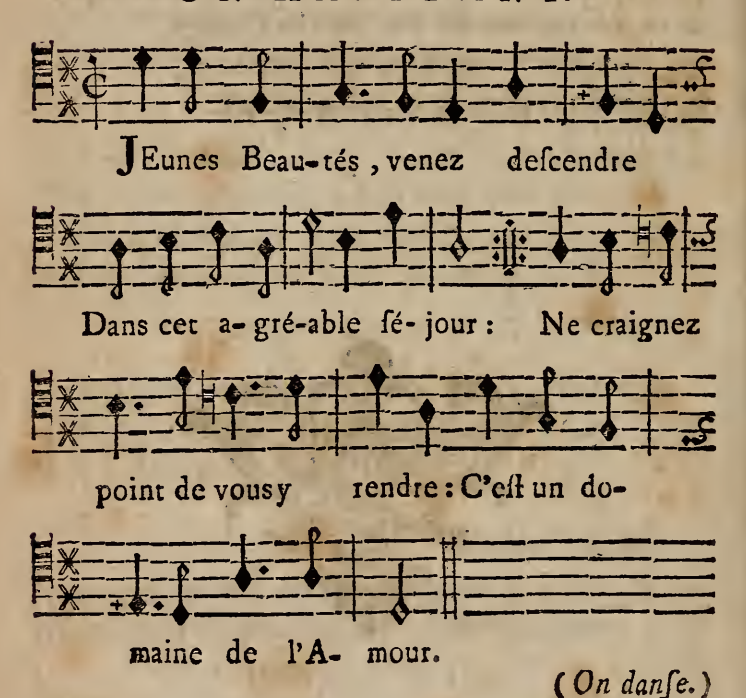
C'eſt bien dit. De vos cœurs allez remplir les vœux.
Ces mariages-là, je crois, ſeront heureux.
S'il faut que ſous l'hymen quelque jour je me range,
Je ne me marierai que par lettre de Change.
Mais tous nos habitans viennent danſer ici,
Et célébrer ce jour; je veux danſer auſſi.



DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE.
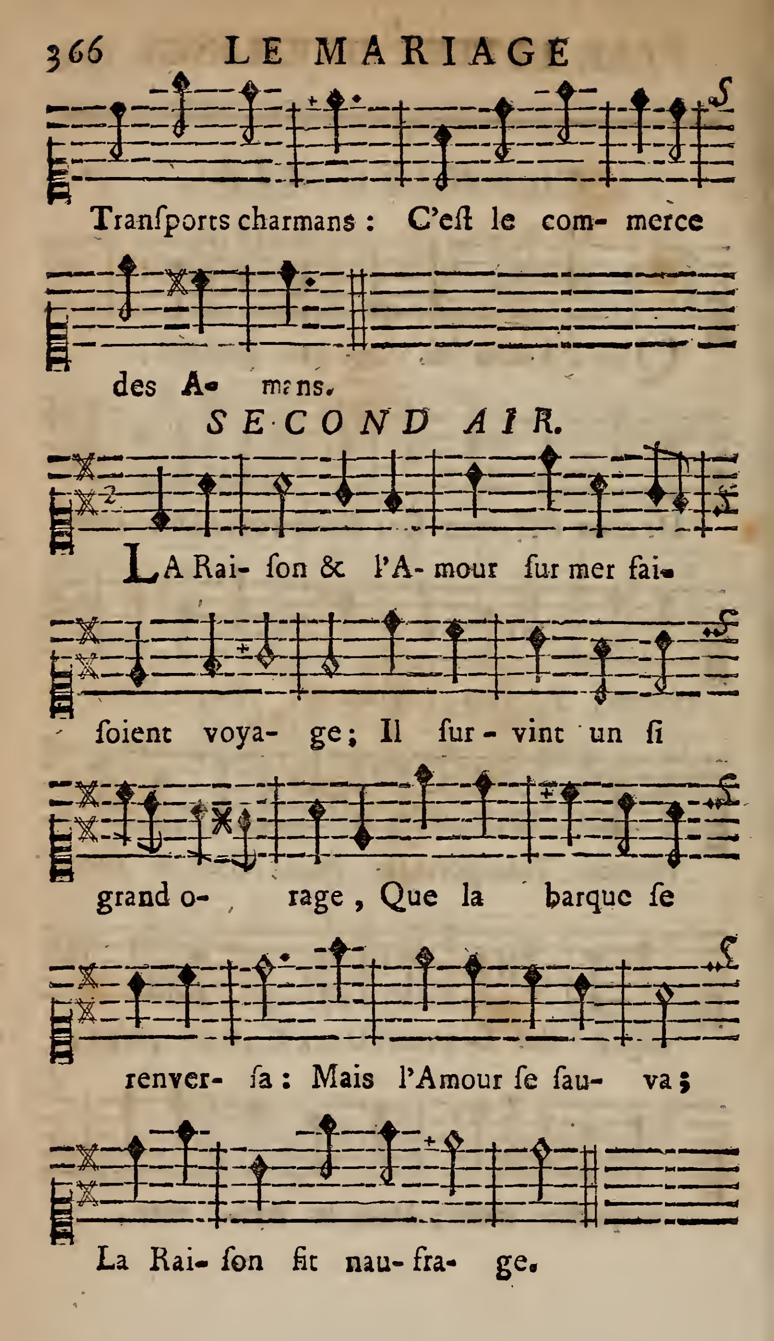
UN HABITANT.



(On danse.)

PREMIER AIR.


3/8
QUe d'Amour les en- ga- gemens,
De ceux d'Hymen ſont dif-fe-rens ! Dure con-
trainte, Regrets, cour-roux, Reproches,
Plaintes, Tranſports ja- loux ; C'eſt le com-
merce des É- poux : Doux ſoins de plaire,
Empreſſe- mens ; Dans le myſ- tere,


Tranſports charmans : C'eſt le com- merce
des A- mans.
SECOND AIR.
LA Rai- ſon & l'A- mour ſur mer fai-
ſoient voya- ge; Il ſur - vint un ſi
grand o- rage , Que la barque ſe
renver- ſa : Mais l'Amour ſe ſau- va ;
La Rai- ſon fit nau- fra- ge.

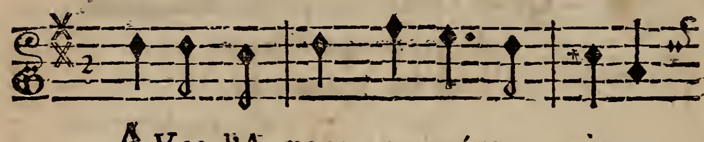
Même air.

On ſe rit des dangers dans l'amoureux voyage ;
On ſe fait ſi bien à l'orage,
Qu'on voudroit toujours s'embarquer.
Il ne faut que riſquer
Une fois le naufrage.

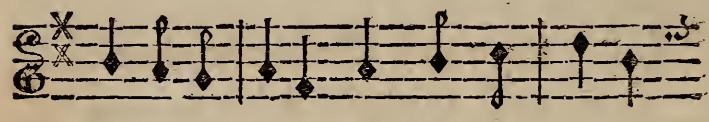
(On danſe.)



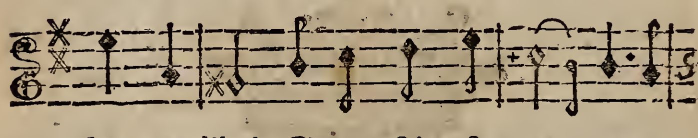
VAUDEVILLE.



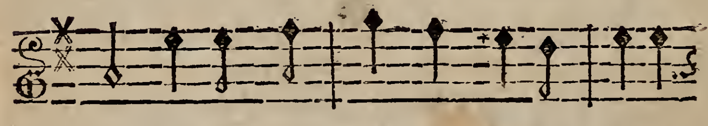
AVec l'A- mour on négo- ci- e,



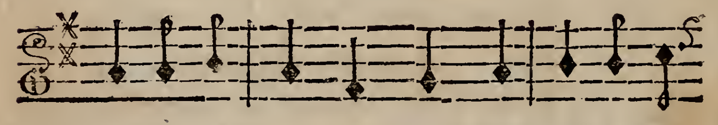
On s'aſſo- ci-e, Et dans le ſiecle
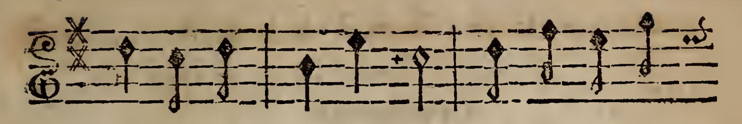


d'aujour-d'hui, Chacun fait fortune a-vec



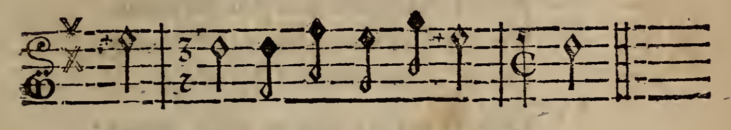
lui : Lorſque ſur nos cœurs il s'é- xerce,



Il donne, pour quelques ſoupirs, En é-



change tous ſes plaiſirs; Le jo- li com-



mer- ce, Le jo- li commer-ce !

Que le trafic d'Amour eſt tendre !
Il faut l'apprendre.
En veux-tu, Belle, ſans façon,
Avoir la premiere leçon ?
Sans craindre ici nulle traverſe,
Pour commencer un doux lien,
Troque ton cœur contre le mien :
Le joli commerce !



Je pourrois ſuivre ici, ſans peine,
D'Amour la chaîne ;
Mais je fuis ſes trompeurs appas ;
Non, non, je ne m'y livre pas.
De mon cœur, la Raiſon traverſe
Les mouvemens trop incertains.
Que j'aimerois ! mais que je crains
Le joli commerce !

UN MATELOT.

Pourquoi vouloir faire, en cette Isle,
La difficile ?
Ce commerce doux, & charmant,
Peut s'enseigner dans un moment.
Tu vas sçavoir comme il s'exerce ;
On se parle d'abord des yeux,
Ensuite on s'explique bien mieux :
Le joli commerce !

UNE HABITANTE DE L'ISLE.

Que contre Amour on se déchaîne,
J'aime sa peine,
Le tendre penchant de mon cœur
Toujours me parle en sa faveur ;
Et par le trait dont il me perce,
Il me fait assez concevoir,
Qu'avec lui l'on ne peut avoir
Qu'un joli Commerce.

✕

Ma Grand' Maman me dit sans cesse
Que rien ne presse,
Pour donner mon cœur & ma foi.
Hélas ! qui le sçait mieux que moi ?
De ses discours elle me berce.
Ce sont contes de Mere-Grand.
Je suis dans l'âge où l'on apprend
Le joli commerce.

AU PARTERRE.

Faire ici notre unique affaire
De l'art de plaire,
Messieurs, contenter vos esprits,
Par l'heureux choix de nos écrits;
Loin qu'ils tombent à la renverse,
Vous y voir en foule venir,
Vous entendre nous applaudir;
Le joli commerce!

(*Branle.*)

Fin du premier volume.

